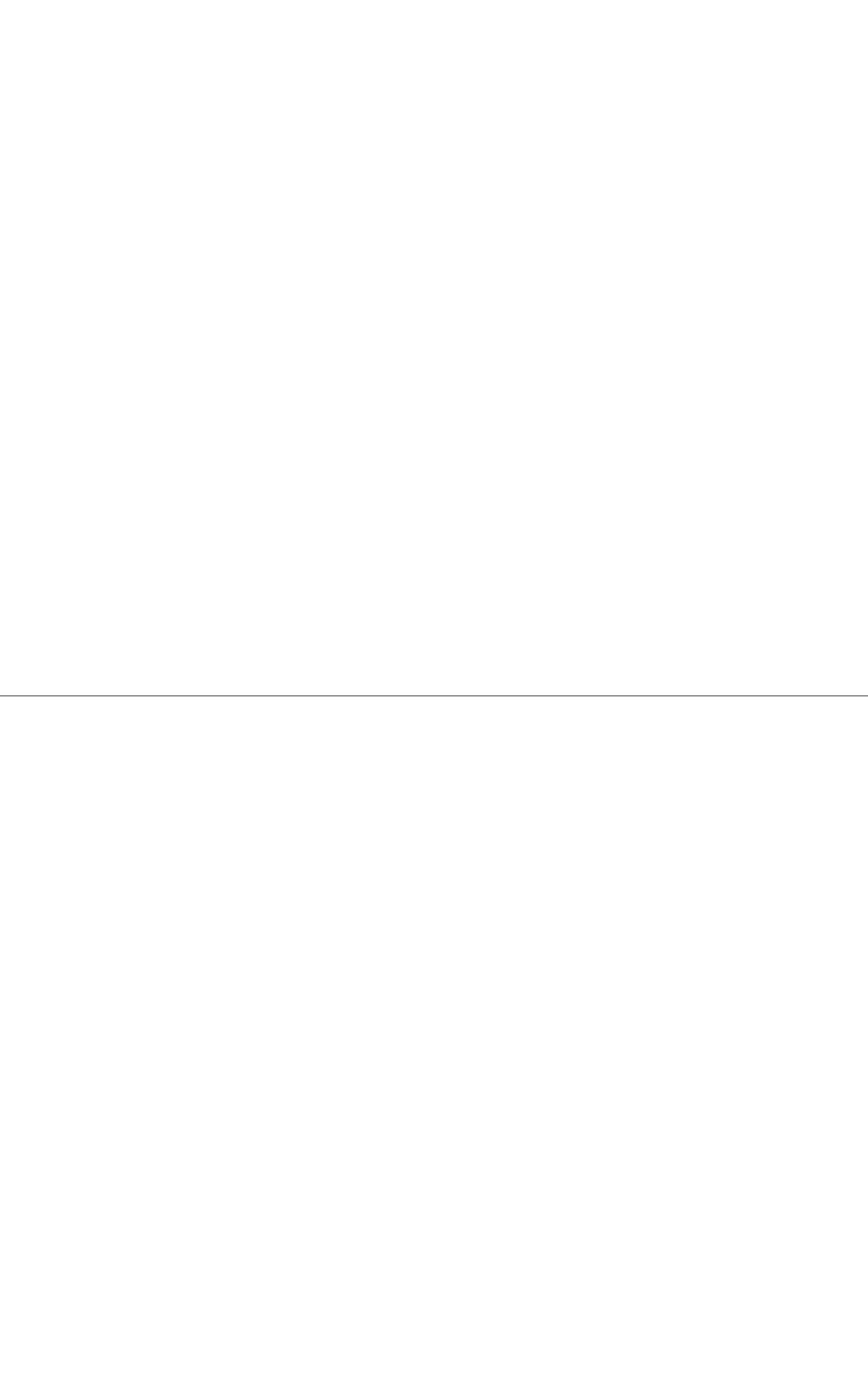


SEPTEMBRE 2001 N° 6

VIENT DE PARAÎTRE

LIVRES : BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •



**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf Association
pour la diffusion
de la pensée française •

SÉLECTIONNEURS

Ces sélections n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent pas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

Architecture

– Jean-Pierre LE DANTEC
(Professeur, critique).

Art

– Michel ENAUDEAU
(Critique).
– Gérard-Georges LEMAIRE
(Écrivain, critique).
– Olivier MICHELON
(Critique).
– Laure MURAT
(Écrivain, critique).

Art de vivre

– Pierre-Dominique PARENT
(France Édition).

Bande dessinée

– Thierry GROENSTEEN
(Critique).
– Jean-Pierre MERCIER
(Directeur du musée de la Bande dessinée d'Angoulême).

Jeunesse

– IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES.

Musique

– Jean ROY
(Auteur, critique).

Philosophie

– Sylvie COURTINE-DENAMY
(Docteur en philosophie, chercheur associée au Centre des Religions du Livre, CNRS).
– Guy SAMAMA
(Agrégé de philosophie, conseiller au Collège international de philosophie).
– Yves-Charles ZARKA
(Directeur de recherches au CNRS, directeur du Centre d'histoire de la philosophie moderne, auteur).

Poésie

– Marc BLANCHET
(Écrivain, critique).
– Yves DI MANNO
(Écrivain, critique).

Romans et essais

– François BUSNEL
(Critique).
– Louise L. LAMBRICHS
(Écrivain, critique).
– François de SAINT-CHÉRON (Maître de conférence à l'université Paris IV Sorbonne).
– Jean-Pierre SALGAS
(Professeur, critique).

Sciences exactes

– Étienne GUYON
(Directeur honoraire de l'École normale supérieure).
– Jean-Pierre LUMINET
(Astrophysicien, président de la commission de littérature scientifique du CNL).
– Jurés du PRIX ROBERVAL
(Université de Technologie de Compiègne).

Sciences humaines et sociales

– Didier ÉRIBON
(Écrivain, critique).
– Pascal LOROT
(Président de l'Institut européen de Géo-économie).
– Olivier MONGIN
(Directeur de la revue *Esprit*, écrivain).
– Marc-Olivier PADIS
(Rédacteur en chef de la revue *Esprit*).
– Éric VIGNE
(Directeur de collection).
– Jean-Claude THIVOLLE
(Maison des sciences de l'homme).

Théâtre

– Jean-Pierre THIBAUDAT
(Écrivain, critique).

Voyages

– Gérard JANICHON
(Écrivain, critique).

SOMMAIRE

5	<u>ÉDITORIAL</u>
6	<u>ARCHITECTURE</u>
6	ARCHITECTURE
7	JARDINS ET PAYSAGES
9	<u>ARTS</u>
18	<u>BANDE DESSINÉE</u>
18	ALBUMS
19	<u>JEUNESSE</u>
19	ALBUMS
20	CONTES
20	DOCUMENTAIRES
21	PREMIÈRES LECTURES
22	ROMANS
23	<u>LITTÉRATURE</u>
23	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
27	ESSAIS
31	POÉSIE
39	ROMANS
41	THÉÂTRE
41	VOYAGES
45	<u>ART DE VIVRE</u>
47	<u>MUSIQUE</u>
49	<u>PHILOSOPHIE</u>
59	<u>SCIENCES EXACTES</u>
59	CULTURE SCIENTIFIQUE
62	<u>SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES</u>
71	<u>INDEX</u>

ÉDITORIAL

Nous vous rappelons que les membres du réseau culturel français à l'étranger qui souhaiteraient acquérir certains des ouvrages présentés dans ce bulletin peuvent passer leurs commandes à la centrale d'achat de l'adpf.

Téléphone :
(33) 01 43 13 11 00

Télécopie :
(33) 01 43 13 11 25

Mél :
centrale.achat@adpf.asso.fr

ÉDITORIAL

Juste avant la rentrée littéraire, ce numéro 6 de *Vient de paraître* clôt l'année 2000-2001 des parutions du livre en France. En un an, vous aurez pu constater qu'avec la nouvelle périodicité (quatre numéros au lieu de trois), les efforts de lisibilité et la rigueur des rédacteurs, *Vient de paraître* s'efforce de répondre à votre demande croissante d'être mis en relation avec la vie du livre français. Synthétique et critique, notre publication est destinée à tous les centres français à l'étranger, à nos amis traducteurs, susceptibles de puiser dans ces recensions les informations nécessaires et d'y trouver du goût pour les nouveautés. Le site internet de l'adpf (www.adpf.asso.fr) vous offre, par ailleurs, à tout moment, la possibilité de télécharger l'ensemble des numéros parus et de nous faire part de vos remarques.

Pierre-Yves SONALET
Directeur de la publication,
Directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC

DIEUDONNÉ Patrick (sous la dir. de)
**Bretagne, un XX^e siècle
d'architectures**[Terre de Brume/Archives modernes
de Bretagne, 256 p., ill. coul. et noir, 98 F,
ISBN : 2-84365-116-X.]

• Lorsqu'on pense Bretagne et architecture, spontanément s'imposent des images convenues renvoyant au passé (le XVI^e siècle baroque principalement) : clochers à jours, enclos paroissiaux, jubés, manoirs, ensembles urbains de Locronan, de Roscoff, de Dinan... Pourtant le XX^e siècle, lui aussi, a apporté à la Bretagne un patrimoine architectural important et intéressant allant des villas de vacances aux bâtiments publics en passant par les immeubles de commerce ou de logements. Édifices qui n'ont pas tous été conçus, il s'en faut, par des architectes « bretons de souche », même si la Bretagne a donné naissance à un nombre important de talents (le plus célèbre d'entre eux, Christian de Portzamparc, étant malheureusement absent de l'ouvrage car son « Nouvel équipement culturel » de Rennes n'est pas encore achevé) ; et même si, dans les années trente, un courant de jeunes architectes d'esprit « nationaliste », centré autour d'Olier Mordrel (présent dans l'ouvrage, sous son nom français d'Olivier Mordrelle, grâce à la présentation de son magasin art déco *Ty Kodaks* de Quimper) et de la revue *Gwalarn*, a tenté d'inventer un style breton moderne. C'est à ce patrimoine récent, donc, que rend hommage, avec beaucoup de conviction, ce livre conçu à l'occasion d'une exposition organisée au château de Kerjean. Mais il ne s'agit toutefois ni d'une encyclopédie, ni d'un palmarès, puisque le principe de l'ouvrage a consisté à retenir pour chaque année du siècle venant de s'achever un bâtiment significatif ; de rassembler à son propos une iconographie ; et d'accompagner celle-ci d'une notice rédigée (de façon non technique ou jargonneuse) par un spécialiste. Une réussite.

J.-P. L. D.

GIROUARD Mark

**La Vie dans les châteaux français
du Moyen Âge à nos jours**[Scala, Paris, 352 p., ill. coul. et noir, 289 F,
ISBN : 2-86656-267-4.]

• On ouvre ce « beau livre » avec une certaine méfiance. Ne va-t-on pas se trouver face à un texte et une iconographie pétris, soit d'une nostalgie réactionnaire pour une aristocratie « à l'ancienne », soit d'un esprit « *people* » façon *Point de vue et images du monde* ? Et puis, sitôt y est-on entré, on s'aperçoit qu'on a eu tort. Que ce livre écrit et composé par un excellent historien anglais de l'architecture mériterait de remporter, en France, un succès comparable au livre précédent de son auteur, *Life in the English Country House*, qui en constitue le pendant anglais en quelque sorte. Son ambition ? Mark Girouard la résume dans son avant-propos : « Je me suis intéressé dans ce livre à la manière dont on a vécu en France dans les châteaux et les résidences seigneuriales entre le XIV^e siècle et le XX^e siècle, et à la façon dont ce mode de vie s'est exprimé dans la conception et l'aménagement des bâtiments. » C'est dire que cet ouvrage met en rapport l'histoire des mœurs de l'aristocratie nobiliaire puis financière française avec celle de l'architecture des châteaux anciens ou nouveaux. Il traite donc aussi bien de l'évolution des modes de vie (la naissance et le développement de la vie privée et familiale, en particulier, face aux transformations de la vie mondaine) ou des normes du confort (chauffage, lumière, hygiène, alimentation...) que des transformations des dimensions, agencements et affectations des pièces ou que de l'histoire du mobilier, des techniques, des rapports entre maîtres et domesticité... Pour mener à bien une telle étude, située au confluent de l'histoire sociale, spatiale, technologique, dont un des aspects les plus passionnants est l'intérêt qu'elle porte au XIX^e siècle (qui vit la construction de nombreux châteaux longtemps considérés comme peu intéressants sur le plan architectural, que Girouard s'efforce de réhabiliter) et à la Belle Époque, qui fut le chant du cygne de cette « vie de château », il fallait un savant ayant une passion pour celle-ci et un accès aux archives

des descendants des familles ayant peuplé ces demeures somptueuses. Merci à Mark Girouard d'avoir rassemblé toutes ces qualités.

J.-P. L. D.

VERNES Michel

Divagations

[HYX, coll. « Restitutions », 207 p, ill. noir, 160 F, ISBN : 2-910385-17-5.]

- Sous ce titre mallarméen, Michel Vernes a réuni un ensemble de textes parus depuis une vingtaine d'années dans diverses revues. Heureuse initiative ! Qui devrait se prolonger par un second volume et qui permet (enfin !) de mesurer l'excellence littéraire et la variété des intérêts de cet érudit qui, comme son maître Walter Benjamin, porte essentiellement son regard sur des « détails » (l'« architecture » des plats et des gâteaux créés par les cuisiniers et les pâtisseries, l'accumulation des bibelots dans les intérieurs « Belle Époque », les serres à concombres...) et les sujets réputés triviaux (l'évolution des cuisines et de leurs ustensiles). Démontrant de la sorte le bien-fondé de cette remarque d'Ernst Bloch : « De plus en plus parmi nous les choses apparaissent de côté. Prenons garde précisément aux petites choses, ne les perdons pas de vue. Ce sont souvent les impondérables et les bizarreries qui mènent le plus loin... » Des bizarreries, on en trouve donc à foison dans ce livre passionnant : l'histoire, par exemple, de la création, par Alexandre Lenoir, du jardin-musée des monuments français dans l'ancien couvent des Petits-Augustins en 1821, au sein duquel se côtoyaient des reliques authentiques d'édifices soustraits par Lenoir à la fureur iconoclaste des sans-culottes ; l'histoire aussi des « fabriques » à la limite de la fausseté, tel ce tombeau d'Abélard recréé « à la gothique » par l'architecte Peyne le Jeune et le sculpteur Deseine ; ou bien la description et l'analyse de la curieuse exposition (façon pré-Disneyland) consacrée à « l'histoire de l'habitation humaine », conçue et réalisée, sans souci scientifique excessif mais avec la célébration du « progrès » pour visée idéologique, par l'architecte créateur de l'Opéra de Paris Charles Garnier dans le cadre de l'exposition universelle de 1889.

Sans compter des études consacrées, qui à l'évolution de l'ouverture sur la rue des cafés parisiens, qui aux jardins d'hiver ou à la gare d'Orsay. Le tout dessinant une généalogie du regard, des objets et des paysages urbains modernes à mi-chemin entre les travaux d'Alain Corbin et ceux de Roger-Henri Guerrand (dont une préface enthousiaste sert d'ouverture à l'ouvrage). Que dire de plus, sinon qu'on attend la suite avec impatience ?

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC et Michel ENAUEAU

ROGER Alain

Nus et paysages,

Essai sur la fonction de l'art

[Aubier, 322 p., ill. noir, 139 F, ISBN : 2-7007-3413-0.]

- Certains livres, comme les bons vins, se bonifient en vieillissant. Ou plutôt : prennent toute leur ampleur — celle que le goût pressé de l'époque de leur première parution n'avait pas su reconnaître, ou pas entièrement. Ainsi en va-t-il de cet essai d'« esthétique sociotranscendantale » composé en 1978 par Alain Roger, professeur de philosophie à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. La thèse majeure de l'ouvrage, soutenue par une solide argumentation théorique et par un riche faisceau de références puisé dans la peinture, la littérature et la musique savantes, mais aussi dans des objets moins reconnus par l'histoire de l'art (masques, maquillage, vêtements, tatouage, body art, earth art, land art...), tient dans l'invention, ou plutôt la recréation (car ce concept a été proposé pour la première fois en 1912 par Charles Lalo) d'un concept : celui d'*artialisation*. Lequel — mais il ne s'agit sous cette forme que d'une intuition, d'un point de départ que Roger travaille tout au long de son étude — puise son origine dans le fameux paradoxe de Wilde, « la nature imite l'art ». Appliquée aux corps humains, l'artialisation produirait des « nus » ; appliquée aux pays, des « paysages ».

... Depuis 1978, Roger a poursuivi l'exploration des retombées de ce concept du côté de l'érotisme (par exemple dans son essai *L'Art d'aimer*, publié en 1995). Mais c'est du côté de la théorie des paysages que ce travail initiateur a connu ses développements les plus évidents, s'enrichissant en particulier d'un « dédoublement » exposé par Roger dans son *Court Traité du paysage* (Gallimard, 1997) : l'artialisation *in situ* (« sur socle naturel ») et *in visu* (« dans et par la médiation du regard collectif »). Ceci au point d'avoir obtenu un succès parfois stupéfiant. Roger rapporte en effet, dans la courte préface à la nouvelle édition de son ouvrage (qu'il a eu l'élégance de republier sans aucune « correction »), avoir eu « la bonne (ou mauvaise) surprise » de se voir opposer son concept de « double artialisation » appliqué à la théorie du paysage « lors d'un récent colloque, comme une "catégorie incontournable" (sic), dont il semblait "ignorer l'existence" » ! Mais quoi, comme disait Deleuze, les concepts sont faits pour servir...

J.-P. L. D.

- Le livre d'Alain Roger, qui vient d'être réédité après une première publication en 1978, est un livre singulier. Son titre, *Nus et paysages*, se substitue à l'opposition traditionnelle entre art et nature. Le nu relève du dessin, de la peinture, de la sculpture, c'est-à-dire, selon Alain Roger, du *regard* porté sur la nudité des corps. Le paysage, les paysages relèvent de la représentation picturale ou, à partir du XVIII^e, de l'art littéraire (description, évocation de la montagne). Mais le paysage est-il aussi de la nature ? S'il y a du beau dans la nature, vient-il de l'art ou est-il naturel ? C'est dans ce partage brouillé par les mots, les images et la culture qu'Alain Roger interroge le regard à travers les temps, les lieux et les œuvres pour avancer la thèse de l'artialisation. Ce mot, trouvé dans *Les Essais* de Montaigne, lui permet de se débarrasser, au terme de deux longs chapitres, de la vieille distinction entre « beauté adhérente » et « beauté libre ». Car par artialisation, Alain Roger entend une modélisation de l'expérience par l'art

dans la mesure où celui-ci « transforme nos structures perceptives » (p. 14). En philosophe qui veut échapper à l'idéalisme et au réalisme, l'auteur se tourne à la fois vers Kant et contre lui. Alain Roger se donne pour objectif d'écrire une esthétique transcendantale dégagée du préjugé du « naturel » de la nature, entreprise qu'il qualifie lui-même de colossale et qui devrait remédier, sur ce point, à l'insuffisance de la *Critique de la raison pure* et de la *Critique de la faculté de juger* tout en conservant « le modèle indispensable » du schématisme transcendantal (p. 10). « Analogie, ressemblance, réminiscence, autant de notions qui [...] pervertissent le schématisme en simple association ». Dans la perspective de cette « esthétique transcendantale », il suggère de faire du regard l'instance transcendantale d'un schématisme à trois temps (acte créateur, regard, expérience), donc de chercher dans l'art la mise en œuvre de ce schématisme nouveau. Pour autant, Alain Roger n'ignore pas que la thèse de l'artialisation prend appui sur les travaux, aujourd'hui négligés, de Charles Lalo, auteur d'une *Introduction à l'esthétique* qui proposait une esthétique sociologique, et dont il poursuit le projet dans *Nus et paysages* en préférant parler d'esthétique socio-transcendantale. Alain Roger mobilise, pour soutenir son propos, une richesse et une diversité d'exemples peu conventionnels : des statuettes féminines aurignaciennes aux peintures caduvéos sur la peau, au visage de Greta Garbo en passant par Novalis et le romantisme allemand, Balzac, Edgar Poe, Gautier, sans écarter la mode, le maquillage, la sexualité et même la pornographie contemporaine. Il s'agit là d'une extension du regard et d'un élargissement de l'esthétique ». Pourquoi procéder à un tel élargissement si ce n'est pour induire l'idée qu'il n'y a pas de limite au processus d'artialisation ? La question de la laideur, qu'Alain Roger affronte dans le dernier chapitre de son livre, n'est pas de nature à en interrompre le cours. Qu'elle soit artistique ou pas, la laideur réclame le regard et n'entame en rien l'idée d'un schématisme généralisé qui « permet d'étendre la fonction de l'art bien au-delà

des bornes qui lui sont ordinairement assignées». Sa fonction est alors d'enraciner la beauté de nature dans l'art, si, comme l'écrit Alain Roger, «aucune nature n'est jamais vierge puisque notre regard n'est jamais vide». Alain Roger ambitionne de faire une histoire de l'art de la nature (et non une histoire naturelle de l'art). C'est pourquoi son livre peut s'entendre aussi comme une histoire philosophique du regard ou, comme on dit plus volontiers depuis Michel Foucault, une archéologie du regard. Reste une inquiétude: l'artialisation, en tant que processus tel que le conçoit le philosophe, n'est-elle pas aussi gourmande que la dialectique hégélienne ou, pour être plus concret, susceptible, tel le capital analysé par Marx, de faire *tout* venir dans ses rets au prix et/ou aux fins d'une infinie (et peut-être insensée) métamorphose du regard?

M. E.

ARTS

Sélection par Michel ENAUDEAU,
Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON,
Laure MURAT et Jean-Pierre SALGAS

Les Années pop

[Centre Pompidou, 360 F,
ISBN : 2-84426-081-0.]

- L'imposant catalogue que le Centre Pompidou consacre aux « années pop » parallèlement à l'exposition du même nom ressemble davantage à une anthologie respectueuse de la chronologie qu'à un volume conforme à cette catégorie de publication. Cette anthologie donne la priorité aux photographies d'œuvres, de maquettes, d'objets exposés dans les salles du Centre. Grâce aux textes, cette masse d'images respire. On lit, relit ou découvre tels propos d'artistes (Warhol, Rauschenberg, Jasper Johns), déclarations d'intention, commentaires de presse, comptes rendus de ce qui est aujourd'hui apparenté à la réception de l'œuvre. « Pop » est employé pour la première fois en Angleterre en 1955 par le critique Lawrence Alloway. Le mot reste. Il englobe un art figuratif marqué de tendances divergentes fortes qui ont pour point de départ la présence d'un matériau nouveau, l'objet industriel. Autant que les œuvres produites, « les années pop » sont un état d'esprit qui s'empare de la grande décennie 1956-1968. Elles correspondent aux débuts de l'abondance des biens matériels produits par le capitalisme industriel occidental. Avec l'abondance se lève l'optimisme. Catherine Grenier ne recule pas devant ce mot au début d'un texte très éclairant sur les rapports des Nouveaux Réalistes (Yves Klein, Martial Raysse, César, Arman, Villeglé, Spoerri, Tinguely) avec le pop art. Le Nouveau Réalisme en sera la variante ou la version française. La gaieté du pop est celle des objets qui changent de couleur, de fonction, de forme. Du vêtement à la musique et au cinéma en passant par l'architecture, l'automobile, la représentation plastique, le pop art se fond dans le quotidien. Il en désorganise les matériaux, les images, les représentations. Le pop art, qui a le sens de l'éphémère, invente des manifestations et des modes

... de création (la performance, par exemple) qui exerceront une fonction critique à l'endroit des institutions, des œuvres artistiques, des valeurs, des modes de vie. Les années pop ont l'Occident capitaliste pour unité géopolitique. Elles rénovent le jeu et le plaisir pris à l'objet. Elles donnent toute leur force dans la contestation de la guerre américaine au Vietnam et se brisent sur l'espérance révolutionnaire de l'année 68. À la différence du surréalisme, le pop art n'a pas eu pour visée de « changer la vie ». Peut-être a-t-il autant fait pour elle que le surréalisme, mais sans en formuler le projet.

M. E.

ANDREOLI Anamaria

D'ANNUNZIO

[RMN, 176 p., 190 F, ISBN : 2-7118-4185-5.]

- Ce catalogue surpasse peut-être l'exposition du musée d'Orsay, qui fut passionnante, mais trop succincte quand on songe à la dimension de Gabriele d'Annunzio (1863-1938). Ce dernier n'a pas été seulement un écrivain prolifique, qui a excellé autant dans le domaine de la poésie que dans celui du théâtre, du roman, de la nouvelle, de l'essai et de l'autobiographie, mais aussi un homme de goût, un homme d'opinions, à la fois esthète et dandy, un guerrier, qui a commandé une escadrille d'aéroplanes pendant la Grande Guerre (il est allé jusqu'à lancer des tracts sur Vienne en faisant fi des ordres de son état-major), s'est emparé de la ville de Fiume en 1919 à la tête de ses *arditi*, s'est lancé dans la politique pour y renoncer quelque temps avant la marche sur Rome. Sa demeure du Vittoriale, au bord du lac de Garde, sanctuaire tout à sa gloire où il a décidé de passer la fin de ses jours, renferme une collection unique en son genre, puisqu'elle n'est constituée que d'œuvres, d'objets et de souvenirs liés à l'expérience de sa vie. Richement illustré, cet ouvrage constitue un compendium du destin peu commun qui, sous le fascisme, a vécu en reclus dans sa prison dorée, « livre de pierres vives », couvert d'honneurs, mais prisonnier de ses rêves inaccomplis.

G.-G. L.

BRENEZ Nicole

et LEBRAT Christian (sous la dir. de)

Jeune, dure et pure.

Une histoire du cinéma d'avant-garde et expérimental en France

[Éditions Cinémathèque française/Mazzotta, 592 p., 300 F, ISBN : 2-900596-30-0.]

- « Un film expérimental considère le cinéma à partir, non pas de ses usages, mais de ses puissances ; et il s'attache aussi bien à les rappeler, les déployer, les renouveler, qu'à les contredire, les barrer ou les illimiter. » Sans doute le postulat de l'historienne Nicole Brenez, qui a conduit, avec le cinéaste Christian Lebrat, le présent ouvrage n'aidera-t-il pas plus à définir le terme de « cinéma expérimental ». Cinéma pur, autre, évoluant en dehors de l'industrie du spectacle ou à la frontière avec les arts plastiques, les propositions ne manquent pas pour qualifier ce domaine et elles sont toutes validées ici. Compagnon d'un cycle programmé à la Cinémathèque française l'année dernière, *Jeune, dure et pure* emprunte son titre au lettriste Maurice Lemaître et tente un premier repérage de cette nébuleuse en France depuis le début du siècle. Pour ce faire, de « l'expérimental dans l'expérimentation scientifique et technique » au mouvement des laboratoires indépendants en passant par les avant-gardes des années trente, le cinéma du corps de Maria Klonaris, l'ethnographie, le cinéma des plasticiens, l'éclectisme, à la mesure du nombre de contributions, est de règle. Forcément partiel (une mise à jour est prévue sur le site de la Cinémathèque française), quelque fois partial dans le choix des sujets ou des artistes abordés, ce livre reste pourtant incontournable pour quiconque veut ouvrir les yeux sur un champ souvent négligé de la création contemporaine.

O. M.

CAVINA Anna Ottavi (sous la dir. de)

Paysages d'Italie, les peintres du plein air (1780-1830)

[Electa/RMN, 386 p., 340 F, ISBN : 2-7118-4196-0.]

- Le grand mérite de cette publication, comme l'a fait d'ailleurs l'exposition présentée au Grand-Palais, est de nous faire rêver d'une Italie qui était encore celle des voyageurs (ceux qui, après Goethe, ont entrepris le petit et le grand tour) et pas encore celle des touristes. Au début du XIX^e siècle, des artistes sont venus des quatre coins de l'Europe pour peindre les paysages encore inaltérés d'une Italie qui les a attirés par ses antiques et qui les a séduits par sa beauté, qui prenait des aspects multiples et inépuisables. Il y eut les Allemands d'abord (J.-C. Reinhardt, H. Reinhold, J.-W. Schirmer, entre autres) et les Anglais (de Turner à Wright of Derby). Puis vinrent les Français (Valenciennes, Granet, Corot bien sûr) et une multitude d'artistes nordiques (Eckersberg, Söderberg, Hansen...) qui, le plus souvent, donnaient curieusement aux cieux toscans ou romains des couleurs et des intensités proches de celles de leurs pays d'origine. Les grands absents de ce panorama des années 1780-1830 sont (et l'on est en droit de s'étonner) les Italiens eux-mêmes. On ne peut découvrir ici que les œuvres de Giovan Battista Bassi, de Massimo d'Azeglio, un Turinois, et d'Antonio Mariononi. Marco Gozzi, Migliara, qui dépeint avec amour Milan et sa région, Luigi Basiletti, originaire de Brescia, Giovanni Carnovali, dit *il Piccio*, Ippolito Caffi, qui a exécuté de superbes *vedute* de Rome avant de devenir un orientaliste des plus intéressants, Stefano Ussi, autre orientaliste de talent, qui a décrit la région de Naples de manière délicate, n'ont pas été pris en considération. Et pourquoi n'avoir pas inclus Giacinto Gigante, un des plus grands romantiques italiens? Mystère. Cela étant dit, ce catalogue est une source fondamentale pour connaître la réalité artistique dont la péninsule a été le berceau pendant les Lumières et l'ère néo-classique.

G.-G. L.

DANEY Serge

- La Maison cinéma et le monde.

Le temps des Cahiers, 1962-1981

[POL, 576 p., 200 F, ISBN : 2-86744-812-3.]

- Trafic n° 37 :

Serge Daney, après, avec

[POL, 272 p., 145 F, ISBN : 2-86744-799-2.]

- Alors qu'en ces temps de Restauration, la critique dominante légitime chaque jour (chaque mercredi) le cinéma « qualité française » à scénario, héritier du dernier Truffaut (brocardé par le premier), avec les mots même de Serge Daney, alors que le *visuel* passe à sa limite (*Loft story*)..., la publication des œuvres complètes du « ciné-fils » (*Perseverance*), qui fut le grand critique de l'après-guerre après André Bazin, disparu lui aussi prématurément, est une entreprise salutaire. Le titre choisi fait référence aux deux Ray : Satyajit et Nicholas. Et dit bien le lien intrinsèque du cinéma et du voyage, aussi important chez Daney que la « mélancolie instantanée » (à propos de Jacques Demy) qui le saisit bien avant la « mort du cinéma » dont il se fit le héraut. Premier tome, *Le Temps des Cahiers, 1962-1981* — trois autres doivent suivre, sur « les années Libé » et « le moment Trafic », des écrits d'adolescence aux premiers papiers sur le tennis. Parallèlement, la revue *Trafic*, que Daney fonda en 1991 avec Raymond Bellour, Jean-Claude Biette, Sylvie Pierre et Patrice Rollet — entre autres comme une alternative à ce qu'étaient devenus les *Cahiers* —, publie un volume collectif (ou l'on trouve aussi bien Schefer, Rancière, Leslie Kaplan ou Legendre que Frodon, Bonnaud, Mongin ou Alexandre Adler, et, du côté des cinéastes, Rivette, Erice et Oliveira). À signaler aussi, aux éditions des Cahiers du cinéma, la parution de cinq nouveaux volumes de la *Petite Anthologie des Cahiers du cinéma* (réunie et présentée par Antoine de Baecque et Gabrielle Lucantonio) : *Le Goût de l'Amérique*, *Vive le cinéma français !*, *La Politique des auteurs* (2 volumes). Des textes indispensables, mais le parti pris thématique a pour effet de substituer la légende dorée à l'histoire et à l'inscription de la revue dans le champ culturel français en général, de la réflexion sur le cinéma en particulier.

J.-P. S.

... DISTEL Anne, LEIGHTON John
et STEIN Susan Alyson
SIGNAC, 1863-1935
[RMN, 367 p., 220 F, ISBN: 2-7118-4127-8.]

DISTEL Anne
Signac au temps d'harmonie
[Gallimard Découvertes/RMN, 127 p.,
ISBN: 2-07-07-6098-7.]

CACHIN Françoise
**Signac. Catalogue raisonné
de l'œuvre peint**
[Gallimard, 430 p., 850 F, ISBN: 2-07-01597-6.]

FERRETTI-BOCQUILLON Marina
Signac aquarelliste
[Adam Biro, 143 p., ISBN: 2-87160-303-9.]

- Soixante-cinq ans après la mort du peintre, deux ouvrages constituent aujourd'hui les références indispensables à quiconque désire connaître, dans la précision et le détail, tant la vie que l'œuvre de Paul Signac: le catalogue préparé par les commissaires de l'exposition du Grand Palais à Paris et l'ouvrage de Françoise Cachin, ancien directeur des Musées de France, petite-fille de l'artiste. Le catalogue insiste sur la personnalité de Signac, autodidacte en tout: navigation, politique, peinture. Pas d'école et pas d'académie. Le jeune homme découvre Degas, Monet... dans les galeries parisiennes et conclut qu'il lui faut devenir peintre. Signac trouve sa voie en suivant les initiatives de Seurat (son aîné de cinq ans) sur la division de la couleur en petites touches. À l'œil du spectateur de réussir le mélange chromatique. Signac et ses amis adoptent le mot « néo-impressionnisme », forgé par un jeune critique, Félix Fénéon, pour nommer cette suite donnée à l'impressionnisme. À cette manière de travailler la couleur et la touche, Signac donne un tour théorique dans essai qu'il intitule *D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme*. Le grand intérêt du catalogue de la Réunion des musées nationaux est d'accompagner la reproduction des œuvres exposées (environ 180) d'une notice ou d'un commentaire (esthétique, historique) à propos de chaque tableau, aquarelle ou dessin. Un des plus importants

commentaires concerne une toile de grande dimension, *Au temps d'harmonie*, réalisée dans les années 1893-1895. Elle conjugue les idéaux tant politiques qu'esthétiques de Signac: « Le peintre anarchiste n'est pas celui qui représentera des tableaux anarchistes... Le sujet n'est rien ou, du moins, qu'une partie de l'œuvre d'art, pas plus important que les autres éléments... Quand l'œil sera éduqué, le peuple verra autre chose que le sujet dans les tableaux... Le travailleur aura le temps de penser et de s'instruire, il appréciera toutes les diverses qualités de l'œuvre d'art. » Tel est le temps d'« harmonie » et, peut-être aussi, d'utopie que le peintre appelle de ses vœux et de son art. Françoise Cachin a établi le catalogue raisonné de l'œuvre peint. Un catalogue raisonné est un travail scientifique. C'est pourquoi chaque œuvre connue et recensée (plus de 600) reçoit une sorte de biographie: date d'exécution ou d'achèvement, ventes, acquéreurs successifs, expositions, études particulières. Il s'agit, avec cet ouvrage, de la *somme* sur Signac. L'auteur insiste sur la place de la littérature chez cet homme au tempérament très affirmé. Maupassant, Baudelaire, Zola, Huysmans et Stendhal, que Signac admire par-dessus tout, sont les compagnons de vie du peintre. Quelle postérité pour Signac? Il aura été, par sa peinture et son action dans le cadre du Salon des Indépendants, l'intercesseur entre l'impressionnisme et le fauvisme. Aura-t-il contribué à mener la peinture vers l'abstraction ou d'autres manières de peindre, par cette absence d'expression qui saisit d'emblée celui qui regarde cette peinture, la recherche de l'objectivité, le détachement manifeste à l'égard des personnages? À la question: existe-t-il un dessin néo-impressionniste?, Marina Ferretti-Bocquillon cherche la réponse en explorant un domaine de prédilection du peintre: l'aquarelle. Signac s'y consacre à partir de 1892, année de sa découverte de la Méditerranée et de son installation à Saint-Tropez. L'aquarelle va faire bon ménage avec le peintre et le navigateur de plaisance qu'il est, avec l'homme qui aime la mer et les ports de toutes les côtes de France. Des aquarelles, encore, seront ses dernières réalisations. L'année de sa mort,

Signac visite la Corse. Il appréhende l'île avec une spontanéité égale à l'enthousiasme qui s'emparait de lui quarante ans plus tôt en abordant la Côte d'Azur. Enfin, les lignes de force de son œuvre et de sa vie sont tracées dans une attrayante synthèse par Anne Distel. Son *Signac au temps d'harmonie* est, à coup sûr, la meilleure carte marine pour naviguer *au près* avec le peintre.

M. E.

FERRY Luc

Le Sens du beau.

Aux origines de la culture contemporaine

[Le Livre de Poche, coll. « Biblio-essais », 347 p., 65 F, ISBN : 2-253-94289-8.]

- De la refonte de *Homo aestheticus*, paru en 1990, résulte un volume à la mise en page claire agrémentée d'excellentes illustrations.

À titre nouveau, sous-titre nouveau :

L'invention du goût démocratique cède la place à *Aux origines de la culture contemporaine*.

Le parti de Luc Ferry situe les doctrines de l'art par rapport au classicisme d'origine cartésienne. La phrase fondatrice de celui-ci est le *Cogito*. Le cartésianisme pose des « règles pour la direction de l'esprit » et le classicisme qui hérite de lui pose plus largement des règles pour la recherche de l'harmonie, de la présentation de la vérité dans l'œuvre. Quelles que soient les formes de ce classicisme (dont le critère n'est pas, pour Ferry, historique mais philosophique), l'enjeu de l'art sera toujours son rapport à la vérité, même si l'écart est grand entre les vérités de raison de Descartes et la vérité-dévoilement de Heidegger. À ce titre, Kant fait exception, qui assure au beau son autonomie à l'égard du vrai, en le fondant dans la sensibilité et le « sens commun ». L'esthétique de la délicatesse et du sentiment au XVII^e siècle et chez les Anglais du XVIII^e prépare le débat autour du « jugement de goût ». La solution kantienne, énoncée dans la *Critique de la faculté de juger*, représente pour Ferry la réponse la plus neuve aux interrogations sur le beau. Ni la création de l'œuvre ni sa contemplation n'obéissent à des canons objectifs : le beau n'appartient pas à une catégorie d'objets, mais résulte

d'un état du sujet qui crée ou juge l'œuvre.

L'esthétique kantienne ouvre ainsi

le classicisme aux cieux du romantisme.

À Hegel, Ferry reproche d'assigner à nouveau à l'art — à la manière classique — une fonction de présentation de la vérité. Certes, la vérité de l'Idée n'est pas celle de la raison cartésienne, mais on perd avec elle l'essentiel de la nouveauté kantienne : la mise en évidence d'un « sens commun » qui, avec le plaisir esthétique, transporte le « *Cogito* monadique » de Descartes dans une communauté de l'esprit. Nietzsche, quant à lui, met fin à la conception de l'art comme partage d'un monde commun. Il fait de l'art la puissance supérieure de l'esprit et de l'artiste, un « chercheur de vérité ».

La vérité n'est plus adéquation à une rationalité, ni non plus développement d'une histoire (Hegel), elle devient une force d'évaluation du réel. L'art est la mise en forme de cette force. C'est le « grand style » qui fait de Nietzsche un « hyper-classiciste » selon Ferry. Ferry place les avant-gardes dans la dépendance du classicisme, même si, en peinture, il y a abandon de la perspective et, en musique, de la tonalité. Car, à l'en croire, elles ont toujours pour but — y compris dans le « nouveau réalisme » et certains aspects du « post-moderne » — de parvenir à une présentation du réel. De cette étude — précise et précieuse dans sa présentation des doctrines esthétiques — on retient la conclusion que le sens du beau se maintiendrait dans son partage, et donc dans une culture artistique démocratique.

M. E.

FREIRE Carlos

Tout doit disparaître

[Hazan, 160 p., 220 F, ISBN : 2-85025-759-1.]

- « Carlos Freire n'est pas un photographe », nous dit d'entrée de jeu Alain Jouffroy dans la préface de ce beau livre de cent soixante images en noir et blanc prises à travers le monde. « Il traverse la photographie comme on traverse ponts, passerelles, fleuves, océans, ou comme d'autres traversent la poésie, traversent l'histoire, sans en faire un plat, ni une profession, ni même un sacerdoce. » La fugacité des choses, le temps qui glisse, la mort qui guette : oui, « tout doit disparaître » de la surface de l'univers, ces photographies-

... là nous le disent bien, en s'arrêtant sur des instants suspendus, miraculeux. Qu'il s'agisse des portraits d'écrivains (Beckett, Yourcenar, Foucault, Borges, Amado, Susan Sontag, Bonnefoy, etc.) ou des scènes quotidiennes dans les grandes villes du monde, partout l'humanité affleure, sans effets ni sentimentalisme, tissant des liens improbables entre des visages et des lieux *a priori* sans rapports. Des musulmans en prière dans une rue d'Alexandrie font ainsi écho à des piétons qui traversent une chaussée à Tokyo, un vieillard égyptien se découvre des affinités inattendues avec un moine du mont Athos. Livre d'échos et de fraternités, ce catalogue «résume», à travers un choix exigeant, trente ans d'une quête patiente, lente, sur tous les sentiers de la vie. Avec cette originalité paradoxale, déroutante d'abord, que pointe Alain Jouffroy: «Il faut le répéter: jamais de jugement, ni en bien ni en mal, dans les photos de Carlos. Et, pourtant, aucune neutralité, aucune indifférence jamais: une co-présence entière au monde, un va-et-vient de sympathie et d'empathie en équilibre perpétuel.»

L.M.

GOLD Mary Jayne
Marseille année 40

[Traduit de l'anglais (USA) par Alice Seelow, Phébus, 473 p., 149 F, 2-85940-717-0.]

- Rien ne destinait Mary Jayne Gold à devenir une héroïne discrète de la Seconde guerre mondiale. Riche Américaine élevée entre l'Italie et la France, la jeune fille insouciant, qui se décrit volontiers légère, passe sa jeunesse dorée à traverser l'Europe des palaces et sauter d'une ville à l'autre aux commandes de son monoplane privé en compagnie de son chien Dagobert, quand arrive la guerre. Révoltée par l'armistice et les premières lois antisémites, Mary Jayne, contre toute attente, décide de rester à Marseille plutôt que de rejoindre son pays et propose son aide à l'Emergency Rescue Committee, organisation montée par Varian Fry, chargée de sauver les intellectuels juifs et antinazis en leur fournissant les papiers nécessaires à leur fuite. C'est ainsi que l'héritière volage devient le messager

indispensable, l'auxiliaire qui va aider des centaines d'émigrants (parmi lesquels Franz Werfel et Alma Mahler, Lion Feuchtwanger ou les Mann) à franchir les frontières et veiller sur la villa Air-Bel, où tous les surréalistes ont trouvé refuge. Au côté des figures les plus célèbres de l'époque (Breton, Ernst, Brauner, Masson, Char, Dominguez, Chagall) que son récit sans prétention nous rend familières, Mary Jayne Gold évoque le milieu de la pègre marseillaise, auquel la reliait sa liaison passionnée avec un ancien légionnaire surnommé «Killer». Livre de souvenirs plutôt inattendus, cet ouvrage touffu aurait peut-être gagné – une fois n'est pas coutume – à être expurgé d'anecdotes un peu longues, même si ces quelques bavardages font partie intégrante d'un style de mémoires plus narratives qu'analytiques. Il n'en reste pas moins que *Marseille année 40*, préfacé par Edmonde Charles-Roux, demeure un document exceptionnel sur le rôle très ambigu des États-Unis vis-à-vis des émigrants pendant la guerre et le courage inouï de quelques personnalités isolées que la postérité a trop vite fait d'égarer dans ses pages.

L.M.

MANGUEL Alberto
Le Livre d'images

[Actes Sud, 383 p., 159 F, ISBN : 2-7427-3170-9.]

- L'éditeur français a choisi d'appeler *Le Livre d'images* le récent ouvrage d'Alberto Manguel, à qui l'on doit une très personnelle *Histoire de la lecture*. Le titre original anglais (*Reading Pictures*) indique clairement qu'il s'agit de lecture d'images. On peut même écrire «lectures» au pluriel puisque Alberto Manguel met en avant douze sortes d'images (image-récit, image-énigme, etc., jusqu'à l'image-théâtre et l'image-philosophie en se référant à l'architecte du XVIII^e siècle, Nicolas Ledoux). Pour autant, Alberto Manguel ne procède pas à l'établissement de types ou de catégories. Il nomme ainsi des images dominantes en les associant à des œuvres de peintres, sculpteurs, photographes. Il n'intervient pas en historien de l'art, et moins encore en esthéticien. L'auteur adopte la posture d'un «spectateur

ordinaire» qui se fait narrateur, écrivain des images selon son goût et son humeur. L'ouvrage, par conséquent, est à la fois simple et savant. Savant par les mises en relation, les associations qu'il opère, les artistes qu'il prend en compte, comme Lavinia Fontana, italienne du XVI^e siècle ou bien tel sculpteur baroque brésilien du XVIII^e. Le périple imagier d'Alberto Manguel s'avère très indifférent aux choix esthétiques de notre époque. L'auteur avance en conteur culturel. Il pose comme une donnée empirique et non comme règle ou principe que «ce que nous voyons, c'est le tableau dans notre expérience propre». Ou encore, beaucoup plus loin dans le livre: «L'œuvre d'un artiste n'appartient pas à cet artiste mais à nos propres vies». Ce que nous pouvons savoir sur un artiste n'a d'autre utilité que «de procurer parfois un point de départ pour l'observation, un fil conducteur (si faux soit-il) [...] autour desquels peuvent s'assembler les réflexions des spectateurs». Réflexion, et non pas théorie, est le mot qui épouse la richesse de l'information. Cependant, Manguel déclare être à la recherche d'une «méthode qui nous permette d'accéder à l'image placée devant nous». Cette méthode est de l'ordre de l'empathie, du vœu: elle cherche l'équivalent «d'une prière d'action de grâces pour permettre, dans la mesure limitée de nos sens, une multitude infinie de lectures». Cette méthode a des limites que Manguel rencontre, par exemple, lorsqu'il étudie un tableau célèbre attribué à Robert Campin — *La Vierge à l'enfant* — et qu'il ne peut se dispenser de recourir à l'histoire de l'art. La difficulté est que, dans ce livre, Alberto Manguel cherche à faire don d'une expérience de spectateur, la sienne, mais cela le conduit à laisser sans réponse les questions très directes qu'il (se) pose: comment représenter la souffrance, «comment est-il possible que dans une œuvre d'art, un acte de haine ou d'amour soit métamorphosé en son contraire?» (p. 221). À propos de Peter Eisenmann chargé de la réalisation du Mémorial de l'Holocauste à Berlin, il dit: «Comment une esthétique du mal pourrait-elle exister?». En plus des œuvres, Baudelaire, Bataille auraient pu aider à répondre.

Avec *Le Livre d'images*, le lecteur entre dans le musée personnel d'Alberto Manguel. Le guide nous dit que «l'œuvre d'art doit offrir un lieu pour le dialogue» (p. 303). Un dialogue que n'altèrent pas la polémique et moins encore le conflit, puisque la générosité de la thèse repose sur la confiance partagée en la singularité d'une œuvre. La théorie attendra.

M. E.

MASSÉ Marie-Madeleine
Carlo Bugatti au musée d'Orsay.
Catalogue sommaire du fonds
d'archives et des collections

[RMN, 184 p., 245 F, ISBN: 2-7118-1200-6.]

- L'exposition des créations du génial Carlo Bugatti, l'un des maîtres du *Liberty* en Italie, a fourni l'occasion au musée d'Orsay de publier les 456 documents photographiques en sa possession, qui constituent un extraordinaire répertoire de ses œuvres, de ses dessins, de ses projets, de ses instruments de travail (en particulier de ses moules). Celui qui a été l'un des protagonistes les plus importants de l'Exposition des arts décoratifs de Turin en 1902, avec ses meubles d'un éclectisme inédit, associant l'artisanat mauresque aux styles égyptiens et africains dans une synthèse toujours inattendue utilisant les matériaux les plus divers (cuivre, parchemin, verre, ivoire, laiton, bois de différentes essences) et des techniques de toutes sortes (dont la marqueterie), est venu s'installer à Paris en 1904. Il emménage rue du Banquier et poursuit pendant six ans sa riche production de meubles, d'éléments décoratifs et de pièces d'orfèvrerie tout en s'adonnant à la sculpture et la peinture. Il s'installe ensuite à Pierrefonds, dans l'Oise, et se rend souvent, après la Grande Guerre, à Molsheim, où travaille son fils Ettore, et dans la région de Gênes. En 1935, il s'installe définitivement à Molsheim, où il meurt en 1940. Bugatti s'est fait un nom dans le domaine des arts appliqués comme l'un de ses fils dans le domaine de l'automobile. Et tous ces documents mettent en relief l'ampleur et la somptuosité de ses inventions esthétiques.

G.-G. L.

... MICHEL Régis (sous la dir. de)
**Où en est l'interprétation
 de l'œuvre d'art ?**
 [ENSBA, 346 p., 125 F, ISBN: 2-84056-093-3.]

GALARD Jean

et WASHEK Mathias (sous la dir. de)

Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre ?

[Gallimard, 224 p., 115 F,
 ISBN: 2-07-075963-6 ?]

- Deux livres qui ont le même objet, comme les deux expositions (les deux livres), recensées dans *Vient de paraître n° 5*, d'Hubert Damisch et Thierry De Duve: comment interpréter l'art aujourd'hui, à la lumière de l'art d'aujourd'hui, définitivement passé au musée et «à l'ère de la reproductibilité technique»? Ici, l'auteur d'un mémorable colloque sur David et d'au moins deux expositions majeures — *Géricault* au Grand Palais, et *Posséder et détruire, stratégies sexuelles dans l'art d'Occident*, qui rompait avec l'histoire de l'art antiquaire et qui fit entrer vraiment l'art contemporain au Louvre — propose une série d'études d'historiennes de l'art le plus souvent anglo-saxonnes (sur Georgia O'Keefe, Manet, «l'art des fous», *Hiroshima mon amour*, la pornographie...) placées sous l'invocation de Nietzsche autant que des *gender studies*. Là, un propos moins ouvertement «radical», placé cette fois par les maîtres d'œuvre à l'enseigne de Francis Haskell ou Gérard Genette mais tout aussi excitant (Hans Belting, Arthur Danto, Werner Spies...). Les deux volumes rassemblent les actes de colloques qui se tinrent à l'auditorium du Louvre en 1998. À signaler au passage un numéro (assez décevant, comparé à ces deux ouvrages) de *Critique* (juin-juillet 2001, n° 649-650): *Rouvrir l'art* (Éditions de Minuit).

J.-P. S.

TORONI Niele

Autour d'un travail/peinture

[Éditions Paris-Musée, n. p., 230 F,
 ISBN: 2-87900-551-5.]

- Comme Daniel Buren, son compagnon de route au sein de BMPT, Niele Toroni est d'abord assimilé à sa marque de fabrique: une empreinte de pinceau n° 50 appliquée à intervalles réguliers de 30 cm. Mais, réalisé à l'occasion de la rétrospective organisée par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris, cet ouvrage est justement l'occasion de démontrer une fois de plus la clairvoyance d'une œuvre qui donne pourtant si peu à voir. Multipliant les supports, de la toile aux murs en passant par les cartes, Toroni montre en premier lieu la peinture, mais éclaire aussi les lieux qui prévalent à sa réception. Collections de cartes postales aux «accents toroniens», fragments de textes réduits à une page, ou interstices monochromes, *Autour d'un travail/peinture* est un véritable livre d'artiste, prolongement du travail pictural de ce dernier. Observateur attentif, appelant à ouvrir «l'œil et le bon, pas celui qui, déjà plus ou moins atteint de McDonaldisme, lorgne vers les rétablisseurs de la peine de mort et des ghettos», Niele Toroni livre également, ici, quelques proverbes à la mesure de son humour: «Bons chevaux et bons artistes trouveront toujours une piste.»

O. M.

TRONCY Éric

Claude Lévêque

[Hazan, 112 p., 120 F, ISBN: 2-85025-755-9.]

- Dernière-née de la collection consacrée par Hazan aux artistes français contemporains, la monographie de Claude Lévêque par Éric Troncy est une introduction plus que recommandable à l'univers du plasticien. Si l'œuvre de Lévêque, remarquable par son caractère physique, ne peut évidemment être réduite aux riches illustrations photographiques de l'ouvrage, le texte parvient, lui, à rendre compte d'un travail à la violence sans cesse renouvelée et qui «n'a d'égal, curieusement, que dans l'immédiateté et la brutalité de la musique live». C'est à cet «art live», que, fort d'une culture

partagée avec l'artiste, s'attache Éric Troncy. Lui redonnant une place dans l'histoire de l'art de ces trente dernières années, il prend également soin de mettre au jour le contexte plus général de sa genèse dans la culture *underground* des années 1980 : « C'est là, et certainement pas dans le champ de l'art, que Lévêque puise ses influences, cadre son approche visuelle des choses. » Des travaux photographiques initiaux (*Grand Hôtel*, 1982) aux dernières installations de l'artiste (*Herr Monde*, en 2000, au Creux de l'Enfer à Thiers, *Le Meilleur des mondes*, récemment à Brest), le critique décrit minutieusement quelques-unes des plus importantes interventions de Lévêque et dévoile le cheminement d'une activité qui n'est « rien de moins qu'un projet politique ».

O. M.

WLASSIKOFF Michel (sous la dir. de)

Signes, de la jeune création graphique en France

[Éditions du Centre Pompidou, 180 p., 195 F, ISBN : 2-84426-092-6.]

- Consacré à la production de Ris Bas Baker, Pascal Colrat, Laurent Fétis, Muriel Paris/Alex Singer, Laurent Seroussi, Verdet Lakits, *Signes* offre un panorama bienvenu de la création graphique en France. L'initiative est suffisamment rare pour être remarquée, car, comme le note en introduction Michel Wlassikoff, « le parcours du graphisme, en France, s'apparente à une succession de fausses disparitions et de soi-disantes résurgences, et la trace de son histoire en a été sérieusement brouillée ». Résumant dans un texte dense les étapes qui ont marqué la profession en France (mai 1968, influences des écoles suisse et polonaise, rôle du collectif Grapus...), Wlassikoff esquisse une brève histoire du socle instable sur lequel se sont bâtis les travaux présentés ici. Pour le reste, chaque graphiste se voit consacrer seize pleines pages où sont reproduites quelques-unes de ses réalisations les plus significatives. Affiches politiques (Pascal Colrat), pochettes de disques (Laurent Fétis ou Laurent Seroussi) ou commandes institutionnelles (Verdet/Lakits), aucun domaine n'est négligé. Sans doute

est-ce là une constante de cette nouvelle génération. « Puisque la terre nourricière du graphisme d'auteur, le domaine socio-culturel, n'était plus aussi fertile, les jeunes graphistes se sont tournés vers l'édition musicale et la mode, où la création pouvait encore se trouver en milieu naturel », note à ce sujet Michel Wlassikoff.

O. M.

ALBUMS

Sélection par Thierry GROENSTEEN
et Jean-Pierre MERCIER

BLANCHIN Mathieu

Le Val des ânes

[Ego comme X, 78 p., ISBN: 2-910946-22-3.].

- En une suite de récits indépendants dont le plus long donne son titre au recueil, Mathieu Blanchin revient sur une enfance campagnarde, suite à la décision de ses parents de faire « le retour à la terre ». Nous sommes dans les années 70, c'est l'époque qui veut ça. Blanchin raconte sa vie d'aîné d'une fratrie prompte à faire toutes les bêtises imaginables, fasciné par les individus bizarres du voisinage, timide mais entreprenant avec les filles. Le travail graphique, qu'on peut situer du côté d'Edmond Baudoin, confère une indéniable présence à des histoires qui oscillent entre nostalgie moqueuse et autoanalyse rétrospective.

À partir de 16 ans

J.-P. M.

DETHAN Isabelle

Ingrid. 1.

Le dernier voyage d'Opa Julius

[Delcourt, 79 p., 59 F, ISBN: 2-84055-577-8.].

- Quittant les rives exotiques du récit fantastique, Isabelle Dethan aborde le récit historique avec le premier volume d'une série qui met en scène une famille allemande peu de temps avant la débâcle du régime hitlérien. Racontée au passé et à la première personne du singulier par la fille aînée de la famille, cette chronique sensible finit par toucher. Attachée aux détails quotidiens (les jeux des enfants, les alertes aériennes, le combat quotidien des mères pour la survie), la narratrice transmet par bribes des souvenirs teintés d'innocence, de peur et de nostalgie pour mettre en relief les drames d'une famille découvrant, comme un voile qu'on déchire, la faillite de l'idéologie nazie.

À partir de 14 ans

J.-P. M.

DUPUY et BERBÉRIAN

Monsieur Jean 5.

Comme s'il en pleuvait

[Les Humanoïdes associés, 55 p., 62 F, ISBN: 2-7316-1399-8.]

- Ce qui pleut, dans cet album, ce sont les ennuis. Et pas tant sur la tête de Monsieur Jean que sur celle de son ami Félix... Ayant quitté New York et sa compagne, Jean rentre à Paris avec leur bébé tout neuf pour faire la promotion de son dernier roman. Une suite de quiproquos qui impliquent l'infortuné Félix vont lui valoir une gloire aussi éphémère que sulfureuse... Jean vieillit et s'assagit dans cet album d'une construction assez complexe, mêlant flash-backs et montage parallèle. Dupuy et Berbérien distillent comme toujours le rire et l'émotion et introduisent pour la première fois dans leur univers un personnage franchement antipathique, qui ne fait, il est vrai, qu'une courte apparition...

À partir de 16 ans

J.-P. M.

GÉBÉ

Une plume pour Clovis

[L'Association, n. p., 59 F,

ISBN: 2-84414-072-6.]

- L'Association poursuit son entreprise de redécouverte de Gébé, auteur pilier de *Hara Kiri* et *Charlie Hebdo*. *Une plume pour Clovis*, rare exemple d'histoire longue dans son œuvre, a paru dans *Pilote* à la fin des années 60. Elle met en scène un vieil homme solitaire et excentrique qui décide sur un coup de tête de partir à la recherche de Casimir, copain d'école mystérieusement disparu soixante-cinq ans plus tôt... Il le retrouvera au terme d'une enquête haute en couleur qui plonge le lecteur dans ce qu'on n'appelait pas encore « la France profonde ». Il se dégage de ce bref récit une allégresse, un bonheur communicatifs.

À partir de 16 ans

J.-P. M.

TARDI et PICARET

Polonius

[Futuropolis/Gallimard, 50 p., 75 F, ISBN: 2-07-078805-9.]

- Dans un futur indéterminé, Polonius, originaire des steppes, est capturé par une milice et devient esclave dans la ville de Ru. En forçant un peu la chance, il en gravit rapidement les échelons. D'abord idéaliste, il perd une à une toutes ses illusions, et voit cette micro-société décadente se précipiter bientôt vers sa perte... Édité pour la première fois il y a vingt ans, *Polonius* ressemble à un péplum classique, que Tardi met en images avec sa rigueur habituelle. Cette réédition fort bienvenue permet de vérifier que l'implacable noirceur de ce récit n'a rien perdu de sa force.

Pour adultes.

J.-P. M.

VANOLI Vincent

La Chasse galerie

[La Pastèque, 37 p., ISBN: 2-922585-03-4.]

- Un soir d'hiver, un homme raconte l'histoire d'un homme qui raconte une histoire... De cette structure traditionnelle des contes populaires (celui-ci manifestement inspiré du folklore québécois), Vanoli a tiré un court récit, d'une structure narrative plus complexe et ambitieuse qu'il n'y paraît de prime abord. Le traitement graphique de Vanoli, proche de l'héliogravure, ajoute une touche de poésie à cette truculente pochade.

J.-P. M.

ALBUMS

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BRAMI Élisabeth

et TSCHIEGG Anne-Sophie (ill.)

Drôle de maman

[Seuil Jeunesse, 59 F, ISBN: 2-02-040438-9.]

- Que fait ma maman quand je suis à l'école? Est-ce qu'elle fait la folle? Et si elle pleure, qui la console? L'enfant imagine tout un tas de situations, des plus légères aux plus angoissantes. Il faut bien apprendre un jour qu'une mère vit, même quand son enfant n'est pas auprès d'elle. Le texte est rythmé comme une comptine et les illustrations qui l'accompagnent sont pleines d'inventions, de fantaisie, d'humour et de gaieté.

I.-F.

DOUZOU Olivier

L'Ogre

[Les Éditions du Rouergue, 68 F, ISBN: 2-84156-277-8.]

- C'est tellement grand, un ogre, qu'il est normal de ne pas pouvoir le voir en entier sur la page. On voit d'abord ses énormes chaussures, puis ses chaussettes géantes, ses jambes immenses... Et enfin sa bouche, si grande que l'on peut même entrer dedans. C'est alors qu'on découvre une petite fourmi au coin de cette bouche. Ce géant n'est qu'un enfant, et le point de vue est celui de la fourmi. Tout est relatif! Olivier Douzou joue comme toujours avec la mise en page, avec la typo, pour des effets garantis.

I.-F.

VINCENT Gabrielle

Les Questions de Célestine

[Casterman, 79 F, ISBN: 2-203-55080-5.]

- Cet album posthume nous propose une remontée dans le temps; Célestine interroge Ernest sur sa naissance et les conditions dans lesquelles il l'a recueillie. Un album émouvant qui pose de façon sensible et juste la question de l'abandon et de l'adoption, et le besoin de savoir de l'enfant. L'occasion aussi de ressortir le merveilleux album consacré à *la Naissance de Célestine*.

I.-F.

CONTES

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

GAY-PARA Praline
et SAILLARD Rémi (ill.)

Le Pou et la Puce

[Didier Jeunesse, coll. « À petits petons », 66 F, ISBN : 2-27805-081-8.]

- Variation amusante de la conteuse Praline Gay-Para à partir d'un conte traditionnel très répandu de par le monde. Fantaisie, jeux avec les mots, onomatopées : une randonnée idéale pour les petits. Rien que la seule idée du couple pou-puce est source d'amusement. La conteuse et l'illustrateur s'en sont donné à cœur joie, le maquettiste aussi. C'est un titre particulièrement réussi de cette très bonne collection.

I.-F.

KRONAUER Elli
**Mikhaïlo Potyk et Mariya
la très blanche mouette.**

[L'École des loisirs, coll. « Médium », 54 F, ISBN : 2-211-05744-6.]

- Voici le cinquième volume, et peut-être le plus réussi, d'Elli Kronauer. Comme toujours, il s'inspire d'un byline, l'un de ces chants épiques russes qui se transmettent oralement durant des centaines d'années et qui n'ont malheureusement jamais été traduits en français. C'est le récit des amours de Mikhaïlo et de Mariya, fille « très blanche mouette », pleins de péripéties, de bonheur et de cruauté. Le récit est découpé en chapitres courts, ce qui facilite et dynamise la lecture. La langue est riche, poétique, aux multiples répétitions qui donnent au texte un rythme musical incomparable. Un beau livre pour les adolescents, mais aussi pour les adultes. À lire à haute voix à ceux qui hésitent à y entrer seuls.

I.-F.

MOLÈNES (de) Thalie
et SOCHARD Frédéric (ill.)

17 contes du bouddhisme

[Le Père Castor/Flammarion, 29,50 F, ISBN : 2-081-64805-9.]

- Dix-sept brèves histoires de sagesse extraites des *Cinq Cents Contes et apologues du Tripitaka chinois*, récits venus de l'Inde et traduits en chinois pour répandre le bouddhisme en Chine. Ces contes sont parfois émouvants, parfois tout à fait amusants. Ignorance et sottise sont, dans la plupart des cas, visées. Une lecture agréable qui initie à une certaine philosophie.

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

HELFT Claude
et MANSOT Frédéric (ill.)

La Mythologie égyptienne

[Actes Sud Junior, coll. « Les naissances du monde », 69 F, ISBN : 2-7427-3071-0.]

- Claude Helft nous initie à des récits qui nous sont moins familiers que la mythologie grecque, mais qui sont tout aussi riches sur le thème de la création du monde. Saluons, comme dans le volume précédent, la qualité des illustrations et de la maquette. Pour tous !

I.-F.

LA ROCHE SAINT-ANDRÉ (de) Anne,
VENTRILLON Brigitte
et TALLEC Olivier (ill.)

Mon copain a volé.

L'interdiction du vol

[Autrement Junior, coll. « Série Société », 49 F, ISBN : 2-7467-0052-2.]

- Les éditions Autrement publient leur première collection de documentaires pour la jeunesse. Inspirée dans sa forme de la célèbre revue *Autrement*, cette série est centrée sur les questions de société. Le concept de cette collection est clair et efficace, il privilégie le point de vue de l'enfant. Une brève fiction plante le décor et introduit le débat. Puis une série de

questions et réponses aborde les différents aspects du sujet, sans moralisme pesant, sans idée toute faite. L'intérêt principal réside dans la mise en perspective historique puis comparative dans le cadre de l'Europe, et plus largement, dans le monde. On y trouve aussi un choix de courts extraits de romans classiques et contemporains dans lesquels ces thèmes sont abordés. Une place importante est accordée à l'image. Les illustrations pleine page renforcent le propos.

La collection s'adresse aux enfants de 9 à 13 ans, mais devrait intéresser à la fois les plus jeunes et les plus âgés. Les autres titres : *J'ai été racketté. Le racket, un acte de violence ; Ma mère se remarie. La famille recomposée ; On a trouvé un chien. Les droits des animaux.*

I.-F.

NOIVILLE Florence
et **NOIVILLE Christine** (ill.)

La Mythologie grecque

[Actes Sud Junior, coll. « Les naissances du monde », 69 F, ISBN : 2-7427-3070-2.]

- Pour aborder la mythologie grecque, Florence Noiville a organisé cet ouvrage autour de trois thèmes : les dieux et les hommes, la ruse, le destin. Au fil des récits, elle glisse quelques éclaircissements, introduit des variantes. Un texte intelligent, agréable à lire, qui donne envie au lecteur d'en savoir plus. La qualité des illustrations et de la mise en page achève de parfaire ce livre qui peut être lu du collège à l'âge adulte.

I.-F.

PIQUEMAL Michel
et **LAGAUTRIÈRE Philippe** (ill.)

Mon premier livre de sagesse

[Albin Michel Jeunesse, 79 F, ISBN : 2-22611-822-5.]

- Il s'agit d'un recueil de citations organisé de manière alphabétique, de A comme amitié à V comme voyage. Sur des thèmes comme l'argent, l'échec, la fraternité, le père, la mère, les rêves, la vérité, les citations qui sont données sont d'origines très diverses : Saint-Exupéry, Lamartine, Camus, Voltaire, René Char sont quelques-uns des auteurs cités, auxquels il faut ajouter de nombreux

proverbes de toutes les cultures. Cet herbier des bons mots et des belles phrases, comme l'intitule Michel Piquemal, est une invitation à la réflexion pour tous, dès 9-10 ans. Des illustrations très colorées et amusantes participent à la réussite de ce volume.

I.-F.

PREMIÈRES LECTURES

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BICHONNIER Henriette et **PEF** (ill.)

La Maison éléphant

[Gallimard Jeunesse, coll. « Folio cadet », 27 F, ISBN : 2-07-054347-1.]

- Un éléphant décide de quitter le troupeau et part sans but précis. Il marche jusqu'à ce qu'il soit fatigué, fait des rencontres plus ou moins agréables, lorsque survient une petite fille qui prend son destin en main en décidant d'habiter chez l'éléphant. Elle a beaucoup d'exigences, mais l'éléphant, subjugué, s'efforce de répondre à tous ses désirs, jusqu'à devenir une maison éléphant qui accueillera des générations entières. On retrouve un duo à qui l'on doit quelques gros succès et cette histoire, amusante par la logique imparable de ses acteurs et très expressive grâce aux dessins de Pef.

I.-F.

CATHALA Agnès
et **DIEMUNSCH Philippe** (ill.)

Qui est le plus rusé ?

[Père Castor/Flammarion, coll. « Chanteloup », 32 F, ISBN : 2-08-160649-6.]

- Qui est le plus fort et le plus rusé : Sam ou le vieux lion ? Mais voilà que le lion ne serait qu'un personnage inventé par le père de Sam pour le protéger. Or, Sam défie bel et bien le lion. Sauf que, le lion... Tout le monde se laisse prendre dans cette histoire : les parents, le petit héros et les lecteurs ! Un joli récit, dans le cadre de la savane africaine, bien illustré et agréablement rythmé.

I.-F.

ZENATTI Valérie

Fais pas le clown, Papa !

[L'École des loisirs, coll. « Mouche », 48 F, ISBN : 2-211-05936-8.]

- Un soir, le papa de Jessica annonce qu'il a décidé de changer de métier et de devenir clown. Si sa mère n'a pas l'air de trouver ça drôle, Jessica et sa petite sœur sont ravies d'assister tous les soirs aux exercices de Sébastien le clown. Mais quand il est question de rendre la chose publique, à l'école particulièrement, la petite fille déchantée. Voilà un récit incisif sur le poids du regard des autres en matière d'image parentale.

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BRISOU-PELLEN Évelyne

Deux graines de cacao

[Hachette/Le Livre de poche Jeunesse, 33 F, ISBN : 2-01-321813-6.]

- Julien, une douzaine d'années, part à la quête de ses origines et découvre qu'il est un enfant adopté. Embarqué sur un négrier en partance pour Haïti, où il est né, il découvre l'horreur d'un trafic qu'il ignorait complètement, l'inhumanité et la violence de ce type d'équipage, la réalité de l'esclavage et les révoltes qui s'ensuivent. Son séjour sur l'île lui dévoile à grand-peine quelques lourds secrets de famille, et lui offre l'occasion de ramener une petite fille orpheline et de comprendre qu'il peut y avoir des liens plus forts que ceux du sang. Une intrigue très bien menée, des tas d'informations et un style alerte.

I.-F.

MARTINIGOL Danielle

Les Abîmes d'Autremer

[Mango, coll. « Autres mondes », 59 F, ISBN : 2-74041-162-6.]

- La planète Autremer reste à l'écart de la galaxie humaine pour protéger le secret des Abîmes, des cétacés intelligents qui font office de vaisseaux spatiaux.

I.-F.

NOZIÈRE Jean-Paul

Un jour avec Lola

[Éditions Thierry Magnier, 43 F, ISBN : 2-84420-103-2.]

- Depuis que sa mère les a quittés, il y a deux ans, Lola et son père vivent seuls. Lola reste le plus souvent seule à la maison, elle emprunte les robes de sa mère, son maquillage, et essaie par tous les moyens de monopoliser l'attention de son père, qu'elle admire et protège à la fois. Ils sont seuls face aux autres : les huissiers qui saisissent les meubles, car l'épicerie du père périclité, les collégiens qui admirent et détestent Lola, tout à la fois. C'est le récit de la grande souffrance d'une adolescente perturbée, de sa relation ambiguë avec son père, qui dans son désespoir semble ne rien percevoir. *Pour grands adolescents et adultes.*

I.-F.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection par Jean-Pierre SALGAS, Marc-Olivier PADIS et François de SAINT-CHÉRON.

BERTOIN Jacques

L'Homme de ma vie

[Julliard, 228 p., 109 F,

ISBN: 2-260-01309-0.]

- *L'Homme de ma vie*, c'est l'auteur lui-même. L'être le plus important de notre vie, c'est nous-même. C'est avec lui (ou elle) que nous allons passer chaque seconde de notre existence. Fort de cette conviction, Jacques Bertoin s'est employé à percer ses propres mystères au-delà des simples anecdotes biographiques. Grand amoureux de femmes, il imprègne aussi son roman d'un érotisme qui est ici beaucoup plus qu'une pratique amoureuse: une lumière, une tonalité, une ambiance qui donnent à chaque seconde de l'existence du narrateur une exceptionnelle vibration. Plus que tout au monde, Jacques Bertoin aime les livres. Il a été libraire (directeur de La Hune), éditeur et écrivain. Il est aujourd'hui conseiller culturel au consulat français de Vancouver au Canada.

Vdp

BRASSEUR Roland

Le Cinquante-Quatrième Jour

[Baleine, 270 p., 85 F, ISBN: 2-84219-329-6.]

- Parmi les mutations du champ littéraire de ces dernières années (restauration, déprogrammation, cohabitation...), on peut noter la dissolution d'une différence productive entre Série Noire marginale et littérature blanche académique ou novatrice (à l'ombre d'un interminable cinquantenaire de la Série Noire, circulation des auteurs de l'une à l'autre). Également, la croissance exponentielle du rôle de « contemporain capital posthume » de Georges Perec. C'est peut-être ce qui a donné à Jean-Bernard Pouy, le créateur de l'anachronique *Poulpe* (car il n'y a plus de marges), l'idée de fonder la série « Pierre de Gondol », « le plus petit libraire de Paris », vouée aux enquêtes textuelles. Les trois premiers volumes sont l'œuvre de Jean-Bernard Pouy: *1280 âmes* (Jim Thompson), Rémi Schulz: *Sous les pans du bizarre* (Virgile, Roussel, Pouy), Philippe Kerbellec: *La Montre*

du Mède (Jules Verne, Roussel, Duchamp).

Le quatrième met en abîme le projet. Écrit par l'auteur de *Je me souviens de Je me souviens* (Castor Astral, 1998), le titre fait allusion au dernier roman inachevé de Perec, l'intrigue établit de façon irréfutable la filiation entre Pierre Benoît (la lettre a) et Georges Perec (la lettre e). À lire aussi pour la description cryptée qu'on y trouve du séminaire Perec du samedi matin à Jussieu.

J.-P. S.

EISENZWEIG Uri

Fictions de l'anarchisme

[Christian Bourgois, 358 p., 150 F,

ISBN: 2-267-01570-6.]

- « Il faut faire sauter le monde. Mais comment y parvenir sans se salir les mains ? [...] Mallarmé n'est pas, ne sera pas anarchiste: il refuse toute action singulière. Non, il ne fera pas sauter le monde, il le mettra entre parenthèses. Il choisit le terrorisme de la politesse. » Vers le milieu du livre, Eisenzweig rappelle l'*incipit* du Mallarmé de Sartre (*La Lucidité et sa face d'ombre*, Gallimard, Arcades, 1986). Une citation qui circonscrit exactement l'espace de ce volume — le premier, nous dit l'auteur — d'une trilogie: la très troublante intersection de l'art et de la politique qui se joue en France au tournant des années 1890 autour des attentats « anarchistes » et de leur approbation par les écrivains et les peintres. Mort de Dieu et refus de la représentation (dans les deux sens du terme). Je rappelle, à la même époque, Dostoïevski (*Les Démons*) ou Conrad (*L'Agent secret*): quand faire c'est dire, pour inverser Austin. À l'arrivée, un essai très novateur sur la question rebattue de la naissance des intellectuels. Eisenzweig, ce n'est pas sans rapport, est déjà l'auteur de deux livres majeurs, l'un sur le roman policier, l'autre sur le sionisme.

J.-P. S.

MILLET Catherine

La Vie sexuelle de Catherine M.

[Le Seuil, 222 p., 110 F, ISBN: 2-02-038112-5.]

HENRIC Jacques

Légendes de Catherine M.

[Denoël, 208 p., 130 F, ISBN: 2-207-25168-3.]

• De nombreux événements brouillent la perception que l'on peut avoir du livre tout à fait singulier de Catherine Millet, où la directrice d'*Art-press* narre plus de vingt années de vie tout entières vouées non pas tant au sexe qu'à l'expérience collective du sexe. Quatre parties dans ce livre: « Le nombre », « L'espace », « L'espace replié », « Détails ». Un livre qui semble un *terminus* ou un *départ*, une borne (comme *Trois filles de leur mère*, *Histoire d'O* ou *Tricks*) en tout cas, de plusieurs mouvements de courte ou longue durée. Hors littérature, le changement des frontières privé-public dont témoigne la passion nationale pour l'expérience sartrienne-warholienne de *Loft story*, sur M6, en mai-juin dernier. Dans la littérature (dans l'art), ainsi que le remarque Jean-Jacques Pauvert dans le cinquième et dernier tome de son *Anthologie historique des lectures érotiques 1985-2000: De l'infini au zéro* (Stock), la fin de l'érotisme comme domaine séparé et le paradoxe de son extension marchande (dernier épisode, la conquête par les romancières de la pornographie)... Des deux côtés, confusion maximale: le mot « porno » devenu élogieux recouvre les œuvres ou les produits les plus disparates, sans que ce disparate ne soit pour l'heure pensé (ultime exemple, prélevé dans le cinéma: on a pu commenter le film de Patrice Chereau *Intimité* comme un nouvel *Empire des sens* — rituel du cinéma plus rituel érotique, culture multipliée par culture — quand il s'agit d'un véritable manifeste *Dogma* à la française: la sexualité hétérosexuelle et la caméra fébrile, bouleversant comme une double irruption de nature le lien culturel social homosexuel et le cinéma, pour finalement les reconfrmer). Il faut peut-être doubler Jean-Jacques Pauvert de Michel Foucault (*La Volonté de savoir*): le philosophe insiste sur le nouage, à la fin du XIX^e siècle,

du sexe et de la vérité, qui remplace les *ars erotica* du passé. Catherine Millet semble là un *terminus*, celui-là même de la littérature érotique. L'autobiographe décrit sa religion du sexe comme ayant explicitement pris le relais de la religion tout court (je rappelle à ce sujet le face-à-face du Bataille mystique d'*Edwarda*, et du matérialisme enchanté de l'Aragon d'*Irène*). Mais aussi comme voie d'accès à autre chose que le sexe: le livre relate, via une passivité hyperactive (rôle cardinal de la fellation, goût d'être « l'idole immobile » des hommages masculins), une sorte de *devenir anonyme* du personnage public vers « Catherine M ». Le sexe est le moyen (contraire au casanovien *My Secret Life* victorien, auquel il se réfère bizarrement) d'une sorte de fusion en Dieu. À rebours d'un art érotique qui se pourrait partager, une expérience esthétique qui se peut juste communiquer, d'ailleurs reliée par l'auteur à l'art moderne et contemporain, dont elle s'occupe, mais en négatif. Paradoxe d'une fente qui « élargit l'espace » comme une lame: je songe à la peinture de Fontana. À l'arrivée, ce qui fera peut-être *départ*: un véritable livre de philosophie. Une femme absolument hors hystérie témoigne, via l'écriture de sa jouissance, qu'« on ne sait pas ce que peut le corps » (Spinoza — le « temps suspendu des baiseurs » comme durée — ou le Sade de Juliette, « bloc d'abîme » à l'horizon, plus que les catholiques Bataille ou Lacan). À l'inverse, l'essai de Jacques Henric, l'époux romancier photographe, qui accompagne le précédent de ses photos à la dérobée (sur la crête incertaine entre Bataille et le « strip-tease des copines » de la presse masculine...), se tient, lui, dans une orthodoxie érotique à l'ancienne (masculine? — je rappelle au passage que Catherine M. habitait déjà superbement son *Manet* [Flohic, 1995] et le roman *L'Habitation des femmes* [Le Seuil, 1998]). À signaler aussi la réédition chez Laffont (« Bouquins ») du *Dictionnaire des œuvres érotiques* (1971) de Gilbert Minazzoli, Pascal Pia et Robert Carlier. Et *Érotisme et pornographie*, la dernière livraison de la revue de la BNF.

J.-P. S.

MORAND Paul

Journal inutile, 2 vol. (1968-1972, 1973-1976)

[Gallimard, coll. « Les cahiers de la NRF », 860 et 880 p., 195 F le vol., ISBN : 2-07-075985-7.]

MORAND Paul

Au seul souci de voyager

[La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 228 p., 150 F, ISBN : 2-910491-12-9.]

- « 1^{er} juin. Chardonne a été enterré hier. J'aurai manqué son enterrement (grèves de chemin de fer, pas d'essence), comme j'ai manqué celui de Giraudoux, celui de Cocteau. Exil, émigration, destin centrifuge. Je vais essayer de continuer à lui écrire, car n'écrire qu'à soi-même, c'est n'écrire à personne. » À qui sait le lire, *l'incipit* de ce massif journal (daté de juin 1968, *sic*) dit tout. L'interlocuteur intime, le double Chardonne, le milieu: diplomatie, Académie, le choix du mauvais côté de l'Histoire... Ces deux volumes nous mènent de sa candidature à l'Académie française lors des derniers jours de mai 1968, sa « revanche » d'ancien diplomate de Vichy sur de Gaulle et la Résistance, à celle de Claude Lévi-Strauss ; ils sont ceux du succès retrouvé avec *Venises* en 1971, de la mort d'Helène Soutzo, sa femme, en 1975 et d'innombrables manœuvres académico-éditorialo-politiques. Passent mai 1968, la guerre des Six Jours, deux élections présidentielles... « Mes premières œuvres ont rendu célèbre mon nom à toute une génération ; la génération suivante l'ignore ; la troisième génération m'ignore aussi, mais connaît mon nom et l'entoure de respect sans bien savoir pourquoi. » Ce n'est pas tant l'auteur adoué par Proust (préfacer de *Tendres Stocks* en 1921 : « Il unit les choses par des rapports nouveaux »), et célébré par Céline (« il fait jizzer la langue française ») que celui de l'antisémite *France la douce* (1934) qui écrit ce journal à la diable. À chaque page, misogynie (« Les femmes sont un délice pendant la nuit et une catastrophe le jour »), racisme, obsession haineuse de la Résistance (« invention anglaise », origine du terrorisme contemporain), haine de

De Gaulle-Ubu et de Malraux, permanente nécessité d'avoir eu raison en 1940 en choisissant Pétain, traque du « juif », au fond une haine de la Révolution française (« libération d'un très petit coin de l'Occident ») à l'origine des mouvements de libération récents (« nègres, juifs, slaves, enfants, domestiques, etc. »), de la part de quelqu'un qui se sait « émigré de Coblenz », voire « ultra, style Charles X ». D'où des projets (tel celui, en 1969, d'une « petite histoire des étrangers en France »), des lectures, des fantasmes d'écriture de romans historiques (sur le « traître » Philby par exemple) pour inlassablement se justifier. Très peu d'inflexion, sinon après la mort du Général, la tentation chez l'émigré de jouer la carte Chateaubriand-Morand face à De Gaulle-Napoléon. Ou : « J'irai mourir à Trieste [...] un tombeau de juif errant ». Au-delà si j'ose dire, de l'antisémitisme exacerbé, ce qui frappe le plus dans ces gros livres est une croyance en un monde d'essences incarnées : il y a le « juif », le « pédé », la « gousse », le « résistant »... chacun avec son « type physique », comme il y a le Suisse propre, l'Anglaise rousse ou l'Allemand discipliné... Autrement dit, le contraire de l'écrivain-voyageur, attentif aux mosaïques identitaires (« Kacew, c'est le vrai nom de Romain Gary. Toutes ces manigances extra-littéraires des juifs russes nous font des drôles de mœurs littéraires. ») Le volume publié par La Quinzaine littéraire — Louis Vuitton le confirme jusqu'à la nausée. Déjà, Gabriel Bounoure le notait en 1928, commentant sa fort coloniale préface à une *Anthologie de la poésie haïtienne indigène* (dans *La NRF et l'Amérique latine*), faisant justice du cosmopolitisme de l'auteur : « L'auteur des *Lampes à arc* est une dangereuse sirène, un merveilleux voyageur dont les traces sont à fuir par tous et par lui-même. » À dire vrai, c'est le succès de cette publication — qui, il y a vingt ans, n'aurait enthousiasmé que les historiens, les anthropologues réfléchissant sur les structures mentales du racisme et les derniers tenants du fameux « ton » imité par les Hussards — qui est passionnant : sûrement un des symptômes les plus voyants de la Restauration (alors que sa version « peuple », le pourtant emblématique album *Marcel Aymé* de La Pléiade, passe

... plutôt inaperçue). Symptôme dans le symptôme: l'article de Philippe Sollers, pourtant pourfendeur de « la France moisie » (déjà préfacier de *New York* en GF, une préface reprise dans *La Guerre du goût*, un texte capital sur la littérature française contemporaine) à la une du *Monde des Livres*: « Morand quand même » (repris dans *L'Infini* 74, Gallimard): la tendresse de Sollers, qui n'est pourtant pas du même Ancien Régime, l'accable par courtoisie pour mieux le créditer d'un côté Saint-Simon (peu évident) et d'un rapport à l'Histoire (je dirais plutôt à l'actualité, l'*historial* manque à Morand) proche du sien: il est sûr que l'autoportrait en Denon ou Casanova du second ressemble à l'usage de Fouquet chez le premier.

J.-P. S.

- « Je n'ai que des riens à transmettre: d'où ce titre de *Journal inutile*; ces riens, je les offre à l'an 2000 », écrivait Paul Morand le 5 juin 1974. Ce *Journal* est tour à tour passionnant, drôle et irritant. Le lecteur y trouvera ce qui fait la vie quotidienne d'un écrivain célèbre doublé d'un académicien (dîners en ville, lectures et relectures, séances à l'Académie, enterrements, voyages) et maintes anecdotes plus ou moins croustillantes. On est frappé, entre autres, par le jour mesquin sous lequel apparaît le monde clos de l'Académie, grouillant de ragots et de petites gens. Il y a aussi, bien sûr, la vie privée (souvenirs de jeunesse, confidences érotiques, passages sur la maladie et la mort de sa femme) et des réflexions personnelles sur toutes sortes de sujets, de la gastronomie à la grammaire. Certains jugements de Morand sont consternants: le saint Augustin des *Confessions* est un « ennuyeux rhétoricien méridional » (t. 2, p. 521), Michelet, « un con sublime » (*ibid.*, p. 121). Enfin, l'hostilité à la Résistance, au général de Gaulle (et, en passant, à Mauriac et à Malraux) constitue une sorte de leitmotiv lassant. Pourtant, le 21 novembre 1975, Paul Morand note: « J'ai commencé à admirer de Gaulle, à mesure que son étoile baissait [...]; la solitude finale de l'homme, hier triomphant, avait quelque chose digne des *Mémoires d'outre tombe*. » En annexe, on trouvera notamment

un hommage à Saint-John Perse et un texte étrange sur « le quartier juif » de Paris au début du siècle. Annoté par L. et V. Boyer, *Journal inutile* est complété par un précieux index des noms.

F.S.-C.

PACHET Pierre

Adieu

[Circé, 125 p., 98 F, ISBN: 2-84242-116-7.]

- Écrire sur la mort de sa compagne est à coup sûr une tâche impossible, mais il est sans doute plus impossible encore de ne pas s'y consacrer, semble nous dire ce texte dédié au souvenir. Le travail de l'écriture, tout impossible qu'il soit, est mis en marche par ce qui lui fait le plus défaut, le goût de la vie, qui apparaît dans l'après-coup comme le premier talent de la femme évoquée. C'est le fil d'Ariane à partir duquel le souvenir pourra ruser avec la douleur. En effet, l'art de vivre qui fut celui de la femme aimée permet de tracer une silhouette sans perdre, dans l'épuration des mots, l'étoffe de la vie. Aussi les premières images qui s'imposent renvoient-elles au goût, à la saveur de la cuisine, au plaisir de recevoir, de préparer les repas, de réunir des amis autour d'une table. Les courts chapitres qui s'enchaînent portent ensuite, de la même manière, sur une forme d'intimité qui n'a rien d'impudique: les livres, le soin de l'apparence, la musique, le chant et la voix. Même le dernier — l'impossible — chapitre sur la maladie est présenté (« savoir mourir ») dans un style qui évoque les « consolations » de la sagesse antique. La sobriété laconique du titre, qui dit pourtant tout, donne le ton auquel le livre se tient. L'intimité n'est pas ici un prétexte aux facilités de l'hyperbole et des surenchères rhétoriques. L'écriture touche juste parce qu'elle relie, par la rigueur de son style, tous les registres, le simple et l'élaboré, l'humble et l'élevé, le naïf et le tortueux. Et comment, en effet, parler autrement d'une vie ?

M.-O. P.

Poétique n° 126, avril 2001

[Le Seuil, ISBN : 2-02-049098-6.]

• *Peut-on parler d'une critique immanente ?*, se demande Gérard Genette en ouverture de cette livraison. Via une généalogie de l'opposition immanente-transcendante dans le méta-discours de la critique, qui passe en spirale de la préface de Barthes à son *Michelet* (1954) à celle de Proust à sa traduction de Ruskin (1904), c'est à une petite histoire de la critique française du siècle, tant théorique qu'institutionnelle, que nous convie, autour de la notion de « thème », l'auteur de la série des *Figures*. Conclusion inattendue : toute critique est transcendante... Conclusion de la conclusion : « La guerre est finie, peut-être. » Dans la bouche d'un tel général en chef, la déclaration est d'importance.

J.-P. S.

ROSSI Paul-Louis

La Voyageuse immortelle

[Le Temps qu'il fait, 160 p., 120 F, ISBN : 2.86853.337.X]

• Le texte de *La Voyageuse immortelle* n'a jamais été publié dans sa totalité et son intégrité. Nous en donnons, Georges Monti et moi-même, une version complète et définitive. On retrouvera dans le livre les silhouettes de Jean Vigo et de *L'Atalante*, celles de Jacques Rivette et de *Paris nous appartient* [...]. On reconnaîtra le personnage de Don Juan, avec des citations de Joseph Delteil et d'Azorin. Quelle est donc cette *Voyageuse* mythique que l'auteur poursuit de page en page ? C'est peut-être *La Gravida* de Vilhem Jensen, analysée par Freud ; Jenny, *La Fiancée du pirate*, de Bertolt Brecht ; ou bien encore Cordelia, la seule fille aimante du roi Lear. Mais, plus précisément, pour l'écrivain, c'est la ville de Nantes elle-même, au bord de l'estuaire de la Loire, et cette figure, dans les nuages parfois, au-dessus de la falaise de schistes, qui paraît dans la brume le soir.

Vdp

ESSAISSélection par Louise L. LAMBRICHS,
Jean-Pierre SALGAS et Jean-Claude THIVOLLE

AMSELLE Jean-Loup

Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures

[Flammarion, 266 p., 110 F, ISBN : 2-0821-2547-5.]

• Depuis *Éloge de la créolité* et les livres d'Édouard Glissant, la question du multiculturalisme, du métissage, se pose dans la culture française, bien après qu'elle soit devenue monnaie courante dans le monde anglo-saxon, faisant éclater la si ambiguë « francophonie » et ouvrant l'espace « des » langues françaises, qui peut être pensé à partir des modèles centre-européen et caraïbe. Jean-Loup Amselle est ethnologue, spécialiste de l'Afrique de l'Ouest, on lui doit déjà un essai sur ce sujet, *Vers un multiculturalisme français* (repris récemment dans sa coll. « Champs », par Flammarion) : dans ce nouveau livre, il entreprend de repenser ces questions à partir d'une étude de cas : le mouvement N'ko, une multinationale culturelle, fondé en 1949 par Souleymane Kanté pour le peuple mandingue. Projet d'Amselle : remplacer le trop biologique « métissage » par l'électrique « branchement ». Repartant de la première globalisation, l'islamisation de l'Afrique au Xe siècle, il montre en particulier le rôle chez les théoriciens identitaires africains ou afro-américains des modèles juifs. En finir, aussi, avec le fantasme d'une Afrique atavique, avec l'atavique en général, qui subsiste, même chez un Glissant, comme un repoussoir. Ces questions évoquées par Amselle (le monde comme mosaïque originare) passent à la fin du livre de Lucien Dallenbach, *Mosaïques* (Le Seuil, coll. « Poétique »), qui a tous les défauts, et les qualités, d'un certain type d'essai à la française — une promenade cultivée : « Tout dans ce monde est désormais mosaïque », autrement dit, tout n'est pas loin d'être dans tout... Variations élégantes sur un lieu commun, traversée un peu rhétorique de toutes les acceptions de cet « objet esthétique à rebondissements »... Résultat : une mosaïque de mosaïques. Au centre, Claude Simon et, surtout, Honoré

... de Balzac, « le principal intercesseur de ce travail », auquel l'auteur a consacré des livres remarquables. Et aussi, Raymond Roussel et Guillaume Apollinaire.
J.-P. S.

DAMBRE Marc et GOSSELIN-NOAT

Monique (sous la dir. de)

L'Éclatement des genres au XX^e siècle.

[Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 370 p., 140 F, ISBN : 2-87854-198-7.]

- Au XX^e siècle, la littérature (se) pose la question des genres (fiction, poésie, reportage, correspondance) et semble trouver dans la notion d'éclatement une qualification, sinon une qualité, propre à la présenter. L'ouvrage ouvre tout d'abord sur une présentation historique et une évaluation théorique de la notion, qui suppose a priori la littérature comme un ensemble homogène. À cette première partie suivent deux autres, qui étudient les grands créateurs de genres du XX^e siècle. De 1890 à 1950, de Proust à Ponge, les contributions s'intéressent au roman, à la poésie et au théâtre. Puis de 1950 à nos jours, les études portent sur des auteurs contemporains, de Duras à Frédéric-Yves Jeannet, en passant par Malraux et Koltès. Tous les genres ou presque sont envisagés ici : ceux qui sont subvertis (en poésie, par exemple, par Apollinaire) jusqu'au point d'en épuiser les formes (textes de Duras) ; ceux qui entrent et s'ajoutent aux autres (les rêves, les chansons, par Breton et les surréalistes) ; ceux encore qui sont mêlés, mélangés (par exemple, journaux intimes et réflexions critiques par Queneau). C'est une manière de relancer, en ce tout début de XXI^e siècle, la question du lien entre forme et sens, situation et vision.

J.-C. T.

GALSTER Ingrid (sous la dir. de)

La Naissance du phénomène Sartre

[Le Seuil, 368 p., 160 F, ISBN : 2-02-047998-2.]

- À l'heure de l'intellectuel médiatique hétéronome (initié par les « nouveaux philosophes » en 1977, ses incarnations sont aujourd'hui innombrables), après l'intellectuel

spécifique autonome (théorisé par Michel Foucault, repensé par Pierre Bourdieu)..., ce volume (issu d'un colloque de 1997) sur « les raisons d'un succès 1938-1945 » engage le débat avec le livre fondateur d'Anna Boschetti, *Sartre et les Temps modernes*, qui analysait en 1985, dans la ligne de Pierre Bourdieu, la naissance de l'intellectuel total : « Bergson plus Stendhal ». Pour comprendre le règne soudain de Sartre en 1945, il propose un retour amont à *La Nausée* (1938), à *L'Être et le néant* et aux *Mouches* (1943). En ce sens, il s'agit presque plus d'un livre sur la sociologie du champ littéraire selon Pierre Bourdieu et Anna Boschetti que sur Jean-Paul Sartre, et qui permet d'en affiner les hypothèses. On lira, entre autres, les communications des sartriens Michel Contat, Geneviève Idt, Jacques Lecarne, Jean-François Louette, des témoins Jean-Toussaint Desanti, Bianca Lamblin, de Denis Hollier et Susan Suleiman, et... d'Anna Boschetti. Simultanément, Ingrid Galster réunit ses articles sur Sartre sous l'Occupation à L'Harmattan (*Sartre, Vichy et les intellectuels*).

J.-P. S.

KLOSSOWSKI Pierre

Tableaux vivants

[Gallimard, coll. « Le promeneur », 148 p., 135 F, ISBN : 2-07-076181-9.]

- Après *Un si funeste désir* (1963, Gallimard), et *La Ressemblance* (1984, André Dimanche), le troisième recueil d'essais de cet ancien prêtre et désormais ancien écrivain... immense écrivain, hanté, on le sait, par Sade et Nietzsche, au cœur d'une constellation qui va du premier Bataille au dernier Deleuze. Quatre ensembles dans ce volume : « Acéphale », « Trois amitiés », « Les règles de l'art », « Tableaux vivants ». On retiendra particulièrement une longue étude sur Pierre-Jean Jouve : *Catherine Crachat*. À l'heure où une édition à peu près satisfaisante de Walter Benjamin (due à Rainer Rochlitz) vient de paraître en Folio chez Gallimard, il faut lire une lettre à Adrienne Monnier sur ce dernier où Klossowski témoigne de la traduction en commun — avec ce théoricien de la traduction — de *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique* : « Benjamin,

estimant trop libre ma première version, avait recommencé à le traduire avec moi. Il devait en résulter un texte parfaitement illisible à force d'avoir été calqué sur les moindres locutions allemandes, dont Benjamin n'acceptait aucune transposition. »

J.-P. S.

MURAT Laure

La Maison du docteur Blanche. Histoire d'un asile et de ses pensionnaires, de Nerval à Maupassant

[J.-C. Lattès, 430 p., 149 F, ISBN : 9-782709-620-888.]

- L'histoire de la médecine telle qu'elle s'enseigne, lorsqu'elle ne se limite pas au récit anecdotique ou à la célébration des figures légendaires du passé, retient plus volontiers les théoriciens ayant apporté à la pensée médicale et à la pratique clinique de nouvelles perspectives d'interprétation et de traitement. Autrement dit, ce qui fait trace, en la matière, ce sont surtout les traités ou les écrits rendant compte d'une réflexion clinique, qui sont perçus comme autant d'étapes ou d'avancées permettant de mesurer l'évolution de la pensée médicale. Cependant, cette histoire conceptuelle, épistémologique, reste partielle, et il existe aussi tout un mouvement, plus sociologique, cherchant à reconstruire les pratiques du passé à travers, notamment, les archives institutionnelles. C'est dans cette ligne que s'inscrit l'ouvrage de Laure Murat sur la Maison du Dr Blanche, cet asile fondé quelque temps après la Révolution française par Esprit Blanche et qui — en marge des hôpitaux où s'accomplit, avec Pinel, puis Esquirol, Charcot et bien d'autres, une recherche clinique s'interrogeant sur l'origine, la nature et les causes de la folie — accueillit à Paris, pendant près d'un siècle, les figures les plus célèbres touchées par ce mal multiforme, aux étiologies les plus diverses et encore fort mal connues. Se fondant sur des archives encore inexploitées — les registres de la « maison Blanche » répertoriant les patients reçus, les dates de leurs séjours, la description de leurs troubles et le diagnostic du médecin, ainsi que les papiers personnels de la famille Blanche déposés

à l'Institut de France et comportant notamment une abondante correspondance —, Laure Murat restitue ici, dans un récit vivant porté par une écriture enlevée, ce que fut la vie de cette maison privée bien particulière, où les plus illustres pensionnaires étaient accueillis non seulement comme des malades mais aussi comme des amis, voire comme des membres de la famille. Le plus touchant, dans ce récit, est sans doute le dévouement et l'intérêt que portent les Blanche — Esprit, le fondateur, puis Émile, son fils et successeur — aux artistes aux prises avec un délire dont on se demande souvent, à l'époque, s'il n'est pas aussi le sceau et le fardeau indissociable du génie. Car c'est sur ces personnalités exceptionnelles — Nerval, Gounod, les Halévy, Marie d'Agoult, Maupassant —, qui, à plusieurs reprises, viendront trouver asile chez les Blanche, qu'est centrée cette étude. Brassant une impressionnante masse documentaire, Laure Murat brosse ainsi, à travers les témoignages des uns et des autres, non seulement le portrait de deux thérapeutes appréciés de leurs patients pour leur humanité, qui ont appliqué consciencieusement les traitements en vogue à l'époque (du « traitement moral » promu par Pinel à l'hydrothérapie) sans pourtant apporter à la psychiatrie d'autre tribut que ce service honnête et respectable, mais aussi l'image d'une société qui cherche (et trouve souvent), chez l'aliéniste, un allié qui saura à la fois défendre ses intérêts et la débarrasser de ses fous.

L. L. L.

MURAY Philippe

Céline

[Gallimard, coll. « Tel », 254 p., 60 F, ISBN : 2-07041356-X.]

- « Cette œuvre, ouverte comme une plaie, et dont il n'existe d'exemple dans aucune autre littérature, du moins à ce paroxysme (mais Sade non plus n'existe dans aucune langue que la française) est donc aujourd'hui sur le point d'être expulsée de la sphère littéraire... Bienvenue, donc, à cette réédition, après *Le XIX^e siècle à travers les âges* et le choix d'essais *Désaccord parfait* dans la même collection, du grand livre de Philippe Muray, primitivement paru en 1981 (difficile de ne pas penser à la coïncidence

involontaire avec l'accession de Mitterrand au pouvoir suprême, inauguration d'une ère nouvelle — qui s'est déroulée à l'envers : la crypte du Panthéon, départ de la glissade que l'on sait aujourd'hui vers le retour du refoulé vichyste, Bousquet, le Rwanda..., en littérature la réhabilitation des antisémites à belle prose : Chardonne ou Morand...). Le premier et le seul, Muray analysait, non plus le Céline coupé en deux (le bon, le mauvais) d'avant, mais toute l'œuvre dans son rapport à l'histoire de la littérature et à celle du siècle : « S'il n'y a qu'un Céline (et non pas deux), c'est qu'il est multiple. » Au-delà, en deçà de Céline, un essai majeur sur le fond antisémite du racisme. À signaler dans *L'Atelier du roman* n° 24, un poème en vers de mirliton de Philippe Muray via lequel il reconnaît sa filiation hégélienne-kojévienne de penseur ironique de la « fin de l'histoire ».

J.-P. S.

OSTER Daniel

Guillaume Apollinaire

[Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 204 p., 80 F, ISBN : 2-232-12 177-1.]

SOLLERS Philippe

Francis Ponge

[Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 192 p., 80 F, ISBN : 2-232-12179-8.]

- Disparu récemment et prématurément, Daniel Oster méditait un essai sur la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui », inégalable et clos corpus des stéréotypes sur l'« écrivain » ; il en avait lui-même commis deux : *Jean Cayrol*, *Guillaume Apollinaire*. Ironie du destin : le second (1975), très marqué par une certaine rhétorique des années 70, est réédité pour relancer la collection, avec le texte sur Francis Ponge (1963), d'un jeune homme nommé Sollers. Au même programme, *Baudelaire*, par Luc Descaunes, et une nouveauté : *Rimbaud*, par Lionel Ray (pourquoi, à ce propos, ne pas avoir repris l'introuvable *Rimbaud* de Claude-Edmonde Magny?).

J.-P. S.

SOLLERS Philippe

Éloge de l'infini

[Gallimard, 1098 p., 195 F, ISBN : 2-07-076976-3.]

CORTANZE (de) Gérard

Philippe Sollers ou la volonté de bonheur, roman

[Éditions du Chêne, coll. « Vérité et légendes », 276 p., ISBN : 2-84-277-248-2.]

- Après *Logiques*, *Improvisations*, *Théorie des exceptions*, *La Guerre du goût*, un nouvel ensemble d'essais de l'auteur de *Paradis* (1981), sur des peintres et des écrivains — on retrouve ici des livres comme *L'Œil de Proust*, *Picasso le héros*, *Le Paradis de Cézanne*, *Les Passions de Francis Bacon*. Mais aussi les interventions sur Diana, Monica ou l'affaire Camus. Et les grands papiers du *Monde des livres*, ou du *Monde* tout court : on retrouvera l'article « La France moisie ». Tous redistribués, organisés, selon une autre « logique ».

Toujours cette conviction *historiale*, étayée sur Proust et Heidegger, de celui que j'appellerai le Sollers quatrième — celui qui retotalise ce que le second (1968-1983) séparait, ce que le troisième (1983-1992) voulait occulter — que la bibliothèque est un ensemble mouvant qui ignore le temps, le paradis, qui sort du monde... « Ce livre s'adresse aux musiciens de la vie. » Un volume capital. Simultanément, Philippe Sollers patronne la biographie que lui consacre Gérard de Cortanze. Et à qui il a confié une iconographie inédite. Une très classique « bio-graphie » à vrai dire, malgré son titre aragonien, et plus que contradictoire avec ce qui fait la force d'*Éloge de l'infini*. Derrière l'homme, il faut s'habituer à trouver une œuvre et non le contraire, ne cesse d'insister Sollers voir justement *Éloge de l'infini*...

Au même moment, celui qui se veut « tout entier art » refuse toute explication par une sociologie du champ — qui pourtant doublerait sa pensée proustienne de la bibliothèque : l'exception sera d'autant plus grande d'être montrée en résultante des autres et d'une Histoire intériorisée. De Cortanze, en revanche, nous donne la plus classique (ultra-beuviennaise) explication de l'œuvre par le milieu social,

la double famille de Bordeaux, l'anglophilie pendant la guerre, etc. : par « l'enfance »... Contradiction, donc, à penser entre les deux livres : entre stratégie et tactique, littérature et médias — entre l'adresse aux habiles et la cour faite aux demi-habiles ? Ou tâche aveugle du « plus grand écrivain vivant de sa génération », en même temps catalyseur principal de la vie littéraire française aujourd'hui ? Au même moment, « l'imaginaire » reprend deux des premiers et plus novateurs romans (à l'articulation de ce que je nomme les deux premières époques) : *Nombres* et *Lois* (Gallimard, coll. « L'imaginaire »).

J.-P. S.

POÉSIE

Sélection par Marc BLANCHET, Yves DI MANNO et Jean-Pierre SALGAS

Grèges n° 6

[160 p., 105 F, ISSN : 1278-9526.]

• Prenons les choses comme elles nous parviennent : la revue *Grèges*, publiée en région Languedoc-Roussillon par les bons soins d'Emmanuelle Dufosse, Laurent Barthélémy, Pascal Saliba et Arnaud Zucker, relève d'abord du toucher : un papier de couverture « gunny rough » de Khady Papers sur lequel figure un visage monstrueux dont les cheveux sont des serpents... Le mérite de *Grèges* est de publier deux fois l'an — aux côtés de textes de « fiction » (comme ceux, étonnants, de Gilles Aufray) ou de petites pièces de théâtre — des poètes, certains jeunes, peu ou pas connus, non du fait, parfois, de leur jeune âge ou de leurs rares publications, mais aussi parce qu'ils n'appartiennent à aucun de ces courants poétiques qui permettraient de les mettre en avant. Dans ce numéro six, comprenant comme toujours des cahiers peinture, dessin et photographie, on remarquera Cédric Demangeot (voir notre critique de son dernier livre, *D'un puits*), qui, avec les poèmes intitulés *Obstaculaire*, poursuit une écriture qui tient parfois du spectacle de marionnettes, où le poète exhibe une intériorité qui semble douter d'elle-même dès qu'elle rencontre le jour : « Comptant mes ongles. Je me compte comme un/parmi mes ongles. » À ses côtés, tout aussi éraillé dans sa voix, Laurent Barthélémy, qui décline ses visions en maigres passages, en résidus : « Sa durée me laisse/ameuté par l'hurle/des quatre cernes/qui bastailent/la macule d'éther. » Également Henri Go, Brice Petit, Jillali El Adnani, Lionel Destremau, Emmanuel Laugier, Christophe Llorca, Delphine Gest, Emmanuel Damon témoignent d'une exigence d'écriture qui en font les successeurs potentiels de Michaux, Dupin et autres prestigieux aînés. À noter dans cet ensemble la voix plus méditative de Jean-Marie de Crozals et la très belle violence des vers de Carole Florentin. Ces poètes aux tonalités variées, amoureux d'expérimentations mais loin de la vanité

... formaliste d'autres auteurs de leur génération, sont tous à découvrir dans cette discrète mais essentielle revue de création.

M. B.

Sorgue n° 2. Cahier Christian Gabriel et le Guez Ricord

[Le Bois d'Orion, 160 p., 130 F,
ISBN : 2-909201-33-3.]

- En 1988, à Marseille, âgé de quarante ans, Christian G. Guez Ricord choisissait de mettre un terme à une trajectoire terrestre qui n'avait cessé d'osciller entre l'écriture et l'enfermement, les « chutes » et les « illuminations ». Publiée de manière fragmentaire — et restée pour une bonne part inédite —, son œuvre abondante, éparse, inachevée, est à ce jour pratiquement inaccessible, les volumes parus de son vivant s'étant peu à peu épuisés.

On saluera d'autant l'initiative de la jeune revue *Sorgue*, qui lui consacre sa seconde livraison. Le livre majeur de Guez Ricord reste sans doute *Maison Dieu*, cet immense poème baroque, habité, envoûtant, à la syntaxe étrange (et aux vers de 21 pieds), dont *Le Nouveau Commerce* avait publié l'ouverture dès 1972. Le volume paru chez Granit en 1982, qui en proposait le premier Chant, est aujourd'hui introuvable. Le Bois d'Orion annonce opportunément l'édition intégrale des quatre sections de l'œuvre : à en juger par le long fragment inédit du *chant II* qui ouvre ce numéro de *Sorgue*, gageons que cette publication — qu'il faut espérer proche — sera un événement.

La revue propose aussi un très intéressant choix de lettres (à M. Deguy, Cl. Esteban, G. Lambrichs, G. Macé notamment), ainsi qu'une correspondance plus étoffée avec Yves Bonnefoy, à qui Guez Ricord confiait dès 1971 la genèse et la visée de son projet : « Cette décomposition du langage par la cabale chère à Villon (la Coquille) par la méthode d'un Pound ou d'un Burroughs. Je rêve d'un poème, d'une langue qui mangerait toutes les autres mais pour cela j'ai choisi la prudence et le secret. » Les études et les témoignages qui composent la seconde partie du dossier n'évitent pas toujours les pièges d'une hagiographie un peu gênante, dressant

un portrait de l'auteur en « poète maudit » que son œuvre excède, selon moi, largement : tout comme elle ne saurait se voir réduite à l'imagerie ésotérique (ni même à la parole oraculaire) à quoi certains voudraient la limiter. D'autres intervenants gardent toutefois un ton plus « objectif », n'excluant d'ailleurs pas l'émotion (J.-Y. Casanova, par exemple, ou Bernard Noël, qui prépare chez Jean-Michel Place un volume consacré à l'auteur de *L'Annoncée*). Une bibliographie et une chronologie détaillées complètent utilement ce dossier.

Y. d. M.

ANCET Jacques Le jour n'en finit pas

[Lettres vives, 122 p., 120 F,
ISBN 2-903721-98-X.]

- Ce nouveau recueil de Jacques Ancet, par ailleurs traducteur inspiré de nombreux auteurs espagnols dont Antonio Gamoneda, Jose Angel Valente ou Saint-Jean de la Croix, s'ouvre tel un livre de(s) voix, une légère polyphonie. Progressivement, parmi ces voix autres autant appelées qu'insaisissables, se dessine le visage du poète. Ce *Jour qui n'en finit pas* est celui de l'attente et de la nostalgie, qu'une seconde partie (*Pour mémoire*) vient confirmer en conjuguant au temps de l'imparfait sensations et réminiscences. Un homme traversé de mots tente, dans une écriture dont il connaît la faiblesse, voire la vanité, d'appréhender le passage du temps, de ce jour tout en apparitions et fuites, pour se découvrir autrement qu'en un souvenir fugace parmi d'autres. En de courts fragments commencés en minuscules, comme s'ils surgissaient de l'invisible et n'offraient aucune barrière au lecteur pour pénétrer en eux, ce livre tient autant du journal intime revisité que du récit d'une présence au monde. Un univers quotidien d'objets, auquel appartiennent aussi les lueurs et les ombres du jour, accompagne ce portrait à la table du poète : « il essaie encore. En vain. La tristesse le prend. Que cherche-t-il ? La voix de l'ami, lointaine, ne l'atteint plus. Il regarde la fenêtre, les derniers signes du jour, un chardon bleu qui tremble. La brûlure est trop forte maintenant et la dire ne soulage plus.

Il a baissé la tête. De la rue monte la nausée d'une rumeur. Il ne sait plus dénouer ses doigts ni sa langue. Son cri est de silence et la nuit le traverse.» D'un souffle continu, Jacques Ancet mène cette introspection avec une délicatesse de fusain pour avouer, dans un dernier aveu qui n'a rien de définitif mais achève en une dernière harmonie cette longue mélodie: «La beauté, se dit-il, n'est pas une réponse: une blessure, simplement, comme une source inépuisable. Le bleu du ciel où s'en va son visage. Tout brille. Le jour n'en finit pas.»

M. B.

DARRAS Jacques

Moi, j'aime la Belgique !

[L'Arbalète/Gallimard, 286 p., 120 F, ISBN: 2-07-076137-1.]

- Ce recueil avançant en un rythme cadencé possède son sous-titre (tout un programme!): *poème parlé marché*. C'est donc la respiration qui va primer pour que la parole s'entende à mesure de page — autant de points de vue sur le paysage et la réflexion en cours. Dans ce livre d'amitiés par excellence, Jacques Darras, auteur d'un poème en plusieurs chants, *La Maye*, et traducteur de la poésie américaine et anglaise, invite, convie, appelle, salue à table des compagnons d'armes et de vers. De nombreux peintres assistent aussi à cette déambulation qui va de port en port, de ville en ville. Des phrases espacées s'inscrivent sur la page comme une pensée s'élaborant progressivement, n'hésitant jamais à digresser, ni à céder au plaisir d'un jeu de mots, qui fait que jouer sur les mots jusqu'à s'en enivrer est l'affaire du poète. Ainsi Jacques Darras écrit-il en une posture qui ne peut que recueillir notre sympathie: «Depuis dix bonnes années j'ai un poste d'observation le même.// Coin de fenêtre avec chaise je pousse la porte, m'ancre dans le temps.// Ma fluctuance s'amarre, devant moi la mer humaine.// Mon port d'attache, ma barque ma coque mon gouvernail s'y replient.// Les images les souvenirs accourent affluent comme vol de coulons.// Moi petit sourire, bonjour Christophe du Coulon.// Inaltérable désaltérable je est un autre, l'autre c'est moi», peut-on lire dans *Autoportrait en buveur de bière bruxellois*.

Ce rythme, cet humour n'ont d'égaux que les moments d'hésitation, de gravité, où le poète sait que ce monde nous est donné en méditation. Ces longs poèmes se traversent aussi en eux-mêmes, livrant leurs aphorismes bonhommes, qui ont leur pudeur malgré leur grande gueule (de bois?), sur un pays qui est tout un poème et que Darras a comme peu saisi: «L'horloge est à boire, les aiguilles dilatoires n'en finissent plus de se diluer.// J'ai décidé que Bruxelles était port de mer.» *Moi, j'aime la Belgique* est un plat noble, comme les moules-frites.

M. B.

DEGUY Michel

L'Impair

[Farrago, 160 p., 120 F, ISBN: 2-84490-016-X.]

- *L'Impair* paraît peu de mois après le copieux volume d'essais réunis par Michel Deguy, chez Galilée, sous le titre de *La Raison poétique*. On peut donc le considérer comme une manière de supplément «plus soluble dans l'air» à ce précédent ouvrage, dont il reprend les grands axes et la thématique sur un mode «éclaté», plus intimiste aussi: l'auteur y mélange incises rhétoriques et digressions privées avec la liberté de ton qu'on lui connaît. Ce qui l'amène à reposer la question de l'identité du poème et de sa validité même, face à ce qui s'impose comme un paysage en miettes, un fragment de décor déchiré, à l'ère du virtuel: «Le principe est celui de l'hospitalité. La poésie est l'hôte du poème de la circonstance. Quelle est la circonstance? Or voici l'essence de l'hôte: on ne sait pas *qui* c'est...» Les paragraphes et les chapitres brefs de *L'Impair* se succèdent donc sur ce mode, incisifs ou laissés en suspens, au gré des circonstances (comme on dirait au fil: des travaux et des jours...), mais toujours s'attachant à défendre l'effort de la pensée — de cette *forme de pensée* éminemment singulière qui est à l'œuvre dans le poème et lui confère sa vertu paradoxale de résistance et de rigueur, en regard des autres productions écrites. Un texte plus cinglant «Les frais de maintenance» achève comme en point d'orgue ce faisceau de réflexions, rappelant l'écart qui existe entre l'exigence, l'ambition du travail poétique

... (en dépit des accusations d'élitisme périodiquement portées contre lui) et le tout-venant « culturel » dont se satisfait ou s'illusionne le monde présent. Trois études (sur Baudelaire, Verlaine et Apollinaire) reprises d'un volume paru chez Hachette en 1986 (et pilonné deux ans plus tard) complètent l'ouvrage en annexes.

Y. d. M.

DEMANGEOT Cédric

D'un puits

[Fata morgana, n. p., 54 F, ISBN : 2-85194-534-3.]

- Depuis *Désert natal*, paru en 1998, puis, l'année suivante, *Figures du refus*, et, récemment, *Nourrir querelle* (prix de la Vocation 2000, Obsidiane), Cédric Demangeot, né en 1974, s'est imposé comme l'une des voix les plus originales de la «jeune» poésie contemporaine. *D'un puits* affirme encore cette écriture, plus éloignée des influences de Celan ou Char du premier ouvrage, plus proche aujourd'hui de Dupin et surtout de lui-même — ce qui n'est pas le moindre des talents quand des ouvrages se succèdent en un si court laps de temps. Peu étonnant d'ailleurs que Cédric Demangeot consacre un ouvrage à Roger Gilbert-Lecomte dans la collection de Zéno Bianu (Jean-Michel Place/Poésie) : il a choisi de fouiller en lui et de remonter au jour les cruautés, douleurs et inquiétudes qui font son royaume. Il connaît le *grand jeu*... Dans une langue hachée, violente, Demangeot choisit le creusement en soi pour seule voie d'auto-connaissance. Résultat : chaque vers a ainsi la mesure des surprises rencontrées, des épreuves traversées : « Qui démesure la carcasse en sort// vide de grâce/absent de personne// descend/d'un ciel retors// descend/d'un monstre//avec poème et pire à dire/ailleurs entre ici, la mort et le mur// — et ce qui n'est pas tu sera perdu. » Ciel, pendaison, monstre, possession et dépossession font le vocable de cet univers où l'on agite un monde en soi comme de risibles vestiges. La figure du poète ressemble plutôt à un oiseau écrasé sur la route qu'à quelque confiance ou ébahissement devant le paysage. Cette écriture, si elle garde une

discrétion, révèle aussi une quête, malgré l'errance et les heurts sur cette route aveugle. Extrêmement tendue, resserrée, elle déploie pourtant des visions dont la fulgurance ouvre de nouveaux espaces : « D'ici je me famine./ Ma carence m'espace./ Pied coupé./ jambe traînée de poudre/ et charge de blanc, je/jette un fil au feu./ L'autre neige s'attise. »

M. B.

ESTEBAN Claude

Morceaux de ciel, presque rien

[Gallimard, 192 p., 75 F, ISBN : 2-07-076225-4.]

- Au fil d'une œuvre poétique déjà vaste, Claude Esteban a parfois eu recours à la tradition des *personae* antiques, réactualisée au siècle dernier par des auteurs aussi différents que Yeats et Cavafy, Pessoa, Borges ou Pound. L'emploi du « masque » dramatique — un personnage s'adressant à tous par la voix d'un autre — va en effet au-delà de la simple théâtralisation du langage et réalise l'un des rêves de la poésie européenne, depuis plus d'un siècle : le dépassement de la confession privée, son effacement même au profit d'une parole « étrangère », anonyme et remontant d'un passé muet, intemporel. *Morceaux de ciel, presque rien* en offre une illustration exemplaire, puisque les trois séquences principales du recueil proposent chacune une extension spécifique de cette catharsis identitaire derrière la figure d'un autre en qui l'auteur s'incarne et disparaît : « Sur la dernière lande », à travers le personnage du roi Lear (et l'ombre portée de ses filles) arpentant un paysage plus mental qu'irréel ; la séquence titre : « Morceaux de ciel, presque rien », en laissant parler un fils insituable dont le père fut peut-être un dieu ; « Fayoum », enfin, dont les vingt-cinq poèmes évoquent autant de destinées lointaines, glorieuses ou modestes, inspirées des portraits mortuaires que l'on sait. Cette dernière suite, bouleversante et néanmoins diaphane, marque à mon sens un aboutissement majeur dans l'œuvre poétique de Claude Esteban — une manière d'apaisement aussi de la blessure inachevée qui la travaille, depuis de longues années. Deux séquences plus brèves : « Écorces » et « On s'est endormi »,

équilibrent et ponctuent le recueil en proposant ces *espèces de romances* que l'auteur affectionne, jouant avec les ressources plus légères — sans parodie ni regret — de la rime et de la prosodie ancienne. Cela ne doit pas faire oublier que la transparence, la limpidité souveraine de ces poèmes relèvent moins tangiblement d'une autre science — du surcroît d'une *autre lumière*.

Y. d. M.

FARDOULIS-LAGRANGE Michel

Le Texte inconnu

[José Corti, 126 p., 95 F, ISBN : 2-7143-0751-1.]

- Il y a presque une jouissance pour le chroniqueur de tenter d'écrire sur Michel Fardoulis-Lagrange tant celui-ci, depuis des années (et ce grâce aux nombreuses rééditions entreprises par les éditions José Corti), nous met en position d'échec, sur la touche, tant cette poésie tombée dans la prose échappe à toute approche, se déploie devant le lecteur dans une étrange sensation d'enivrement et de violence. Après la réédition récente du roman *Memorabilia* (éditions Mémoire du livre), un titre repris aux visions de Swedenborg, Corti fait reparaître un autre livre de rêveries abyssales : *Le Texte inconnu*. Si l'auteur est aujourd'hui encore lui aussi inconnu et n'a pas la place littéraire méritée (mais l'histoire de la poésie française s'écrit depuis la seconde moitié du vingtième siècle en dehors des anthologies et des représentations officielles), les livres de Fardoulis-Lagrange ont leurs *aficionados*, qui savent que la poésie savante échappe à tout classement et bavardage. *Le Texte inconnu*, préfacé par l'auteur en 1946 et paru d'abord en 1948, est la langue dans tout ce qu'elle peut avoir d'insaisissable, une mélodie d'encens qui déploie un sens, comme un mouvement, avant que celui-ci ne soit rejoint par d'autres qui l'excluent de toute compréhension rationnelle pour dessiner un paysage de rêve où corps, pensées et sensations s'entremêlent. L'auteur déclare : « Ces textes, en apparence sans cohésion, ne sont pas les fruits du hasard ; ils correspondent à des "possibilités", et ils peuvent soit relever de la poésie puisque tous les éléments se prêtent à une morphologie,

soit constituer tacitement une provocation à l'égard de ce qui n'a pas été dit ou qui ne peut se dire. » Seule cohésion : la narration qui nous éprouve, nous partage ou fait partager ce ballet des êtres et des lieux, au bord du sacrifice. Ainsi cette première phrase du recueil, et nulle autre, pour découvrir cette œuvre essentielle : « Les corps unis au grand jour, une nuée d'abeilles s'était abattue sur leurs parties intimes et les parents s'éloignaient en se voilant la face. »

M. B.

FOURCADE Dominique

Est-ce que j'peux placer un mot ?

[POL, 112 p., 100 F, ISBN : 2-86744-818-2.]

- Quatre ans après *Le Sujet monotype*, qui marquait sans conteste un temps fort de son œuvre (et comme un aboutissement de sa « méthode »), Dominique Fourcade livre avec *Est-ce que j'peux placer un mot ?* un recueil plus distancé, plus ironique aussi — affectant de jouer sur un registre « mineur », bien qu'il s'agisse toujours de conjurer le même trouble, la même inquiétude fondamentale quant au drame conjoint du langage et de la vie : « Dès le départ j'avais le sentiment que l'écriture était le seul chemin vers l'existence — [...] rien ne pouvait être entrepris sans passer par elle — ce qui revient à dire : n'écrivant pas [...] je ne pouvais rien entreprendre et surtout pas de vivre. » L'ensemble laisse l'impression d'un moment de « suspens » ou de répit dans son parcours — peut-être parce que l'ouvrage, composé de textes relativement autonomes, n'a pas la même cohésion que les grandes séquences antérieures — *Rose dé clic*, *Xbo*, *IL...* — ces « serial poems » dont Fourcade est parvenu, presque seul, à faire un genre français. De ces variations dont on regrette parfois qu'elles n'explorent pas plus avant la *nuit de l'enfance* qui apparaît, en filigrane, comme la matrice première de la parole poétique, on retiendra surtout une longue section : « Tout arrive », où l'auteur dérive, digresse et déblaie (de quelle pelle !) le matériau de son poème, à partir de l'en-tête du papier à lettre de Manet.

Y. d. M.

HEIDSIECK Bernard

Canal Street

[Éditions Al Dante, coll. « Niok », 96 p. (avec 2 cd), 170 F, ISBN : 2-911073-76-2.]

- La réédition de *Canal Street* (un coffret de trois disques vinyle contenant l'intégrale de l'œuvre était sorti en 1985) s'inscrit dans une stratégie plus large, visant à remettre en circulation l'essentiel du travail de Bernard Heidsieck : la retranscription imprimée des textes accompagnant désormais l'enregistrement des lectures/performances de l'auteur.

Sont ainsi parus récemment, toujours chez Al Dante, *Respirations et brèves rencontres* et *Vaduz*, tandis que d'autres éditeurs reprenaient certains des *Poèmes partitions*. Composé au cours des années 70, *Canal Street* a fait l'objet de nombreuses lectures, intégrales ou partielles, à travers le monde. Les trente-cinq sections du « poème », qui superpose et mélange plusieurs pistes sonores, ont pour thème principal le malaise et les pièges de la « communication ».

Utilisant le langage comme une matière vocale (plus que verbale), Bernard Heidsieck les met en espace — et en volume — avec la conviction qu'on lui connaît. On peut, bien sûr, s'interroger sur la pertinence du principe consistant à transcrire et disposer comme s'il s'agissait d'un texte écrit une parole qui tentait, par le recours à l'oralité, d'échapper à la « tyrannie » du livre. Le prestige de ce dernier resterait-il assez grand pour justifier une telle opération — comme on transposait jadis dans les publications scientifiques les cérémonies et les voix des peuples « primitifs » ? Toujours est-il que l'écoute des disques semble suffire à l'appréciation de ces nouveaux *chants alternés*, dont le texte (qui n'était d'ailleurs pas conçu à cet effet) supporte parfois avec peine l'épreuve de la page imprimée.

Y. d. M.

HUBERT Étienne-Alain

Circonstances de la poésie (Reverdy, Apollinaire, surréalisme)

[Klincksieck, 436 p., 180 F, ISBN : 2-252-03315-0.]

- Éminent spécialiste du modernisme français, responsable de l'édition des œuvres complètes de Pierre Reverdy, puis d'André Breton (pour la Pléiade, où il a succédé à Marguerite Bonnet), Étienne-Alain Hubert reste insuffisamment connu, non seulement du grand public (ce qui n'est pas si grave...) mais des véritables lecteurs de poésie. Est-ce dû à sa modestie naturelle, à la dispersion de ses interventions critiques, à une évidente volonté de retrait, notamment par rapport à la sphère universitaire ? Sans doute ces diverses raisons se liguent-elles et expliquent (sans l'excuser) qu'aucun volume n'était encore venu regrouper les travaux qu'il a publiés depuis un quart de siècle. Cette lacune vient d'être partiellement comblée. Et je ne crois pas céder à l'hyperbole en affirmant que la parution des *Circonstances de la poésie* constitue un événement majeur pour tous ceux que concerne l'étude de la poésie moderne. Son avenir aussi bien, sans vouloir être paradoxal : car les données rassemblées par É.-A. Hubert et les analyses qu'il développe apportent un éclairage original sur des questions toujours contemporaines, quant aux visées du poème, excédant le cadre strictement historique des œuvres qu'il étudie. Cela est particulièrement vrai de Reverdy, dont É.-A. Hubert est sans doute, actuellement, le meilleur lecteur en France, et à qui la première moitié de ce volume est consacrée, réunissant une douzaine d'articles publiés entre 1979 et 1998 (qui auraient pu former, à eux seuls, un vigoureux ouvrage sur l'auteur de *Plupart du temps*). Par la précision de son approche, l'authentique érudition de ses recherches, une affinité plus élective aussi à l'endroit de cette œuvre, les études d'Étienne-Alain Hubert — outre qu'elles rétablissent, *preuves à l'appui*, la place primordiale de Reverdy dans notre paysage poétique — éclairent de façon centrale la naissance du modernisme français, dans la seconde décennie du XX^e siècle (ses rapports,

notamment, avec les arts plastiques), et illustrent parfaitement les enjeux qui furent les siens, dans la recherche de formes et de prosodies nouvelles. Ce n'est pas ici le lieu d'étayer plus largement ce propos (il y faudrait une étude entière), mais la plupart des textes rassemblés dans *Circonstances de la poésie* — y compris, bien sûr, dans les sections suivantes de l'ouvrage, autour d'Apollinaire, puis du surréalisme — obligent souvent à repenser d'une manière nouvelle cette période déterminante de notre histoire littéraire (l'étude sur la « querelle du poème en prose » est à cet égard exemplaire). Et même lorsque ses interventions portent sur des points que l'on pourrait juger « mineurs » (l'identité des « hommes inconnus » de Reverdy, ou le retrait par Apollinaire, fin 1912, d'*Eau de vie* au profit d'*Alcools* pour titrer son recueil), le sujet n'est jamais traité sous un angle anecdotique, mais toujours rattaché au sens majeur de l'œuvre, à son élan secret. La sympathie réelle du chercheur à son endroit expliquant bien sûr la lumière de son commentaire, l'étendue de ses avancées. Un apport de premier plan à l'histoire de nos lettres. Un hommage aussi, savant et discret, à l'art persistant de poésie.

Y. d. M.

MAISON Jean

Terrasses stoïques

[Farrago, 44 p., 70 F, ISBN : 2-84490-055-0.]

- D'emblée, une noblesse d'écriture.

Ferme. Tenue. Maîtrisée. Une invitation aussi, à l'amitié, mais en frères de sang, à une guerre, là aussi fraternelle, mais qui est celle du langage confronté au monde. Et une marche, parmi les débris et les carcasses, les blessures et les saccages. Petit livre étrange d'un poète d'une quarantaine d'années, *Terrasses stoïques* ne cesse d'étonner par son inventivité et sa violence. Publié jusqu'à présent de manière confidentielle (Myrddin, Atelier de l'Agneau, L'Envol), Jean Maison peut être placé dans la proximité de René Char ou Jacques Dupin : les mots apparaissent dans une sorte d'aridité qui est celle de terriens peu soucieux d'une musicalité à tout prix. Le titre nous porte d'ailleurs dans cette verticalité en surplomb, qui tient d'une position devant le monde et d'une pensée philosophique qui se trouvent

dans le retrait et la méditation. « Les mots de ténèbres posés sur les lèvres muettes/ espèrent des jours meilleurs./ Je m'endors, les mains terreuses aux marges saccagées/ jointes en silence. » Cette présence d'un corps tenu droit dans son silence se déploie en poèmes au rythme parfois légèrement saccadé, comme si écrire ne pouvait se faire qu'en soubresauts et doutes. Le poète convoque ainsi une assemblée humaine qui doit trouver mesure dans toute expression de soi pour que le monde, peut-être, soit la résonance de cette démarche : « Nous autres saurons taire/nos réponses erronées/comme la valeur des chants naturels/qui résonnent et partent poursuivre/les dérisoires sonnailles agitées des œuvres. » Cette approche d'une réalité approfondie parce que revisitée, se décline tout au long de ce court recueil avec une violence contenue, qui préfère l'affirmation d'une parole à toute colère. L'adresse en exergue exprimant une haine sous-jacente de la tauromachie ou la partie intitulée *Résister* témoignent d'une poésie qui cherche sa voie hors de toute facilité et dont chaque vers prouve ici la force, voire la réussite.

M. B.

MICHEL Jean-Paul

« Défends-toi, beauté violente ! »

[Flammarion, 200 p., 120 F,

ISBN : 2-08-06-8129-X.]

- Ordre à l'impératif? Exhortation?

Le poète bordelais, également responsable des éditions William Blake & co, Jean-Paul Michel précise en sous-titre : *Intimations et expériences*, pour ce fougueux second recueil chez Flammarion, « *Défends-toi, beauté violente !* », une intimation entre guillemets puisque tirée d'un des poèmes. Rarement, l'orgueil d'être, le désir d'une grandeur commune aux autres, un combat contre l'oubli et la médiocrité ont caractérisé de manière si permanente la quête d'un poète contemporain. Jean-Paul Michel sue autant qu'il écrit. Pas un mot de répit, si ce n'est celui qui célébrerait un moment de repos apparenté au dieu se délassant après sa création. Dans des paysages et parmi des êtres qui semblent descendre de tableaux de la Renaissance, le poète avance, traversant les cercles d'enfer,

... et ceux d'une grâce nimbée de fragilité :
 «Chevelures déjà nouées de grâce/frémissantes
 & sages dans le parc,/ sur le banc des repos
 bénies/de Flore (fin de siècle — à trois figures/
 Allégories de la Jeunesse/du Jour, pensive
 jeune/Nuit)/ Élisabeth et Laure/Défi à mon
 poème & défi au *défi*. » Qu'il salue Mohammed
 Khaïr-Eddine ou un autre compagnon-poète
 (« Une prose pour William Shakespeare »),
 Jean-Paul Michel sait que saluer la beauté,
 c'est aussi l'exhorter à combattre.
 Car cette « beauté violente » peut connaître
 ses fléchissements parmi des siècles de
 décombre, et, plus précisément, ce siècle
 finissant d'ironie et de perversion. Dans une
 poésie qui a l'élan de l'épique et souvent
 le parfum de l'aventure, Jean-Paul Michel
 redresse les choses comme si elles devaient
 retrouver leur position première : debout
 sur le soleil : « La vie est une brûlure, pas
 un calcul — le grand Réel un feu, le Désir
 un feu. » Ces longs poèmes s'arparent avec
 la patience nécessaire devant les choses
 profondes, à longtemps ressentir afin qu'elles
 nous grandissent. Le poème se découvre
 alors une nature animale que l'homme peut
 envisager s'il admet cette ressemblance :
 « Cabre-toi mon Poème,/ hennis, piaffe,
 pique droit vers la mêlée à perdre haleine/
 le vacarme d'être la/bataille. »

M. B.

ROUSSEL Alain L'Œil du double

[Lettres vives, 46 p., 79 F,
 ISBN : 2-903721-97-1.]

- Encore trop peu connu dans le paysage poétique français, Alain Roussel a écrit quelques ouvrages dont l'écriture s'avère de plus en plus tendue, dense, intense, tout en déployant en chacune de ses phrases l'expression d'une intériorité qui fait s'ouvrir l'instant sur des visions. Après le long poème érotique de *Rite pour l'aurore*, qui prouve bien que jouir est affaire de langue, *L'Œil du double* emmène le regard du poète en semblable territoire dans des textes en prose d'une page, d'une seule phrase à chaque fois. Alain Roussel est bien entre chien et loup, mais dans une attitude qui le place au-delà de l'impasse de cette expression :

sans cesse il guette, devine, renifle, déblaie, repère, étant ainsi, à la fois, l'homme de la rue qui tient du chien mais aussi celui qui épouse sa part animale, encore plus profonde et sauvage, et sait bondir, mordre, étreindre, tuer, chérir. « Hors de la voie royale et comme chassé du ciel, désœuvré mais rôdant aux abords, le soleil d'hiver s'offre de biais, plus proche de l'homme par sa pâleur et mesurant l'étendue de son exil d'un long regard voilé qui traîne sa brume à travers la campagne, là où je marche à l'écart de la horde, guettant la lumière dans les ajours et veillant sur la braise convalescente [...] : je survivrai donc à ces temps d'indigence, répondant le moment venu à l'irrésistible appel, et pour cela je me tiens en alerte. » Pas besoin, chez cet auteur, de couper le souffle du lecteur : la beauté de ces proses tient d'un rythme presque essoufflé qui les compose et, pourtant, semble grandir à chaque page. Cruauté et crudité se côtoient jusqu'à s'enlacer et donner forme et visage à ces poèmes d'un lyrisme d'autant plus louable qu'il n'est pas seulement celui qui est visible dans l'écriture mais aussi celui vers lequel le poète nous emmène.

M. B.

SAINTE-CROIX-LOYSEAU Dépêches au cerf-volant

Édition établie et présentée par Éric DUSSERT.

[Le Dilettante, 320 p., 137,75 F,
 ISBN : 2-84263-045-9.]

- Il n'est pas si fréquent, il est même à vrai dire rarissime d'assister à l'exhumation d'une œuvre n'ayant pas laissé la moindre trace dans l'histoire des lettres, au point que le nom même de son auteur, n'étant répertorié ni cité nulle part, ne restait gravé dans aucune mémoire. Les éditions du Dilettante, dont on sait la prédilection pour les livres marginaux, *secondaires*, inclassables, s'offrent et nous offrent le plaisir singulier de rééditer les « œuvres complètes » d'un poète dont nul n'avait jamais entendu parler. Christian Belle, dit Basile Sainte-Croix ou Sainte-Croix-Loyseau, est né en 1901. Entre 1935 et 1946, il a publié six plaquettes (dont trois chez GLM). Ayant par ailleurs opté pour la carrière diplomatique, il a choisi après la guerre

de se taire, cessant totalement d'écrire. Sa mort, en 1987, est donc passée inaperçue. Ses poèmes (la plupart relèvent d'ailleurs d'une prose narrative élaguée, « raccourcie », et fort peu sont en vers) se situent dans la tradition des grands chantres du « voyage » de la première moitié du XX^e siècle : le Larbaud de *Barnabooth*, le Supervielle de *Débarcadères*, le Cendrars de *Feuilles de route* — ou, plus secrètement, pour évoquer la galaxie *effacée* dont il relève, le Levet des *Cartes postales* et le Braquier de *L'Au-delà de Suez*. Ces noms, moins pour écraser Sainte-Croix-Loyseau sous une trop glorieuse galerie d'ancêtres que pour le situer dans la famille qui est indubitablement la sienne : car il y a dans ses meilleures pages une légèreté (comme on dirait « d'aube, d'azur, de lumière »), une manière de saisir les paysages de la mer, la nostalgie des côtes, le remugle des ports, qui sauve son projet du silence où il cherchait peut-être à retomber. On s'interroge parfois sur le destin des œuvres : qui les lit, les élit, les élimine?... Voilà un livre qui prouve une fois encore (s'il en était besoin) que l'histoire n'en finit pas de s'écrire, ni de raturer ses brouillons : « On vient de tuer un serpent-foulard ; il mesure trois mètres cinquante environ ; sa dépouille irisée est suspendue sous un ricin. »

Y. d. M.

ROMANS

Sélection de Jean-Pierre SALGAS

BRAUDEAU Michel

L'Interprétation des singes

[Stock, 590 p., ISBN : 2-234-05429-X.]

- Le roman débute par une étrange chasse à courre dans les bois de Meudon. Le professeur Sarastre, suivi de trois hommes à moto, traque et tue un jeune Arabe dont il emporte le corps. Enquête policière et métaphysique, roman d'éducation sentimentale et érotique, recherche d'une sagesse et d'une vérité, ce livre raconte une histoire vertigineuse. Les liens complexes qui unissent les personnages se dévoilent peu à peu, révélant de lourds secrets. L'ombre de Faust et de Méphisto plane sur les recherches de Sarastre, lancé dans un duel avec Dieu pour la définition et la conquête des âmes.

Vdp

- CARVALLO Fernando

(textes réunis et présentés par)

et GLISSANT Édouard (préface)

L'Amérique Latine et la Nouvelle

Revue française, 1920-2000

[Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 750 p., 195 F, ISBN : 2-07-076182-7.]

- CASARES Adolfo Bioy

Romans

[Laffont, coll. « Bouquins », 840 p., 169 F, ISBN : 2-221-09043-8.]

- France - « Amérique latine ».

On peut rappeler, on rappelle sans cesse, Lautréamont et Laforgue puis Supervielle venus de Montevideo, puis Michaux en Équateur et Artaud au Mexique. Histoire de dissimuler l'échange inégal entre la métropole des Lettres et les terres des Découvertes. Cela dit, on pourrait dire que, pour celles-ci, le franquisme (1936-1975) fut une chance : la littérature de langue espagnole en France fut longtemps la littérature latino-américaine : on se souvient du « boom », figure pour certains d'une alternative chaude au froid Nouveau Roman. D'autant plus que la France, ne possédant

... pas de colonies sur le sous-continent, pouvait avoir bonne conscience. Sous (devant, derrière, après, à coté...) le « boom », quoi ? Ce volume aurait pu aider à répondre. Aurait pu : car de cette littérature, c'est peu de dire que la NRF, tout au long du XX^e siècle, offre un miroir très déformé. On peut, *grosso modo*, distinguer deux périodes — dans le livre, 1920-1942 puis 1953-2000 — que disent deux noms de passeurs : Valéry Larbaud (qui en 1907 avait conseillé aux écrivains latino-américains de privilégier la « note exotique »), qui signe en 1935 un texte décisif sur les possibles de cette littérature, puis Roger Caillois (exilé en Argentine pendant la guerre, intime de Jorge Luis Borges et Victoria Ocampo). Aurait pu : si cette compilation incluait un peu de son intelligibilité : une étude, nécessaire à écrire aujourd'hui à l'heure de la « globalisation », des deux temps de cette Amérique latine *pour la France* (en témoigne la place centrale du « surréaliste » Octavio Paz). L'histoire d'une domination par un universel abstrait (Paris : Valéry et la NRF fonctionnant comme « académie à distance », pour reprendre un mot de Jorge Volpi puis d'un renversement (pourquoi ne pas lire *L'Invention de Morel*, le célèbre livre d'Adolfo Bioy Casares de 1940, opportunément réédité avec ses sept autres romans chez Laffont, comme une fable politique, et autrement ceux de Borges ?). Il faut se contenter d'une préface magnifique de Glissant comme un remords. À lire néanmoins pour quelques textes : outre ceux de Larbaud, de *Curieux Événements à La Havane*, rassemblés par Ribemont-Dessaignes en 1933, une étude de Carlos Fuentes sur Carpentier en 1980, *Un Gotan pour Lautrec* de Julio Cortazar de 1994, un *Ars poética* de Guillermo Cabrera Infante en 1999, une rêverie d'Alvaro Mutis sur Bonaparte, etc. Édouard Glissant : « Nous le comprenons aujourd'hui, l'Amérique latine se faisait *dans toutes les directions* comme un chaos-monde incertain de lui-même. » On peut aussi se demander, pour aller plus loin, pourquoi l'Amérique Latine est ici réduite à la langue espagnole. Et rappeler qu'un écrivain de l'importance de Juan José Saer a pu soutenir que Gombrowicz écrivant à Buenos Aires en polonais était dans la ligne

la plus constante de la littérature argentine, qui démarre en allemand... Mais ceci est une autre histoire, celle de « l'universel non ratifié par Paris » (Gombrowicz, justement).

J.-P. S.

LANG Luc

Les Indiens

[Stock, 420 p., ISBN : 2-234-05383-8.]

- Lucas Lancy, quarante-deux ans, ingénieur chez EDF, se réveille sur un lit d'hôpital, les jambes et le bassin paralysés. Il travaillait sur une ligne à haute tension quand il s'est écrasé sur le sol avec sa nacelle, cinquante-huit mètres plus bas. Prisonnier d'un corps qui n'obéit plus, Lucas veut être à nouveau un homme debout, dépasser le bruit de la chute et la douleur des deuils, retrouver sa place dans le paysage, comme les Indiens qui marchent « tels des seigneurs à 120 mètres du sol et qui chevauchent la foudre ». Luc Lang signe un nouveau roman qui démontre, s'il est encore besoin, l'importance de son œuvre, d'une grande singularité sur la scène littéraire française.

Vdp

LENOIR Hélène

Le Magot de Momm

[Minuit, 192 p., 78 F, ISBN : 2.7073.1762.4]

- « Depuis la mort de son mari, Nann vit avec ses filles (Lili, seize ans, et les jumelles, dix ans) chez sa mère, Momm. Dans cette maison, les hommes ne font que passer et, en passant, secouent : l'ouvrier qui travaille au noir, ou l'expert officiellement chargé de mettre de l'ordre dans ce que Nann appelle ses finances. Quant à Lili, elle emporte le magot de Momm pour s'enfuir avec Dan sur un petit scooter, et elle voudrait que ce soit pour toujours. » L'auteur, avec ce livre, signe son cinquième roman chez Minuit.

Vdp

VIEL Tanguy

L'Absolue Perfection du crime

Minuit, 176 p., 78 F, ISBN: 2.7073.1765.9]

• « Marin, Andrei, Pierre, c'étaient tous des caïds. Et dans ce monde de traîtres, leur disait l'oncle, pour que la "famille" survive, il faut frapper toujours plus fort. Alors, quand Marin est sorti de prison, lui, le neveu préféré, il a dit: le hold-up du casino, ça nous remettrait à flot. » L'auteur, Tanguy Viel, est né en 1973. Il vit à Nantes. Il a déjà publié aux éditions de Minuit deux romans : *Le Black Note* et *Cinéma*.

Vdp

THÉÂTRE

Sélection par Jean-Pierre THIBAUDAT

CAUBÈRE Philippe

Les Carnets d'un jeune homme, 1976-1981

[Le Livre de poche, coll. « Folio », 790 p., ISBN: 2-07-041690-9.]

• L'énormité de la performance d'acteur de Philippe Caubère, jouant à n'en plus finir les aventures vécues par lui-même de son double Ferdinand Faure, est à l'égal de sa plume: volubile, généreuse, excessive, joviale, narcissique, lyrique, ridicule et sublime à la fois. Sa force, c'est sa voix, quand son écriture parle, elle est irrésistible. Quand Caubère s'égare du côté d'un rêve littéraire, qu'il ralentit son rythme pour soigner trop le choix de ses mots, son verbe s'ampoule, se met à roucouler, mais cela ne dure jamais très longtemps. Sa voix toujours est la plus forte, elle l'attend comme une amante impatiente, elle veille en lui comme une confidente, Caubère est un homme de parlerie comme le fut Ruzante. On s'en rend admirablement compte dans ces *Carnets d'un jeune homme* qui sont au *Roman d'un acteur* ce que fut *Le Temps retrouvé* à *La Recherche du temps perdu*: la clef de voûte de l'édifice, l'explication et l'envolée. On se souvient qu'à travers les onze spectacles, de plus de trois heures chacun, qui constituent *Le Roman d'un acteur*, Philippe Caubère raconte la vie de Ferdinand Faure: l'enfance aixoise, la jeunesse dans une troupe amateur avec les copains, la montée à Paris, l'entrée au Théâtre du Soleil, l'aventure agitée (amours, tromperies, copains, soûleries, humiliations, doutes) autour de la mère et sorcière Ariane Mnouchkine, les répétitions de *L'Age d'or*, le film *Molière* présenté à Cannes, puis Ferdinand quittant le Théâtre du Soleil, allant répéter et jouer en Belgique, subissant un échec cuisant dans la cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, doutant de tout, de lui-même, du théâtre et trouvant enfin un fil, un fil d'Ariane bien sûr, celui du théâtre, l'intuition géniale qu'il a d'improviser sa vie en spectacle, les germes de ce qui deviendra *La Danse du diable*, spectacle propédeutique et prophé-

... tique qui annonce tous les autres et dont le succès ouvre à Caubère des horizons qu'il n'a toujours pas fini d'explorer. Rédigés à partir de 1976 (lors d'une tournée du Théâtre du Soleil), *Les Carnets d'un jeune homme* s'achèvent en 1981, l'année même où Caubère, qui a quitté le Soleil, joue pour la première fois *La Danse du diable*. Ils disent la genèse inconsciente d'abord, brouillonne ensuite et enfin tâtonnante du projet grandiose et marathonnier qui l'attend. Dans des carnets, Caubère écrit mais il écrit comme il façonne sa parlerie, c'est sa parole qui se forme sous nos yeux tandis que l'époque défile. La force de Caubère, c'est de faire parole de tout, à commencer par la bouillie de sa vie où se mêlent des souvenirs d'enfance, une volonté de séduire et de reconnaissance systématique (rien de plus habituel chez un acteur) et un exhibitionnisme exacerbé dont la mise à nu sans fard de lui-même le sauve du maniérisme et le vautre dans une sincérité sans limites. Rien d'étonnant à ce que ce soit chez Proust qu'il a le pressentiment de Ferdinand Faure (il y a du Faust dans ce Faure) et de l'acteur Caubère se démultipliant sur scène en une foule de personnages. Il se souvient que Proust expliquait que Gilberte n'était pas Gilbert mais deux et même trois : « Pareil je suis, bordel ! pareil que Marcel Proust, je suis fait en plusieurs morceaux », « Ainsi je sens en moi plusieurs personnes qui s'agitent et se disputent la première place », « Comment m'expliquer quelque chose d'aussi banal, mais qui m'apparaît avec tant d'insistance que cela me cause gêne et malaise ? Comment ? Quels mots dire ? Les miens ? C'est-à-dire ? »... Rarement l'histoire du théâtre nous donne à lire ainsi la naissance d'un personnage et, partant, de son théâtre.

J.-P. T.

GIRET Noëlle

Georges Pitoëff, le régisseur idéal

[Centre national du théâtre/Actes Sud, coll. « Papiers », 220 p., 89 F, ISBN : 2-7427-3026-5.]

- Si Ludmilla Pitoëff fut à Paris l'actrice de théâtre la plus adulée de l'entre-deux-guerres, son époux, Georges Pitoëff, reste

comme l'une des figures les plus déterminantes du théâtre de son temps, celui qui nous fit connaître Tchekhov par exemple, et qui fut avec Louis Jouvet, Gaston Baty et Firmin Gémier l'un des piliers du Cartel, cette alliance de quatre hommes, que bien des choses séparaient, pour défendre une certaine intelligence et probité du théâtre. Des quatre, Pitoëff est celui que la postérité appréhende le plus mal, et il faudra attendre la thèse de Jacqueline de Jomaron pour que justice lui soit rendue. Ce livre, précédé de différentes expositions, achève de mieux nous le faire connaître en réunissant une remarquable présentation écrite par Noëlle Giret, une anthologie des textes de Georges Pitoëff et un choix de documents iconographiques. Et l'on comprend une partie du malentendu : Pitoëff, homme de théâtre jusqu'au plus profond de son être, le consumait par tous les bouts, passant son temps à monter de nouvelles pièces, répugnant à toute exploitation d'un succès (le succès l'effrayait), fuyant les interviews et n'écrivant que de brèves présentations de ses spectacles ; il était tout entier dans le présent du théâtre, dans le travail de répétition. Bref, si l'homme marqua son temps, il laisse peu de traces. Ce mince livre rassemble tous ses écrits : le plus long tient en dix feuillets, il date de 1925 et s'intitule *La Mise en scène*. On y découvre, en termes simples, comment il n'y a de vraie mise en scène que contemporaine de son temps et que tout son art consiste à approcher le mystère de l'œuvre et non à plaquer dessus la « robe factice » d'une « mise en scène confectionnée ». La vie de Pitoëff détermina la place qu'il allait occuper dans le théâtre français : un homme d'entre-deux-mondes. Né à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi), où son père dirigeait l'opéra, il baigne dans le théâtre dès l'enfance, gagne Moscou, où sa formation se fait à la meilleure adresse qui soit : auprès des maîtres du Théâtre d'art sur la scène (il y verra ainsi Tchekhov en personne lors de sa dernière apparition publique, trois mois avant sa mort). C'est à Paris (où ses parents ont émigré) qu'il croise la grande Véra Komissarjevskaja, qui l'emmène à Saint-Pétersbourg, et c'est avec la sœur de cette

dernière qu'il parcourt la Russie avec un *théâtre ambulante accessible à tous*. À la mort de sa mère, en 1914, il quitte définitivement la Russie (mais son théâtre y retournera toujours) pour s'installer à Genève, où il s'est précédemment initié à la rythmique professée par Émile Jacques-Dalcroze. L'œuvre commence là, et en 1922 bifurque pour Paris au Théâtre des Champs-Élysées, dont Jouvet est le directeur technique. En deux saisons, il présente vingt-six spectacles et dix-sept auteurs dont Tchekhov, mais aussi Andreïev, Blok, Gorki et Tolstoï. *La Mouette* fait son entrée sur les scènes françaises (aujourd'hui, son ciel en est peuplé!). En vingt ans, Pitoëff va monter près de deux cents spectacles. Ludmilla en est souvent le centre rayonnant. Les écrits de Georges Pitoëff, mais aussi ses interviews ici rassemblés, parlent de tous ces thèmes avec concision, avec ici et là des visions fulgurantes sur Tchekhov, Shakespeare ou ce « théâtre national d'essai » qu'il appelle de ses vœux avant de mourir et dont « le rôle est de ne pas chercher la représentation à succès, les éloges de la critique et l'avis de tout le monde » mais d'« aller de l'avant comme une force aveugle ». Toute l'œuvre de Pitoëff constitue l'exemple même d'un théâtre d'essai.

J.-P. T.

TERZIEFF Laurent et SCHMITT Olivier Entretien

[Flammarion, coll. « Histoire vivante », 186 p., 99 F, ISBN 2-08-06-8164-08.]

- En 1980, Claude Mauriac avait consacré un livre à Laurent Terzieff, qui reste une référence. Cette figure très singulière du théâtre français s'y exprimait abondamment. Ce livre, plus modeste et plus superficiel (en ce sens où les questions abordent beaucoup de sujets mais sans jamais s'attarder), n'en est pas moins réjouissant car la parole de Terzieff fait toujours crépiter vers le ciel le feu sacré du théâtre. Il nous dit, sous différentes formes, comment le théâtre est pour lui — acteur et metteur en scène — quelque chose de tendu entre « le monde intérieur » et le « monde extérieur », quelque chose d'à la fois « simple et ambigu » et « susceptible de trouver le rapport entre la névrose collective

et la névrose individuelle ». Terzieff évoque ses rencontres avec Jean-Marie Serreau, Luis Buñuel ou Pier Paolo Pasolini et revient plus d'une fois sur la rencontre précoce et décisive avec Roger Blin après qu'il l'eut vu jouer et mettre en scène *La Sonate des spectres* de Strindberg. Celui qui fut le premier metteur en scène de Beckett restera à jamais, pour Terzieff, un maître de vie et de théâtre. Il raconte une étonnante confrontation entre Blin, Barrault et Malraux à un entracte de *Tête d'or* où Terzieff jouait Cébès. Terzieff a toujours été un solitaire ; depuis la mort de Blin, il l'est plus encore. Au fil de sa vie et de ce livre, s'inscrit en creux une dynastie qui passe par Dullin, Artaud, lesquels passent le flambeau à Blin qui, à son tour, le passe à Terzieff et quelques autres. Comme Blin, il campe dans le fortin désargenté d'une indépendance farouche. Et, comme Blin encore, il est à l'affût des écritures nouvelles (il revient sur ses auteurs, comme Schisgall, Saunders, etc.) tout en se ressourçant à l'aune des poètes. Car Terzieff a toujours sous le coude deux ou trois livres, c'est-à-dire « des objets vivants », et qui sont les premiers partenaires de l'acteur Terzieff.

J.-P. T.

VOYAGES

Sélection par Gérard JANICHON

PARLIER Yves

Robinson des mers

[Robert Laffont, 250 p., 119 F, ISBN : 2-221-09526-X.]

- Il y a quelques années, le navigateur solitaire Yves Parlier fut baptisé « l'extra-terrestre » par ses pairs et les médias spécialisés. Il dut son surnom autant à ses performances, qui étonnaient, qu'à la façon dont il les réalisait, avec une approche très personnelle du grand show qu'est devenue la course au large. Yves Parlier fait partie de la génération des coureurs pour lesquels ce sport, désormais pratiqué sur des machines incroyablement sophistiquées, demeure avant tout une aventure humaine. On a affaire à un marin sorti d'un moule assez semblable à celui d'Éric Tabarly (qui fut d'ailleurs son parfait complice pour remporter l'une de ses dernières courses transatlantiques en duo). Mais c'est évidemment à travers la plus majestueuses des circumnavigations, le Vendée Globe Challenge, que ces marins-là rêvent d'être consacrés. Devenir les chevaliers du tour du monde en solitaire et sans escale, en saluant les trois caps mythiques, Bonne-Espérance, Leeuwin et Horn. De 1992 à 2000, Yves Parlier s'y employa à trois reprises et brilla par ses prouesses et ses mésaventures. Après un grave accident de parapente en 1998, on le croit perdu pour le sport. Non seulement il revient, mais il est un prétendant sérieux à la victoire dans l'édition 2000-2001 du Vendée Globe. Malheureusement, son mât se brise dans les vastitudes désertiques, hurlantes et glaciales des mers australes. Pas question d'abandonner, et pas question non plus d'assistance extérieure pour réparer, sous peine de mise hors course. Il fabrique un premier gréement de fortune, puis, ancré dans une crique d'une petite île de la Nouvelle-Zélande, il répare tout seul son mât en bricolant génialement un four pour cuire les éléments en carbone. Il lui faudra ensuite survivre en mangeant des algues, mais, toujours en course, il boucle son tour du monde en 126 jours. Son livre, récit journalistique hautement attachant, nous

mène à la rencontre d'un passionné de la vie et de la mer qui a d'abord voulu honorer son métier de marin en ramenant son bateau à bon port par ses propres moyens. Une aventure humaine exceptionnelle qui transforme une grande course en pages de vie exemplaires.

G. J.

PEREZ-REVERTE Arturo

Le Cimetière des bateaux sans nom

[Traduit de l'espagnol par François Maspéro, Le Seuil, 575 p., 139 F, ISBN : 2-02-044803-3.]

- Le véritable héros de ce roman est une vieille carte marine de Méditerranée. Ce document mettra beaucoup de temps à se laisser séduire par Tanger Soto, une femme dangereusement belle et intelligente qui le courtise jusqu'à l'obsession. Pour l'autre protagoniste de l'histoire, Coy, un marin mélancolique condamné à la terre, le portulan n'est qu'un prétexte et il préfère se laisser envoûter par le charme équivoque de l'héroïne. Il sait pourtant par avance que cet amour a peu de chance de lui apporter la rédemption et la paix. Mais on n'échappe pas à son destin, le voici complice de cette femme qui a exhumé des archives l'histoire d'un navire jésuite disparu dans un étrange naufrage jamais élucidé. Gare, d'autres chercheurs de trésors, aux méthodes expéditives, sont également sur la piste ! Lorsque le marin quitte la mer, il perd son identité et ses repères. Coy, aussi torturé qu'un Lord Jim et aussi décalé dans l'aventure qui s'impose à lui que le serait un Corto Maltèse, a bien du mal à s'y retrouver. Heureusement, l'auteur, marin, bourlingueur et érudit, sait conduire son affaire et dénouer les cordages. Presque trop parfaitement, pourrait-on dire, car le naufrage du brigantin, assez systématiquement repris et disséqué, étiole un peu la seconde partie de ce long roman, tantôt récit d'action, tantôt roman historique. Le parfum du large est prenant et, en lisant les belles pages et les fortes évocations qu'il contient, on songe inévitablement à Patrick O'Brian ou à Joseph Conrad. L'ouvrage est soutenu par la superbe et irréprochable traduction en français de François Maspéro.

G. J.

TRIGANO Gilbert

Les Plus Beaux Poèmes du voyage (anthologie)

[Le Cherche-Midi, coll. « Espaces », 260 p., 88 F, ISBN : 2-86274-887-0.]

- Gilbert Trigano, l'homme qui inventa les vacances en club, avait un jardin secret, la poésie. Et comme il aimait le dépaysement, c'est naturellement la poésie du voyage qui berçait son cœur. En 1988, il rassembla 159 poèmes (soit 135 poètes de 28 pays différents) dans un ouvrage aujourd'hui réédité. On y retrouve avec beaucoup de bonheur les grands classiques, les romantiques ou les modernes, mais aussi des poètes plus rares dont les évocations alternent la beauté et l'émotion. Ce livre accompagnera volontiers le voyageur, forcément poète dans sa quête d'un ailleurs toujours plus lointain, et dont l'âme se nourrit en captant l'instant. Il enrichira aussi le rêve du lecteur immobile qui s'émerveille par le regard des autres et apprend à « tout confondre, de l'Orient d'amour à l'Occident héroïque, du Midi face au Prince au Nord trop amical — pour atteindre l'autre, le cinquième, centre et milieu qui est moi. » (V. Ségalen) G. J.

ART DE VIVRE

Sélection par Pierre-Dominique PARENT

ABRON Claude et MANGEOT Nathalie Portes de Paris

[Vial, 213 p., 390 F, ISBN : 2-85101-035-2.]

- Nombreux sont les piétons de Paris qui, à la manière de Léon-Paul Fargue, prennent plaisir à contempler les belles portes des anciens immeubles. Ils trouveront dans ce superbe livre que les éditions Vial sortent après une première tentative dans le genre (*Le Livre des belles portes*) de quoi alimenter leur curiosité, comparer les styles et les savoir-faire, puisqu'il s'agit aussi bien d'art que d'architecture. Grâce au talent du photographe Claude Abron, l'ouvrage recense plus d'une centaine de portes parisiennes, « de la porte monumentale d'un bâtiment public à l'entrée piétonnière d'un immeuble populaire », comme l'indique Nathalie Mangeot dans sa présentation. Selon l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, « on appelle proprement porte l'assemblage de menuiserie ou de charpenterie qui ferme l'ouverture ». Au-delà de cette définition lapidaire, on ressent bien le « pouvoir » qu'exerce la porte : permettre ou interdire l'accès à l'espace privé et jouer le rôle de « transition entre le monde bruyant de la rue et le silence de la cour intérieure ». Nathalie Mangeot analyse avec acuité ce statut particulier dans la structure architecturale générale d'un bâtiment et, en conséquence, le soin apporté à l'ornementation, le plus souvent sous la forme de sculptures : cariatides, figures et symboles divers, animaux, plantes, etc., sans compter les fameux heurtoirs « en anneau de grenouille » vissés sur une applique en fer forgé. Figure de proue, la porte doit être remarquable. Cela explique les surcharges décoratives puisque « le décor est parfois aussi important que la porte elle-même ». Au siècle des Lumières, le succès de la porte cochère, large et haute pour laisser le passage aux carrosses, est à son apogée. Il faudra Haussmann et ses grands travaux pour que les portes se « standardisent », mais elles bénéficieront d'une créativité audacieuse avec l'avènement de l'art nouveau puis de l'art déco. Une remarque : les adresses des portes photographiées ici ne sont pas

... mentionnées, pour des raisons de sécurité aisément compréhensibles. Gageons que le piéton de Paris saura les identifier.

P.-D. P.

DANNEYROLLES Jean-Luc

Un jardin extraordinaire

[Actes Sud, coll. «Chroniques du potager», 115 p., 79 F, ISBN : 2-7427-3235-7.]

- Les « Chroniques du potager », une collection des éditions Actes Sud dirigée par Aïté Bresson et Jean-Paul Capitani, se sont fixé pour philosophie de « remettre les légumes à l'honneur ». Certes, nous connaissons, dans notre société, des réhabilitations historiquement plus importantes, mais il faut avouer que cette réhabilitation-là ne manque ni de saveur ni de piquant. Elle ne manque pas non plus d'utilité, dans la mesure où elle incite le lecteur-jardinier à sortir des sillons battus et à tendre vers une « diversité légumière » salutaire.

Ont déjà été réhabilités dans cette collection : l'ail, l'artichaut, l'asperge, l'aubépine, le basilic, la blette, la betterave et bien d'autres légumes.

Aujourd'hui, vient le tour des légumes injustement méconnus. Ceux-ci ont été sélectionnés pour leur étrangeté, composant ainsi une sorte de jardin idéal, un « jardin extraordinaire », comme le chante Trénet.

Pour Jean-Luc Danneyrolles, l'auteur, la création de ce jardin est d'autant plus aisée qu'il réalise lui-même de vrais potagers et des « jardins artistiques éphémères ».

Nous voici, on l'aura deviné, à la croisée de plusieurs chemins : l'horticulture, l'art, et la... cuisine puisque, somme toute, ces légumes (l'auteur a créé un potager pour le grand chef de cuisine Ducasse) sont bien sûr destinés à accommoder des plats, bref à être mangés. Jean-Luc Danneyrolles compose son « florilège » sous la forme de quatre parties aux vocables enchanteurs. La première est intitulée : « Quelques légumes-racines »

(le campanule raiponce, le scolyme, le crosne du Japon ou perle de jade, le chervis, le topinambour, l'oca du Pérou, l'onagre ou jambon de jardinier, le souchet comestible).

Deuxième partie : « Quelques légumes-feuilles » (la ficoïde glaciale, la claytone de Cuba, les pourpiers vert et doré, la baselle, les oseilles).

La troisième : « Quelques légumes-fruits »

(les physalis, la morelle de Balbis, la morelle du Canada, le radis serpent, la margose à piquants, la cyclanthère pédiaire, le cornaret à trompe). La dernière partie de l'ouvrage, enfin, est réservée à certaines « fleurs à manger » (la bourrache, le souci des jardins, la capucine). Si l'auteur-jardinier — dont les illustrations sont signées Fabien Seignobos — ne propose pas vraiment de « recettes », il a le grand mérite de stimuler notre curiosité et notre imagination. Grâce au *Jardin extraordinaire*, petit monument dédié « à la plante inconnue », les potagers devraient retrouver une nouvelle vie. Quant à ces plantes aujourd'hui occultées, elles deviendront peut-être un jour, comme l'envisage Jean-Luc Danneyrolles, « les légumes de demain ».

P.-D. P.

VANTAL Anne

Le Pain

[Éditions du Chêne, 127 p., 104, 30 F, ISBN : 2. 84 277. 2962.]

- Sous la plume de la journaliste Anne Vantal, les éditions du Chêne sortent du four *Le Pain*, un joli petit livre très appétissant et livré dans la collection « Les carnets gourmands », où figurent déjà *Les Biscuits*, *Les Bonbons*, *Les Chocolats*, *Les Épices*, *le Thé*, *Le Café* (dont l'auteur est aussi Anne Vantal), et *Le Miel*.

Le mot « pain » dépasse le champ lexical strictement alimentaire. Il est fortement chargé de connotations d'ordre religieux et social, et demeure aujourd'hui encore le symbole de la vie, de la vie durement gagnée. C'est ce que fait ressortir cet ouvrage dont l'auteur développe à la fois la symbolique, l'histoire et la technique du pain, « à mi-chemin entre le sacré et le quotidien ». En sept chapitres fort bien illustrés grâce à une iconographie pertinente, nous retiendrons particulièrement les pages consacrées à la domestication du blé et des autres céréales, aux différents rites liés aux récoltes à travers de nombreuses civilisations, à la transformation ancestrale du blé en farine jusqu'à la pâte livrée au four et à la naissance de ce qui va devenir la boulangerie française, si appréciée à l'étranger. Il faut reconnaître que le hasard ou la pré-destination ont bien fait les choses en dotant la France d'un savoir-faire particulier dans

deux domaines ô combien marquants et inséparables : celui du vin et celui du pain. L'ouvrage est également ponctué d'indications multiples relevant de la vie quotidienne du pain. Grâce à de sobres vignettes, nous pouvons reconnaître ce qui caractérise la forme des épis d'orge, de seigle et de blé, nous remémorer l'appellation et le poids des différentes sortes de pain et rêver sur des images ou photos anciennes choisies pour illustrer l'histoire du pain depuis l'Égypte jusqu'à... Poilâne. La fin de l'ouvrage est consacrée aux *dérivés* — pain d'épice, pain noir, galettes, pitas et tortillas — et aux particularités européennes — stollen allemand, pão de milho portugais, focaccia italienne (variante de la pizza), tsourekhi grec — sans oublier l'avènement des pains de mie et toasts, biscottes et sandwiches, signes de notre mode de vie actuel. Quelques recettes, enfin, sont proposées au lecteur. Il n'est évidemment plus question de faire son pain soi-même mais, comme le souligne Anne Vantal, « il est possible de préparer des galettes non levées d'allure exotique ou de réapprendre à accommoder les restes de pain en retrouvant quelques-unes des recettes d'autrefois qui les utilisent habilement ». Exemples : les chapatis (galettes indiennes de pain azyme), la bruschetta au basilic (tartine toscane), les blinis aux harengs ou la panzanella (salade toscane au pain). À quel public s'adresse ce livre ? Aux amoureux de l'histoire des civilisations comme aux gourmets. Et puis, aussi, aux collectionneurs de vrais livres, car nous voici en présence d'un bel ouvrage que l'on goûte avec délectation.

P.-D. P.

MUSIQUE

Sélection par Jean ROY

PERRET Simon-Pierre
et HALBREICH Harry

Albéric Magnard

[Fayard, 638 p., 180 F, ISBN: 2-213-60846-6.]

- Malgré les efforts accomplis il y a quelques années par l'édition phonographique, Albéric Magnard (1865-1914) est encore trop ignoré du grand public. Sa mort tragique, le 3 septembre 1914, alors qu'il défendait, les armes à la main, contre un groupe de soldats allemands, le manoir où il s'était retiré, près de Senlis, est l'événement qui a peut-être occulté l'importance de son œuvre. Auteur de *Quatre symphonies*, d'un *Chant funèbre* et d'un *Hymne à la Justice*, de plusieurs œuvres de musique de chambre, de trois opéras — *Yolande* (1891), *Guercoeur* (1901), *Bérénice* (1903) — Albéric Magnard avait un sens incontestable de la grandeur. Énergique, le langage de ce musicien d'une indépendance farouche était aussi éloigné du romantisme franckiste que des subtilités du symbolisme. Albéric Magnard annonçait aussi bien Albert Roussel que Darius Milhaud. Ce dernier l'admirait. Le livre est en deux parties. La biographie écrite par Simon-Pierre Perret est aussi détaillée qu'on le pouvait souhaiter et l'analyse des œuvres par Harry Halbreich est la plus complète et précise, assortie de nombreuses citations musicales.

J. R.

RAMUZ Charles-Ferdinand
**Histoire du soldat, parlée,
jouée, dansée.**

[Séquences, 79 p., 60 F, ISBN: 2-907-156-61-6.]

- Écrite pour Igor Stravinski, *l'Histoire du soldat* fut créée à Lausanne le 28 septembre 1918. Sa réédition est accompagnée en postface d'un texte de Marcel Marnat qui fait le point sur les rapports de l'écrivain et du compositeur. Leurs relations, commencées en 1915, s'espacèrent dès 1919. Stravinski participa, en 1937, pour les soixante ans de Ramuz, à un hommage où sa contribution prit la forme de trois quatrains pour voix

... seule. Ce *Petit Ramuzianum harmonique* ne figure pas dans l'enregistrement de l'intégrale dirigée par Stravinski. Le compositeur devait pourtant beaucoup à son collaborateur. *L'Histoire du soldat* est un de ses chefs-d'œuvre mais c'est aussi, si l'on considère le poids des mots, un chef-d'œuvre littéraire dont la réédition est bienvenue.

J. R.

SCHNEIDER Michel

Musiques de nuit

[Odile Jacob, 352 p., 160 F, ISBN : 2-7381-0941-1.]

- Auteur d'ouvrages sur Glenn Gould et Robert Schumann, Michel Schneider, musicologue et psychanalyste, a recensé des études publiées entre 1972 et 2000, dans plusieurs revues. Les sujets sont variés, qu'il s'agisse de compositeurs (les fils de Bach, Schubert, Brahms, Busoni, Debussy...), d'interprètes, de philosophes et d'écrivains (Louis-René des Forêts, Wittgenstein, Freud...). Une pensée directrice donne son unité au recueil. À la lumière de la psychanalyse, Michel Schneider relève des cheminements secrets, note sur Debussy le poids du silence et la hantise du déclin. La musique est écoutée en face de la souffrance et de la mort. Un autre lien existe: le style, le ton de l'écrivain, ses obsessions, sa culture, sa personnalité, à chaque page reconnaissable.

J. R.

TOP Damien

Albert Roussel

[Séguier, coll. « Carré Musique », 170 p., 80 F, ISBN : 2-84049-194-X.]

- Dans une collection « Carré Musique » où sont également publiés des livres sur Pablo de Sarasate, Vincent d'Indy, Joseph Canteloube, Isaac Albéniz, Henri Sauguet, la biographie d'Albert Roussel par Damien Top se distingue par la richesse de l'information et le sérieux de l'approche psychologique. La personnalité de celui qui fut officier de marine avant de devenir compositeur nous devient familière. Le défaut de l'ouvrage —

comme de tous ceux de la collection — est de nous priver des analyses musicales qui permettraient de mieux apprécier l'art de l'auteur, du *Festin de l'araignée* et de *Bacchus et Ariane*, qui avait occupé en France une place de premier rang entre 1910 et 1937.

J. R.



PHILOSOPHIE

Sélection par Olivier MONGIN, Marc-Olivier PADIS,
Guy SAMAMA, Jean-Claude THIVOLLE et Éric VIGNE

AMIEL Anne

La Non-Philosophie de Hannah Arendt. Révolution et jugement

[PUF, 286 p., 198 F, ISBN : 2-13-051473-1.]

- Anne Amiel, à qui l'on doit déjà *Hannah Arendt, politique et événement* (PUF), affirme à juste titre que l'interprétation de l'œuvre de Hannah Arendt, trop souvent réduite à la seule critique radicale des totalitarismes, a pu conduire à un double malentendu. D'une part, la tendance est de ne retenir qu'une défiance envers la modernité et de travestir sa pensée en une défense des Anciens. D'autre part, on oublie généralement — ce dont témoigne une sacralisation universitaire tardive — que son acharnement contre les « professeurs de philosophie » l'a conduite à promouvoir une pratique de la pensée libérée du carcan de l'histoire officielle de la philosophie, mais surtout liée aux impératifs de l'événement. Après avoir évoqué les limites historiques de la Révolution française et de la Constitution américaine, puis souligné les apories révolutionnaires, Anne Amiel invite de manière originale à relire Marx avec Arendt avant de se polariser sur la question du jugement dans des sociétés démocratiques où information et publicité jouent un rôle croissant. L'ouvrage se termine par un bel éloge de « l'excentricité » de la pensée d'Arendt.

O.M.

CANFORA Luciano

César, le dictateur démocrate

[Traduit de l'italien par Corinne PAUL-MAIER
et Sylvie PITTIA, Flammarion, 496 p., 159 F,
ISBN : 2-08-212600-5.]

- Prendre acte de ce que la dictature césarienne a d'inédit, d'étranger aux schémas connus. Mais le faire à la manière de Canfora, à la fois policière, philologique et philologique, sur un mode décapant, en dénonçant les manipulations dans les récits légués par la tradition et les déformations qui commencent

avec les *Commentaires*, donc avec César lui-même. C'est la première originalité de cette biographie de Jules César, qui restitue à cette personnalité toute sa complexité en recourant à des documents historiographiques anciens sans renoncer à leur valeur cryptique : revisiter ainsi le corpus césarien, garant de la « vérité » sur le *princeps*, n'est pas un acte anodin et implique tout un travail d'interprétation anti-interprétative. Un seul exemple : la lecture que fait Canfora de la missive adressée par César à Oppius et Balbus, dont copie fut envoyée à Cicéron. Cette lettre n'a pas de sens si on la limite à ses deux destinataires, mais elle en a un si on l'envisage comme conçue pour tous les autres. Elle est écrite pour être divulguée. Et Canfora en conclut que le talent d'un homme politique consiste à répandre une propagande par rapport à laquelle il aura un comportement cohérent. « *Omnium voluntates recipere* » : ce ne sont pas de simples paroles faites pour séduire les sénateurs hésitants et désorientés devant la guerre civile ; c'est un programme, que César met aussitôt en œuvre. Mais une biographie, lorsqu'elle est soumise à des exigences inséparablement philosophiques et philologiques, ne se résume pas à être un simple récit de vie. C'est aussi une pratique de pouvoir qui est décrite, pouvoir d'un historien sur son objet comme pouvoir quotidien d'un dictateur ; et c'est un deuxième intérêt majeur de ce livre. L'expérience césarienne se situe à mi-chemin de deux modèles : celui d'un principat s'inscrivant dans la continuité des formes politiques de l'antique cité-État, et celui d'une monarchie de type militaire et hellénistique (par exemple, Alexandre). Elle n'est donc pas réductible à des schémas encombrants : il est possible d'être à la fois dictateur et soucieux de conserver des liens privilégiés avec le peuple. Il naît de cette combinaison d'une érudition qui s'efface et d'un récit qui instruit un de ces savants portraits qui, tendus vers un seul objet, rendent inégalable une « méthode ». C'est une manière de relire l'histoire en l'écrivant et de déplacer des automatismes littéraires pour les rétablir dans leurs pouvoirs d'insurrection inventive.

G. S.

CANFORA Luciano

Une profession dangereuse.

Les penseurs grecs dans la cité

[Traduit de l'italien par Isabelle ABRAMÉ-BATTESTI, éd. Desjonquères, coll. « La mesure des choses », 154 p., 130 F, ISBN : 2-84321-028-3.]

- Dans quel genre classer ce livre inclassable? Ni biographie, même philosophique, ni roman, ni essai, ni étude, il s'éclaire par la fin : par la persécution qui menace depuis toujours les hommes qui se mettent au service des idées. En décrivant la vie politique et l'engagement civique de Socrate, Xénophon, Platon, Aristote, Épicure et Lucrèce, ainsi que le massacre par des moines fanatiques d'une femme d'Alexandrie, philosophe et professeur de géométrie — Hypatie —, Canfora nous rappelle le danger qui s'attache à l'activité de penser ; non pas simplement *le risque de la pensée*, tout intellectuel, mais le degré d'engagement auquel entraîne toute pensée, surtout lorsqu'elle fait l'effort de se confronter à la réalité d'un pouvoir qui n'est qu'illusion. Sans prétendre retracer l'histoire mouvementée de la pensée, et conscient qu'il y a loin du meurtre d'une personne au saccage d'un objet, fût-ce un livre ou une statue, Canfora nous met en garde : il n'est jamais anodin d'exposer publiquement ce qu'on pense. Ainsi, dans le monde antique, la tension fut extrême entre les philosophes et le pouvoir, et leur vie menacée. La situation empira lorsque le christianisme, ayant conquis les classes dirigeantes, devint religion hégémonique. Enfin, dans ce livre, Canfora pose aussi une question *politique*, rejoignant ses travaux précédents : si l'idée de démocratie peut être analysée, y compris par des philosophes, l'expérience de la démocratie comme *violence* est beaucoup plus difficile à considérer. Et pourtant, de l'intérieur, c'est à elle que nous avons affaire, plus qu'à l'idée.

G. S.

COSSUTTA Frédéric

et NARCY Michel (sous la dir. de)

La Forme dialogique chez Platon

[Jérôme Millon, coll. « Horos », 302 p., 160 F, ISBN : 2-84137110-7.]

- Ce livre réunit les textes issus de communications présentées lors d'un colloque au Collège international de philosophie sous la responsabilité conjointe de trois anciens directeurs de programme du Collège : Clara Auvray-Assayas, Frédéric Cossutta et Michel Narcy. S'interroger sur Platon, aujourd'hui, c'est moins s'interroger sur le contenu doctrinal d'une pensée dialogale que dessiner des trames de relations possibles entre un thème circonscrit et différentes modalités de son inscription (dans une forme, des ressources contextuelles, une structure de protection enveloppant l'élément argumentatif des dialogues, une réappropriation active lors de leur réception, notamment par Cicéron et par Marsile Ficin). De telle sorte que, dans la pluralité des voix et des parcours qui sillonnent un texte, dans le pluriperspectivisme structural d'une dialogique philosophique, se laisse entendre une situation particulière d'approche de la connaissance : une situation ironique, fondée sur une mise à distance de soi et la projection vers les « thèses » d'un autre. Car Platon ne soutient aucune thèse et s'engage à obtenir, par un *détour*, un déséquilibre massif de la pensée, qui constitue parfois l'essentiel de l'examen. Ce livre met bien en évidence, à cet égard, les différents procédés de questionnement et d'interlocution, la distribution des rôles et des personnages qui contribuent à faire apparaître une asymétrie énonciative et un *déséquilibre* propres à féconder et à remobiliser la pensée. L'intérêt philosophique du livre est donc de mettre à notre disposition les outils permettant de réfléchir sur les possibilités offertes par la forme dialogique. Nous pourrions ainsi voir en celle-ci une sorte d'opérateur de transformation d'une scène dans une autre, par exemple rhétorique et éristique en une scène dialogique, où les relations des énonciateurs à leurs énoncés se trouvent mimées, partiellement exhibées, déplacées, voire renversées. Platon apparaît, dans ces

conditions, comme le philosophe qui nous évite de tomber dans le platonisme, nous invitant pour sauver le statut de l'interprétation elle-même à ne pas nous identifier aux personnages d'un dialogue engagé.

G. S.

DESCLOS Marie-Laurence (sous la dir. de)
**Biographie des hommes,
 biographie des dieux**

[Recherches sur la philosophie et le langage n° 21, Université P. Mendès France, Grenoble, 274 p., 150 F, ISBN : 2-7116-8351-6.]

- *Biographie* devant être entendu ici comme *récit de vie*, rien n'oppose une vie d'homme, avec la temporalité qui est la sienne et l'issue qui la caractérise, à une vie de dieu, qui, par définition, est immortelle. Pour le reste, hommes et dieux n'ont pas seulement même origine, ils ont un corps, éprouvent des désirs, sont engagés dans des passions, agissent, comme nous le rappellent Silvia Milanezi décrivant les contradictions constitutives du dieu-feu Héphaïstos, Renée Piettre racontant la vulnérabilité et la virginité d'Athéna, et Maria Vamvouri offrant un exemple d'interaction entre biographie divine et contexte d'exécution de l'*Hymne homérique IV à Hermès*. Le héros et le sage, êtres de l'entre-deux, démontrent cette communauté d'appartenance en se rendant capables, après avoir assumé la condition humaine, d'accéder au statut du dieu, comme l'analyse Colette Annequin, ou à celui d'homme divin, de *théios anèr*, comme l'expose Philippe Hanus à partir de la vie d'Apollonios de Tyane. Mais, par-delà l'histoire de ces récits, se pose la question philosophique des relations ambiguës qu'ils entretiennent avec l'histoire comme avec la vérité. Catherine Darbo-Peschanski et Claude Mossé se la sont posée en étudiant le « cas Plutarque ». Marie-Laurence Desclos se la pose aussi en examinant les procédures mises en œuvre par Platon pour produire l'illusion partagée d'un Socrate historique; car opter pour un mode d'échange dialogal, c'est opter pour un mode de vie, pour une façon d'être ensemble. Enfin, Geneviève Hoffmann interrogeant une stèle funéraire attique pour y comprendre que

toute vie doit être rattachée à un modèle esthétique et moral pour être mémorable, ou bien Martin Steinrueck décrivant le contexte de l'imaginaire hellénistique et impérial pour expliquer que Sappho soit privée de biographie, ou encore François Lissarague suggérant que, si l'iconographie d'Ésope est flottante, cette indécision est ce qui caractérise Ésope dans l'imaginaire antique, finissent de nous convaincre qu'il est difficile de s'accorder sur ce qu'est une vie.

G. S.

DUPONT Florence
L'Insignifiance tragique

[Gallimard, coll. « Le promeneur », 225 p., 140 F, ISBN : 2-07-075553-3.]

- Florence Dupont propose, dans ce livre incisif, que l'on se défasse d'abord d'un mythe: celui de la tragédie grecque envisagée comme texte lisible et comme miracle de l'esprit humain et mystère d'éternité. Car l'essentiel, que l'on a trop tendance à oublier ou bien à refuser, est que la tragédie était en Grèce, plus spécialement à Athènes, une « performance » rituelle et non un genre littéraire: elle était un spectacle choral offert à Dionysos, aux citoyens d'Athènes et à leurs hôtes étrangers lors de la fête des grandes Dionysies. Dans une perspective anthropologique, Florence Dupont nous invite ensuite à réévaluer la dimension esthétique de la tragédie à partir de son fonctionnement rituel, et non sur la base d'un texte; le choix esthétique de chaque poète se décidant là où se situent un espace de variation et l'impermanence de la performance: le texte et la musique; mais le texte est appelé à disparaître, ne délivrant aucun message philosophique non plus que de vérité éternelle. Enfin, Florence Dupont mène la démonstration en prenant appui sur trois variantes de ce que l'on croit être un « même » scénario: l'*Orestie* d'Eschyle, *Électre* de Sophocle, *Électre* d'Euripide. Sauf qu'il s'agit non pas de s'interroger sur l'homicide en faisant écho à une crise des représentations collectives, mais de créer dans le temps de la performance tragique des simulations, en situant le meurtre dans une anti-cité fragmentée. Cette fonction de la tragédie — construire systématiquement une vérité

... éphémère — s'expliquerait en dernier ressort par le fait que la culture grecque est une culture de l'immanence. Cette vision anthropologique de la Grèce s'oppose donc frontalement à des orientations structuralistes, sémantiques ou théâtrales, en affirmant que les catégories culturelles ne sont transformables ni par un poète, ni par un philosophe, ni par un metteur en scène, car elles sont vécues dans le quotidien, dont elles garantissent la réalité.

G. S.

GOTTELAND Sophie

Mythe et rhétorique.

Les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique

[Les Belles Lettres, coll. « Études anciennes », 392 p., 250 F, ISBN : 2-251-32652-9.]

- Dans la Grèce antique, les orateurs des Ve et IV^e siècles avant J.-C. utilisent le mythe, à l'appui de leurs démonstrations, comme un abondant réservoir dans lequel puiser pour rendre leurs paroles plus persuasives. Mieux que l'exemple historique, le mythe est malléable, pouvant se prêter, du fait de sa grande ancienneté et de son caractère oral, à un jeu de déformations et de réécriture, au bénéfice d'une utilisation rhétorique du passé. Le propos de Sophie Gotteland est de comprendre non seulement comment les orateurs légitiment cet usage du mythe, mais aussi pourquoi ils se limitent généralement à quelques épisodes et quelques figures, toujours les mêmes : quatre conflits parmi les guerres mythiques livrées par Athènes, et les figures d'Héraclès et de Thésée. Cet ensemble restreint permettait d'offrir de la cité une image toujours élogieuse, celle d'une cité championne de la justice et de la liberté, garante des valeurs helléniques et d'un ordre du monde instauré par les dieux. Mais la relecture du mythe grâce au travail de ré-élaboration incessante des orateurs affecte également le statut politique des peuples qui interviennent et modifie la place tenue par les héros au cours de ces épisodes. Même si quelques figures émergent, comme celles d'Héraclès, de Thésée, d'Agamemnon,

d'Érechthée et de quelques autres, les exploits sont presque toujours portés au crédit des cités, et non des héros. Un seul orateur fait exception à ce dispositif : Isocrate. Car il s'agit, pour lui, moins de faire l'éloge des vertus immuables d'Athènes que de nourrir une réflexion sur la vie politique, sur les excès d'un régime démocratique et sur les dangers d'une trop grande autonomie entre les différentes instances du pouvoir. L'intérêt majeur du livre est ainsi de montrer combien la part de re-fabrication du récit, non seulement contribue à construire l'image d'une Athènes exemplaire et de héros civilisateurs dans la réinvention du passé, mais aussi combien, chez les Grecs, la politique et l'histoire étaient tributaires de l'intrication existante entre le *logos* et le *muthos*, et de la manière dont ces derniers s'ordonnaient l'un par l'autre.

G. S.

HUSSERL Edmund

Sur l'intersubjectivité

[PUF, coll. « Épiméthée », vol. 1, 421 p., 248 F, ISBN : 2-13-051138-4, vol. 2, 591 p., 360 F, ISBN : 2-13-051139-2.]

- La conception et l'organisation de ces textes de Husserl par Natalie Depraz ont exigé un travail de plus de six années. Ces deux gros volumes rassemblent en traduction française la majeure partie des réflexions que Husserl a consacrées à l'intersubjectivité. Ils sont organisés selon le principe suivant : les trois voies principales d'accès à la réduction ouvrent sur trois figures différentes de l'intersubjectivité. Ce sont l'« empathie » dans la voie cartésienne, la « réduction intersubjective » dans la voie de la psychologie, le « monde communautaire de l'esprit » dans la voie du monde de la vie. La première figure se situe plutôt au niveau « statique » de la phénoménologie, alors que les deux autres correspondent, en des sens différents, à son niveau « génétique ». Il apparaît ainsi que la question de l'intersubjectivité n'est pas réductible à sa présentation dans la constitution monadologique de l'égo selon la voie cartésienne, non plus qu'à la donation immédiate des autres dans le monde. Elle est beaucoup plus riche et ramifiée que

ce qu'on en connaissait d'après les textes antérieurs. Elle s'articule avec précision, notamment aux questions de la corporéité primordiale, du temps, de l'imagination, de la communauté, de l'histoire, du langage, de la normalité, de la générativité et de l'individuation. Le premier volume de l'édition française s'organise autour de deux thèmes principaux : la constitution primordiale du corps et de l'espace dans sa relation avec la constitution d'autrui ; l'expérience empathique comme vécu analysant, envisagée dans une confrontation aux problématiques psychologiques de l'époque (surtout Erdmann et Lipps). Le deuxième volume s'organise autour de trois thèmes directeurs : le dédoublement égoïne homologue dans l'expérience empathique et dans les expériences du souvenir et de l'imagination ; l'intersubjectivité anthropologique, communautaire, historique et langagière ; l'individuation dans sa relation avec l'horizon d'une métaphysique phénoménologique. Signalons enfin l'existence d'une postface au premier volume consacrée aux problèmes de traduction du mot allemand *Leib*, ainsi que celle d'un lexique à la fin de chacun des deux volumes, qui contribuent à confirmer le caractère scientifique de cette édition de référence pour les phénoménologues confirmés comme pour les philosophes moins instruits.

G. S.

JULLIEN François

Du « temps » — éléments d'une philosophie du vivre

[Grasset, 212 p., 135 F, ISBN: 2-246-56281-3.]

- « Revisiter », comme on dit, un sujet obligé de la philosophie, en reparcourant un chemin largement balisé par elle (Platon, Aristote, Plotin, Augustin, les stoïciens et les épicuriens, mais aussi Kant, Schopenhauer, Husserl, Bergson, Heidegger, Hegel) : tel était, au commencement, l'audacieux projet de François Jullien. Mais, en l'accomplissant, le livre dépasse ces ambitions. Il ouvre des perspectives inédites, moins sur l'histoire de la philosophie elle-même ou sur une façon de l'écrire que, plus radicalement, sur une manière de penser différente : mode de penser athéorique et cherchant à élever au *logos*,

celui de la construction conceptuelle, un infra-philosophique caché, formant un fonds de banalité que, par commodité ou par facilité, nous nommons la « sagesse ». Fallait-il penser le temps ? En posant cette question, François Jullien procède de biais, ouvrant une brèche dans la pensée du temps, mais il nous fait sortir en même temps des ornières et des présupposés de notre propre pensée. Car ce qui est visé, ce n'est pas le temps, mais plutôt le temps selon le vivre. Se rendre capable, en se donnant les outils intellectuels requis, de poser la question du vivre en philosophie : tel est le vrai propos du livre. Il y faut un dispositif à capter une autre cohérence, un déploiement qui soit aussi un *déliement* (la saison, l'opportunité du moment, la disponibilité, l'insouciance en sont les principales étapes) et, enfin, un écart (c'est le détour par la Chine). Un triple effet est ainsi obtenu : premièrement, le temps est désengagé, et dégagé, de son plan de transcendance, physique, linguistique ou métaphysique habituel, pour être réinscrit dans l'immanence. Deuxièmement, une relation *philosophique* forte est instituée entre le temps qui passe, celui que les philosophes ont cherché à penser, et le temps qu'il fait, qui a été négligé par eux, moins comme indigne que comme inaperçu ; par là, c'est le cours du procès du vivre qui est donné à voir, de l'intérieur de l'expérience de celui qui est en train de le vivre. Enfin, en faisant sortir du grand drame existentiel que la philosophie, en constituant le temps en objet conceptuel, a puissamment organisé, et grâce à l'opportunité du moment et à la disponibilité comme ouverture opposée au devancement dont le caractère « pro-jeté », qui le temporalise, supprime la possibilité d'un laisser-venir à soi, François Jullien propose les éléments pour une philosophie de la sagesse : une philosophie non pas seulement désirant la sagesse (comme c'est préinscrit dans son nom), non pas seulement adossée contre elle et de telle sorte qu'elle lui fait de l'ombre, mais qui lui ouvre enfin la voie. Cette philosophie retrouverait ainsi, mais par des moyens nouveaux, en amont du sens et dans l'*insouciance* permettant d'évoluer au gré, la consistance expérimentée

... sans pouvoir être pensée (parce qu'elle n'a pas besoin de l'être) du *vivre à propos*, dont Montaigne faisait notre « grand et glorieux chef-d'œuvre ».

G. S.

LONG David et SEDLEY Anthony

Les Philosophes hellénistiques

[Traduit de l'anglais par Jacques BRUNSCHWIG et Pierre PELLEGRIN, Garnier-Flammarion, vol. 1, 312 p., 57 F, ISBN 2-08-070641, vol. 2, 1570 p., 70 F, ISBN: 2-08-070642-X, vol. 3, 253 p., 51 F, ISBN: 2-08-070643-8.]

- Il s'agit de la première traduction française en trois volumes de *The Hellenistic Philosophers* paru, en 1987, dans sa langue originale, en deux volumes relativement indépendants aux éditions Cambridge University Press. Cet important travail d'Anthony Long et de David Sedley se présente comme un recueil et une discussion des *sources* directes de la philosophie hellénistique. Grâce au style et au ton des deux auteurs, ainsi qu'à l'élégance de la traduction de Jacques Brunschwig et Pierre Pellegrin, ces volumes évitent d'être un bloc dogmatique qui risquerait de geler la réflexion et d'interdire la recherche; ils sont, au contraire, un précieux instrument qui stimulera l'une et l'autre. En offrant ces matériaux en traduction française de la traduction anglaise que ces deux auteurs en donnent, et en intégrant tous leurs choix textuels, lexicaux et interprétatifs, Jacques Brunschwig et Pierre Pellegrin offrent aux antiquisants et aux philosophes un accès direct aux témoignages qui nous restent sur les premiers pyrrhoniens et les épicuriens, présentés dans le premier volume, les stoïciens, présentés dans le deuxième, les académiciens et les pyrrhoniens renaissants, présentés dans le troisième et dernier volume. Tous ont dominé la pensée philosophique durant les trois siècles ayant suivi la mort d'Aristote, en 332 av. J.-C., mais aucun ouvrage unique n'avait rassemblé leurs textes originaux d'une manière aussi vaste et détaillée. Dans l'économie du livre, les renvois, dans chaque section, du texte au commentaire, ainsi que les références à d'autres sections données dans le commentaire sont un élément essentiel, car l'un des

aspects d'une philosophie est souvent éclairé par confrontation à un autre aspect, ou bien en étant comparé à la doctrine rivale d'une autre école; la décision fut prise également de procéder école par école, et non sujet par sujet ou philosophe par philosophe: le lecteur ne trouvera donc pas d'exposé séparé sur Ariston, Cléanthe, Panétius, Posidonius, ou même Chrysippe. Mais le commentaire discute souvent leurs divergences, et un index des philosophes permet l'accès à l'œuvre d'un individu particulier. Par ailleurs, comme pour les individus, une sélection impitoyable a été opérée. N'ont été retenus que les sujets dans lesquels se rencontrent des problèmes centraux pour l'histoire de la philosophie. Ainsi la science ne figure-t-elle que comme philosophie de la science, ou bien comme une cosmologie; de même, l'astronomie, la physiologie, la rhétorique, la grammaire et l'esthétique, domaines auxquels ont contribué puissamment les philosophes hellénistiques, notamment les stoïciens, sont-elles étudiées incidemment. Mentionnons enfin que le troisième volume représente un important travail éditorial: il comporte une bibliographie (datant de 1987) et une bibliographie complémentaire de 90 pages, un glossaire avec renvois aux principales occurrences des termes, un index des sources, un index des philosophes, un index des matières et un tableau des concordances, les textes figurant souvent dans un ou plusieurs autres recueils de textes. L'ensemble constitue donc un outil de travail indispensable pour les philosophes, et pas seulement antiquisants.

G. S.

MATTEI Jean-François (sous la dir. de)

Philosopher en français

[PUF, coll. « Quadrige », 520 p., 99 F, ISBN: 2-13-051490-1.]

- Alors qu'encyclopédies, dictionnaires des notions et histoires de la philosophie en tous genres, le plus souvent de qualité, prolifèrent, *Philosopher en français* présente la particularité de mettre l'accent sur le rôle de la langue et du style « français ». Alors que les deux premières séquences se penchent, sans surprise, sur les tendances de la philosophie française au XX^e siècle, de l'école française de l'action

à la philosophie des sciences en passant par les diverses filiations issues de la phénoménologie (Sartre, Levinas, Derrida, Ricœur) et sur les liens de ces courants avec les pensées issues d'autres continents, la troisième partie s'efforce de spécifier les ressorts spécifiques de la pensée française avant qu'une dernière séquence ne se penche sur le style de la philosophie française. Certes, les réponses émanant d'auteurs fort différents divergent de manière implicite, mais il paraît clairement que la philosophie française est d'abord indissociable d'un style. D'un style de pensée qui croise un style de langage: «Un peu de chaque chose, et rien du tout, à la française» (Montaigne), «Savoir quelque chose de tout» plutôt que «savoir tout d'une chose» (Pascal). Mais n'est-il pas alors paradoxal de célébrer Montaigne ou Pascal alors que ceux-ci ne sont pas retenus comme philosophes dans la plupart des histoires de la philosophie?

O. M.

RIOT-SARCEY Michèle

L'Utopie en questions

[Presses universitaires de Vincennes, 264 p., 150 F, ISBN : 2-84292-086-4.]

ABENSOUR Miguel

L'Utopie, de Thomas More à Walter Benjamin

[Sens & Tonka, 216 p., 75 F, ISBN : 2-910170-88-8.]

- Alors que la tendance est plutôt de regretter ce qui aurait pu correspondre à un «âge d'or de l'utopie», *L'Utopie en questions*, ouvrage collectif, prend la mesure de la variété des figures d'une utopie protéiforme dont la définition demeure risquée (voir «Sens et usages de l'utopie», de Jacques Rancière). L'ouvrage n'en inscrit pas moins la réflexion sur l'utopie dans le contexte polémique du XXI^e siècle et valorise des auteurs plus ou moins liés à l'École de Francfort (Walter Benjamin, Adorno, Bloch). Mais, l'utopie ne se réduisant pas à un concept, l'ouvrage met parallèlement l'accent sur des pratiques utopiques contemporaines et se termine par un texte de Miguel Abensour consacré aux liens de l'utopie et de la démocratie.

«À la démocratie, mise en forme de la division du social, reviendrait la tâche d'instituer au pôle de la souveraineté la division dans la cité humaine entre les grands et le peuple; à l'utopie, la mise en forme de la pluralité sociale, telle qu'elle apparaît en se différenciant dans le monde commun qui rassemble les hommes.» Grand connaisseur de l'œuvre de Pierre Leroux, Miguel Abensour, qui est l'auteur de nombreux essais sur la tradition utopique, vient de publier deux textes consacrés à Thomas More et à Walter Benjamin. Ce choix n'est pas arbitraire puisqu'il consiste à examiner le discours et la rhétorique utopiques à l'état naissant avec Thomas More et au moment de la «catastrophe» avec Walter Benjamin, une catastrophe qui accompagne les tragédies du XX^e siècle qui font peser le doute sur la possibilité même de l'esprit utopique. Pour Miguel Abensour, l'invocation de ces deux noms en éveille d'autres: ceux de Joseph Déjacque, William Morris, André Breton... Il importe pour lui de «jeter un pont entre l'esprit de l'utopie et ce que nous appelons, pour désigner la persistance de l'utopie au-delà de ses prétendus morts, le nouvel esprit utopique». Cette interrogation sur «le nouvel esprit utopique» n'est pas dissociable d'une interprétation de l'œuvre d'Emmanuel Levinas, qui est au centre du travail d'Abensour depuis plusieurs années. Faut-il s'en étonner si éthique et utopie vont de pair?

O. M.

REVAULT D'ALLONNES Myriam

Merleau-Ponty.

La chair du politique

[Michalon, coll. «Le bien commun», 123 p., 59 F, ISBN : 2-81186-150-3.]

- Comme l'exige le principe de la collection où il paraît, cet ouvrage s'intéresse au rapport de Maurice Merleau-Ponty à la politique. Mais son ambition est de montrer que ce rapport n'est pas de circonstance, même si de nombreux commentaires l'ont suggéré, gênés par l'hétérogénéité de ses modes d'intervention ou, plus encore, par son évolution, de «l'attentisme communiste» (*Humanisme et terreur* en 1947) à la critique du mythe révolutionnaire et à «l'a-communisme»

... (*les Aventures de la dialectique* en 1955).
Le débat avec Marx et Sartre occupe de ce fait les deux chapitres centraux : en effet, le commentateur de l'actualité politique pour *Les Temps modernes* se trouve, après la guerre, confronté à la philosophie de l'histoire tirée de Marx et à la théorie sartrienne de l'engagement, qu'il critique progressivement l'une et l'autre pour des raisons qui sont plus que conjoncturelles. Myriam Revault d'Allonnes, en effet, montre que c'est toute une façon de considérer la philosophie, le monde et l'histoire qui sont en jeu. C'est pourquoi le premier chapitre, qui porte sur la phénoménologie, montre en quoi elle constitue une réflexion philosophique ouverte à la question politique à la fois par son approche, parce qu'elle incite à ne jamais accepter les positions de surplomb et veut « apprendre à voir le monde », mais surtout parce qu'elle conduit à une réflexion sur l'être politique comme être au monde. La réflexion phénoménologique sur l'apparence permet une lecture de Machiavel et son jeu du paraître qui ne réduit pas la politique à une illusion réussie : « La "malédiction" du pouvoir (Merleau-Ponty parlera ailleurs des "maléfices" de l'histoire) n'est pas celle d'un destin surplombant qui pèserait sur lui. Elle est liée à la multiplicité des perspectives — des jeux de miroirs — qui le font vaciller en permanence, lui interdisent l'illusion d'une maîtrise totale sur autrui et d'un savoir absolu de soi. Le sens de l'ambiguïté qui habite la pensée de Machiavel n'est pas la conscience d'une imperfection, c'est celle de la fragilité : la fragilité d'un agir voué au monde et qui ne maîtrise pas le réseau des relations réciproques dans lequel il s'inscrit.

M.-O. P.

ROMILLY (de) Jacqueline

La Loi dans la pensée grecque

[Les Belles Lettres, 268 p., 120 F, ISBN : 2-251-44187-5.]

- Ce livre n'est pas une étude de caractère juridique. En étudiant un *corpus* diversifié de textes grecs relatifs à la loi, Jacqueline de Romilly se propose d'analyser la réflexion grecque relative aux lois de la cité, et la crise que connut l'idée de loi aux V^e et IV^e siècles

av. J.-C. Car la loi grecque n'est pas la loi juive : elle n'est pas révélée, mais, étant née d'un pouvoir de consentement et des conventions humaines, elle n'a point de garant dont elle puisse se réclamer. D'où deux caractères principaux : en elle se cristallise une mise en commun de la réflexion. Second caractère : cette mise en commun assure une continuité de la réflexion, se poursuivant dans l'expérience politique. Cette réflexion fut, en outre, stimulée par le fait qu'à Athènes, au V^e siècle, avec le développement de la pensée critique et l'influence des sophistes, toutes les valeurs et notions furent analysées, définies et contestées ; l'idée de loi ne fit pas exception. Un Athénien ne pouvait se déclarer pour ou contre l'obéissance aux lois sans chercher à justifier son attitude par des arguments de portée générale, où la nature de la loi entraînait elle-même en question. Ainsi les crises politiques se transformaient-elles en progrès philosophiques, et réciproquement les progrès philosophiques alimentaient des crises politiques. Pour rendre compte de l'évolution que connut l'idée de loi, Jacqueline de Romilly suit dans ce livre un chemin qui mène d'Hérodote à Platon, en passant par des analyses philosophiques très riches sur les relations de la loi avec la coutume, la nature ou la raison. Mais, dès le début, deux objectifs sont apparus aux Grecs comme essentiels : conférer aux lois un maximum de stabilité et un maximum de valeur éducative. Stabilité parce que *nomos* (la loi) étant un usage sanctionné par une décision collective, donc privé de tout fondement transcendantal, il lui fallait retrouver la force de l'habitude (Aristote) ; fonction éducative parce que, par elle, se transmettent les valeurs les plus hautes, celles de la cité. C'est pourquoi, si la loi occupe une place particulière dans l'histoire intellectuelle de la Grèce ancienne, cela tient essentiellement au fait que la crise de la loi se confond avec celle de la cité.

G. S.

SALANSKIS Jean-Michel

Sens et philosophie du sens

[Desclée de Brouwer, 256 p., 120 F, ISBN : 2-220-040878-0.]

- Dans ce livre, Jean-Michel Salanskis explore ce que pourraient être des voies non épistémologiques d'une philosophie du sens, en appelant à une vocation non encore déployée de la philosophie générale : l'éthanalyse, qui se soumet au verdict de l'*ethos* d'un domaine considéré ; l'*ethos*, c'est-à-dire un ensemble indémêlable de contenus de conscience, de modalités pratiques et de données textuelles. À mi-chemin de la philosophie analytique, envisageant le sens comme un ensemble des conditions de vérité des phrases, et de la phénoménologie, qui entend le sens comme donation originaire de la chose, Jean-Michel Salanskis considère, dans le sillage de Levinas mais se démarquant d'une perspective ignorant la différence du sens d'avec l'éthique, que le régime du sens n'est pas d'abord celui de l'objectivité, mais qu'il est enchâssé dans une adresse et qu'il traverse l'intervalle éthique *Je-Tu*. La condition d'intelligibilité de la démarche universelle de la pensée serait ainsi, loin du registre sémantique, l'être assujéti de la responsabilité éthique, qui, en profondeur, donne sens au sens en l'ouvrant sur un au-delà de l'être. Cette expérience de la réceptivité éthique, irréductible à celle de la responsabilité sémantique, est manifestée par deux exemples, dont on pourrait croire superficiellement que tout les oppose : celui des mathématiques, dont l'intrigue est celle d'une formalisation de l'infini, faisant échapper au domaine des objets, et celui de l'amour, sous-tendu par une demande de l'Autre et dont le mystère devrait être respecté. Dans ces deux expériences, c'est l'infini d'un au-delà de l'être qui est reconnu, à travers la désincarnation de l'idéalité comme dans la présence sensible d'un appel impénétrable, sans limites et sans raison. Le renvoi, structure essentielle au sens et dont la vocation est de transformer un dispositif indifférent en un carrefour destinal de l'existence, tout en appelant à lui, n'est ainsi assuré d'aucun futur, même si, sous l'injonction protectrice de l'adresse, nous nous sentons

éternels. Ce beau livre a le mérite de faire sortir la philosophie de ses ornières habituelles, ontologiques, épistémologiques ou phénoménologiques, en lui impulsant un nouvel élan, au cœur d'une journée ensoleillée où cohabitent harmonieusement la *Leffe*, un sandwich et *Libération*.

G. S.

SEBBAH François-David

L'Épreuve de la limite. Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie

[PUF, coll. « La bibliothèque du Collège international de philosophie », 320 p., 159 F, ISBN : 2-13-051419-7.]

- Loin d'adhérer aux thèses qui voient dans l'évolution récente de la phénoménologie française un « tournant théologique », l'auteur choisit d'entrer en discussion avec des continuateurs de la phénoménologie qui se situent sur le bord de la discipline, peut-être même sur son bord extérieur. L'héritage de Husserl est ici compris dans sa plus grande exigence métaphysique, c'est-à-dire dans son projet fondamental, ou dans son geste, comme aiment à le dire les phénoménologues, de compréhension de la subjectivité et de la conscience. Les auteurs qui sont étudiés font partie, chose rare, du temps contemporain et commencent leur œuvre alors que la critique du sujet semble avoir imposé l'idée qu'il était vain de continuer à observer des manifestations de la subjectivité dont des méthodes comme le structuralisme ou des philosophies de l'histoire auraient montré qu'elles ne devaient être prises que comme des effets de surface. Et pourtant, la question du sujet résiste et, sans surdité naïve aux critiques, ni retour en arrière, invite encore à la réflexion. Ce qui réunit donc, malgré leurs irréductibles singularités, Derrida, Levinas, Henry mais aussi Marion ou Garelli, c'est l'expérience que la pensée ne peut faire l'économie de l'épreuve de la subjectivité. Cependant, cette épreuve ne se fait pas sans une part de violence vis-à-vis de la méthode, de l'argumentation, de la tradition et de la langue philosophique : fascination pour une surenchère de la méthode phénoménologique, de sa

... radicalité originaire, ou passage obligé d'une réflexion sur le sujet? Qu'il s'agisse d'«épreuve» chez Michel Henry, de «traumatisme» chez Emmanuel Levinas, d'«endurance» chez Jacques Derrida, on voit qu'on ne peut guère prétendre penser le rapport à soi sans «s'éprouver» soi-même. Cette étude, qui aborde la phénoménologie par ses frontières, permet à la fois de comprendre pourquoi le vertige de l'excès, notamment rhétorique, chez ces auteurs reconnus n'est pas gratuit et permet de mettre en perspective le va-et-vient du sujet — qu'on parle de «conscience», de «personne», de «subjectivité», d'«individu», etc. — dans la production philosophique contemporaine.

M.-O. P.

TERREL Jean

**Les Théories du pacte social.
Droit naturel, souveraineté
et contrat de Bodin à Rousseau**

[Le Seuil, coll. « Points essais », 424 p., 59 F, ISBN : 2-02-034521-8.]

- La philosophie politique débordant désormais vers le débat public et les médias, inévitablement des lieux communs apparaissent, qui prennent valeur de certitudes. Notamment l'idée que le pacte social associerait le droit naturel, le contrat et la souveraineté. C'est la fiction que des individus libres et égaux par nature auraient instituée par contrat avec l'État souverain, auquel, par ce fait, ils sont obligés d'obéir. Jean Terrel, dans cet ouvrage qui va au-delà de son apparence de synthèse pour étudiants, montre la grande difficulté théorique qu'il y eut, de Grotius à Rousseau, à rendre compatibles l'autorité de la nature et celle du souverain, et à faire naître du pacte un pouvoir souverain de commander qui n'agisse pas de manière contractuelle. L'auteur étudie comment chacun s'employa à réduire la contradiction entre droit naturel et souveraineté, entre contrat et souverain. D'où résulta la grande fiction contractualiste qui voulut tenir lieu de lien politique, mais demeura traversée par la tension de l'hétéronomie résiduelle de la loi, qui n'est jamais à proprement parler l'émanation du pouvoir de chacun de participer à son élaboration.

L'élément clé est la notion d'autonomie du sujet : l'autonomie est intellectuelle plutôt que politique ; chacun reconnaît pour siens les lois et les actes ordonnés par le souverain, appropriation qui est une fiction légitimant l'autorité illimitée d'un autre. C'est par fiction qu'aujourd'hui encore, à travers nos représentants, nous sommes législateurs.

É. V.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF

(von) Ulrich

**Qu'est-ce qu'une tragédie
attique ? Introduction**

à la tragédie grecque

[Traduit de l'allemand par Alexandre HASNAOUI, Les Belles Lettres, 153 p., 115 F, ISBN : 2-251-44172-7.]

- Si la philologie s'inscrit comme un paradigme de la philosophie, il arrive que les concepts de la philosophie soient forgés au cours de l'histoire, et dans une ambivalence entre actualisation et distanciation, par des instruments que la philologie construit. Comme Nietzsche dans *Naissance de la tragédie*, mais d'une autre manière, Wilamowitz-Moellendorff, ce grand helléniste du XIX^e siècle, met cette interaction entre philologie et philosophie au service d'une interrogation sur les origines de la tragédie attique dans ce texte magistral révélant un état de la réflexion philologique et philosophique allemande du XIX^e siècle. Au modèle aristotélien de tragédie atemporel et aculturel, Wilamowitz-Moellendorff oppose une analyse où la tragédie grecque est circonscrite à ses conditions historiques d'apparition. Elle n'aurait pas à être coupée des éléments constitutifs de la légende et du mythe, comme le dramatique et la *catharsis*. D'où cette définition : « Une tragédie attique est un épisode tiré de la légende héroïque, ayant son unité propre, traité de façon poétique dans un style noble et destiné à être représenté par un chœur de citoyens attique et deux, voire trois, acteurs dans le sanctuaire de Dionysos comme partie intégrante de la célébration publique du culte du dieu. » Critique des sources littéraires, étude des manuscrits, linguistique, métrique,

organisation des représentations, personnalité des poètes, légende héroïque, religion, tout concourt dans ce texte à la reconstitution la plus exacte des conditions de développement de la tragédie. Mais, au-delà d'une question concernant la tragédie, Wilamowitz-Moellendorff expose des problèmes méthodologiques de lecture du monde grec qui sont toujours ceux de l'herméneutique moderne.

G. S.

CULTURE SCIENTIFIQUE

Sélection par Étienne GUYON et Jean-Pierre LUMINET

CAMPANELLA Tommaso

Apologie de Galilée

[Traduit du latin, introduction et notes par M. LERNER, Les Belles Lettres, 336 p., 260 F, ISBN: 2-251-34509-4.]

- *L'Apologie de Galilée* est un traité apologétique du philosophe italien Tommaso Campanella composé au début de 1616 en prison, où l'auteur purgeait une peine de trente ans infligée par l'Inquisition. L'œuvre de Campanella veut répondre à la question posée par le Saint Office à ses consultants : « Le Soleil est le centre du monde, la Terre n'est pas immobile, mais elle tourne autour d'elle-même et autour du Soleil », autrement dit la thèse copernicienne défendue par Galilée. Il peut paraître étrange que, sur un sujet aussi sulfureux, l'Église ait consulté un philosophe lui-même emprisonné pour sa pensée hérétique ! *L'Apologie de Galilée* représente un tour de force dans la mesure où elle fut composée en très peu de temps par un homme qui n'avait d'autres ressources scientifiques que sa prodigieuse mémoire et les innombrables lectures qu'il avait retenues. Sous une forme polémique très virulente, elle est néanmoins très persuasive en raison de sa grande érudition. C'est un document historique qui révèle une dévotion de Campanella envers le savant Galilée plus qu'envers la vérité astronomique ou philosophique elle-même, et le courage qu'il y avait à risquer une aggravation des maux déjà supportés par le philosophe emprisonné. *L'Apologie de Galilée* se termine par une péroraison demandant qu'on n'interdise pas au savant de poursuivre ses études et qu'on ne supprime pas ses écrits, ce qui ferait tomber le ridicule sur les Saintes Écritures. Nous savons que cela n'a guère plaidé favorablement la cause de Galilée, nous savons d'autre part que ce dernier s'est bien gardé de faire le moindre commentaire sur cet ouvrage apologétique, de même qu'il s'était bien gardé de faire la moindre allusion aux écrits de Giordano Bruno, petites lâchetés qui lui seront plus tard

... reprochées par Johannes Kepler. Le maître d'œuvre de la traduction, de l'annotation et de la présentation générale de l'ouvrage est Michel Lerner. Directeur de recherches au CNRS et spécialiste mondialement renommé de cette période-charnière de l'histoire de l'astronomie, il est déjà auteur d'un *Nicolas Copernic* aux éditions du CNRS et d'un *Monde des sphères* aux Belles Lettres, ouvrages très érudits et richement documentés. Ce livre important et souvent cité de Campanella n'était pas disponible en français. Il a été publié avec le concours du Centre national du livre.

J.-P. L.

CORSI Pietro

Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme

[CNRS Éditions, 480 p., 200 F, ISBN : 2-271-05701-9.]

- Professeur d'histoire des sciences à l'université de Paris-Sorbonne et directeur d'études à l'EHESS, Pietro Corsi consacre ses recherches à l'histoire des théories de l'évolution. Dans cet ouvrage, il suit le rayonnement de la pensée transformiste dans l'Europe du XIX^e siècle à travers la vie et l'œuvre de Lamarck. Contrairement à une idée largement répandue, Lamarck ne fut ni un prophète isolé, ni un précurseur injustement oublié de Darwin, ni un savant dépassé par les travaux novateurs de ses contemporains Lavoisier, Cuvier ou Haüy. Le naturaliste participa pleinement aux grands débats de son temps sur l'extinction des espèces, la réforme de l'histoire naturelle, les théories de la terre et bien d'autres sujets brûlants. Lamarck occupe ainsi une place de choix en physique, en chimie, en météorologie et en géologie. Pietro Corsi nous offre une passionnante restitution des grands débats scientifiques et idéologiques de l'époque, et nous fait comprendre la permanence des thèmes lamarckiens dans la culture scientifique européenne. Cet ouvrage a été publié avec le concours du Centre national du livre.

J.-P. L.

KLEIN Étienne

L'Atome au pied du mur

[Le Pommier, coll. « Romans & plus », 154 p., 99 F, ISBN : 2-7465-0053-1.]

- La collection « Romans & plus » des éditions Le Pommier associe une série de fictions qui rendent accessible la science ou, plus justement, « mettent en appétit » de connaissances scientifiques. Ces fictions sont complétées par des descriptions et réflexions sur ces savoirs. Le physicien des particules Étienne Klein, qui est par ailleurs docteur en philosophie des sciences, s'est prêté au jeu dans un ensemble de contes mettant en scène plusieurs personnages, du compagnon de Giordano Bruno au théoricien universel, contemporain, illuminé et bougon (où j'ai cru reconnaître le redoutable Wolfgang Pauli). Le livre nous promène ainsi dans les grands problèmes de la physique, autour de la quête d'unité en sciences : gravité et électromagnétisme, échelles de l'univers et place de l'humain. Le style est agréable et ce petit livre, qui se lit dans le désordre, initiera plus d'un curieux sur la science et ses développements.

É. G.

LAMBERT Gérard

La Terre chauffe-t-elle ?

[EDP Sciences, coll. « bulles de sciences », 224 p., 15 Euros, ISBN : 2-86883-515-5.]

- La toute nouvelle collection « Bulles de sciences » que met en place le dynamique éditeur scientifique français EDP Sciences propose de présenter sous un format modeste (type littérature de hall de gare) et dans un style simple des questions de science ayant trait aux problèmes d'aujourd'hui. Gérard Lambert est un spécialiste reconnu de la physico-chimie de l'atmosphère ; il a été également associé récemment à la mise en place du secteur « planète Terre » du Palais de la Découverte. Il propose, sous forme d'une enquête policière, le périple du détective Charles D. Evans, ou CDE, scientifique de qualité, en réponse à une mission que lui confie le président des États-Unis. Le livre est construit par une alternance, d'une part, de chapitres d'un roman où le héros rencontre d'autres

scientifiques, visite des sites du monde entier et, d'autre part, de compléments scientifiques exprimés dans un langage simple et bien illustré. Il invite donc à une progression dans la découverte de ce problème complexe par un jeu de paramètres couplés naturels et humains, tout en laissant la liberté au lecteur de se forger sa propre opinion. *La Terre chauffe-t-elle ?* est à recommander pour tous publics (compte tenu de l'enjeu futur de l'environnement) et, en particulier, pour des jeunes curieux qui seront attirés par un style et une forme très alertes.

É. G.

PTOLÉMÉE Claude

Le Livre unique de l'astrologie

[Traduit du grec, annoté et introduit par Pascal Charvet, Nil Éditions, 280 p., 179 F, ISBN : 2-84111-159-8.]

- Il aura fallu attendre jusqu'à l'an 2000 pour que le livre fondateur de l'astrologie occidentale, *Tetrabiblos*, écrit au II^e siècle de notre ère par l'immense savant que fut Ptolémée, soit enfin livré au public dans une traduction intégrale, faite à partir de l'original grec. Cet ouvrage mythique ne fut jusqu'à aujourd'hui connu en France qu'au travers d'une traduction de seconde main qui interprétait des versions latines du texte. La présente traduction française rend donc ce livre unique à sa clarté et à sa rigueur, et cela dans le style accessible à tous voulu par Ptolémée. Cet ouvrage est l'œuvre d'un grand scientifique — féru d'astrologie mais surtout astronome, géographe, physicien, mathématicien, musicien et philosophe. Soucieux de comprendre la complexité du cosmos et d'en restituer l'unité et l'ordre, ce Grec, qui vivait sous l'empereur Hadrien, n'a rien d'un superstitieux. Dès les premières pages, il distingue nettement la science exacte, qui produit des certitudes astronomiques, et l'art des probabilités astrologiques, désignant, avec une lucidité critique, les limites qu'il convient de poser à la conjecture astrale. Héritier des savoirs égyptiens et chaldéens, Ptolémée en fait la synthèse pour enrichir le vaste système astrologique qu'il propose et qu'il semble, défiant le

temps, bâtir pour l'éternité. Sa lecture permet de dépasser tous les sectarismes. Pour faire de cette « bible » un véritable manuel selon la volonté exprimée par Ptolémée, qui entendait conduire son propos « à la manière d'un manuel d'enseignement systématique », de nombreux commentaires, des exemples de thèmes de naissance et une foule de documents visuels accompagnent le texte de manière à rendre chaque fois palpables les réalités célestes évoquées. Le traducteur et commentateur Pascal Charvet, helléniste et professeur de chaire supérieure de langues anciennes, a travaillé avec un astrophysicien spécialiste de l'astronomie antique, Robert Nadal, un ethnologue, Yves Lenoble, et un autre helléniste, Jean-Marie Kowalski.

J.-P. L.

SCHWARTZ Maxime

Comment les vaches sont-elles devenues folles ?

[Odile Jacob, 281 p., 135 F, ISBN : 2-7381-0958-6.]

- Maxime Schwartz, qui fut directeur pendant les dix dernières années de l'Institut Pasteur, pose une question qui fait la une de la presse et qui nous préoccupe tous. La question des origines de la maladie, son évolution, la prise en compte tardive des méfaits des farines animales, les interdictions, sont des sujets débattus sans nécessairement que les éléments historiques autant que scientifiques soient clairement exposés. Le livre de M. Schwartz réalise le tour de force de rendre passionnante l'histoire de ce dossier. De la tremblante du mouton, décrite sous Louis XIV mais qui ne touche pas l'homme, aux explorations ethnologiques du prix Nobel Gadusek, qui le conduiront à comprendre (et finalement résorber) le Kuru dans des tribus primitives de Nouvelle-Guinée (qui rituellement mangeaient le cerveau de leurs défunts), jusqu'aux formes variées actuelles que prend l'ESB, c'est à un inquiétant voyage dans l'histoire de la maladie (que Schwartz appelle simplement « le mal ») que l'auteur nous convie. Voyage d'autant plus intéressant qu'il est jalonné d'hésitations, d'erreurs

... et de découvertes. On est encore loin de comprendre la nature moléculaire précise de l'ESB, son mode de reproduction, qui se distingue si clairement des maladies à virus – et c'est pour cela que les premiers traitements et diagnostics ont été si inefficaces. Il est entendu que ces maladies sont dues à des conformations anormales de protéines qui se reproduisent de façon tout à fait différente des maladies bactériennes ou virales. On commence à localiser les sites du code génétique touchés. Mais il semble que l'on soit encore loin du but dans ce nouveau drame de l'humanité. La remarquable mise en perspective historique, les explications scientifiques sans prétention, le recours constant à des images métaphysiques font que ce livre peut être – doit être – mis entre toutes les mains. Plus qu'une simple curiosité, il s'agit pour chacun de satisfaire à un juste devoir d'information devant un problème qui nous concerne tous.

É. G.

SCIENCE HUMAINES

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY, Michel ENAUDEAU, Olivier MONGIN, Jean-Claude THIVOLLE et Éric VIGNE

Cahiers de littérature orale n° 8 – Le diable

[Diffusion Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 322 p., 92 F, ISBN : 2-8583-106-4.]

- Le diable est omniprésent dans notre tradition populaire, et sa figure évolue énormément au cours des âges. Son rôle dans les textes fondateurs, sa place dans telle organisation occulte, les hérésies qu'il a pu inspirer, la façon dont il coexiste avec des entités autochtones ou l'importance que prend actuellement ce qu'on nomme le satanisme dans les sociétés occidentales : le volume, tout en montrant dans certaines contributions la permanence de conceptions plus populaires, s'est tourné résolument vers l'histoire du concept et de ses métamorphoses. En fait, l'image du mal s'est déplacée et celle du diable avec lui. Peut-être est-ce pour cette raison que tant d'écrits lui sont consacrés ? Peut-être est-il nécessaire de le recentrer ? Au sommaire : M. Lebarbie, « Des démons au Diable. Rapide rétrospective » ; N. Zagnoli, « Un jardin de roses et de fleurs. Le choix du serpent dans la mafia calabraise » ; G. Drettas, « "Aller chez la mère du diable" : de quelques représentations de Satan dans l'aire balkanique » ; M. Lebarbier, « Un diable humain ? Représentation du (des) diable(s) dans les contes populaires roumains » ; F. Alvarez-Pereyre, « Obstacle et tentation dans le monde hébraïque et juif » ; G. Calame-Griaule, « Un perturbateur africain. L'exemple dogon » ; I. Leblic, « Diables et "choses d'ailleurs" à Ponérihouen (Nouvelle-Calédonie) » ; E. Anastassova, « Les malices du Malin en milieu vieux-croyant (Bulgarie) » ; I. Andreesco, « L'Antéchrist, dernier pilier de l'enfer. Enquêtes en Roumanie » ; M. Carrin, « Un Satan fugitif, producteur de sorcières et de héros, ou les pérégrinations de Satan chez les Santal et les Munda ».

J.-C. T.

Médiévales. Langue, texte, histoire, n° 39. Techniques : les paris de l'innovation.

[Presses universitaires de Vincennes, 192 p., 100 F, ISBN : 2-842920-83-X.]

- Dans de nombreux secteurs de la production, les ruptures technologiques interviennent à des moments plus ou moins faciles à repérer et selon des modalités diverses : abandon d'une technique au profit d'une autre, ou encore poursuite de deux techniques conjointes dans le même secteur. L'ouvrage aborde les résistances aux changements et montre l'extension (sociale et géographique) des innovations. Le Moyen Âge apparaît traditionnellement comme une époque de stagnation technologique : on constate pourtant, dans beaucoup de secteurs comme les métiers du bâtiment, la métallurgie, la céramique, la verrerie ou la draperie, qu'il a existé des innovations techniques parfois importantes mais qui ont procédé surtout par tâtonnements. Chaque tentative d'innover correspond à un « pari », soit qu'elle réponde à un nouveau besoin, soit qu'elle lance au contraire une demande nouvelle. Les spécialistes des différents secteurs de la production nous expliquent ici quelles ont été les méthodes utilisées pour faire évoluer les techniques et quelles formes de résistance ces innovations ont pu rencontrer.

J.-C. T.

ALTER Robert

Les Anges nécessaires. Kafka, Benjamin et Scholem entre tradition et modernité

[Traduit de l'américain par Isabelle Rozenbaum, Les Belles Lettres, 230 p., 130 F, ISBN : 2-251-44191-3.]

- Sioniste, émigrant en Palestine dès 1924, titulaire de la chaire d'enseignement de la mystique juive à l'Université hébraïque, Gershom Scholem se lia d'amitié dès 1915 avec Walter Benjamin, un amoureux de la culture allemande et française qui entama une idylle avec le communisme tout en étant attiré par le judaïsme. Tous deux éprouvèrent une même fascination pour l'œuvre de Franz Kafka, issu comme eux d'un foyer

germanophone assimilé, en rébellion contre les valeurs paternelles et désireux de se confronter à la tradition juive. Robert Alter entreprend ici de montrer en quoi leur commune nostalgie du judaïsme imprègne directement leur œuvre et détermine leur conception de la modernité. Leur malaise d'écrivains juifs en Allemagne se traduit par une attirance pour l'hébreu, véritable antipode linguistique à leurs yeux, *Ursprache* que seul Scholem maîtrisera. Modernistes, tous trois se tournent néanmoins vers une tradition qui requiert tout autant la soumission à la toute-puissance du texte d'origine que la vivacité renouvelée à l'infini du commentaire. Dernier point commun, la figure de l'Ange dans leurs œuvres respectives. En septembre 1933, G. Scholem, à qui son ami Benjamin légua l'*Angelus Novus* de Paul Klee, acquis en 1921, lui envoie un poème intitulé *Salut de l'Ange*, d'où ressort son caractère céleste, sa mission d'annonciation. Dans la neuvième *Thèse sur l'Histoire* de W. Benjamin, en revanche, l'*Angelus novus*, même s'il est doté d'un pouvoir visionnaire, apparaît comme le témoin purement humain de ce printemps 1940 qui scella le pacte entre Staline et Hitler. Quant à l'ange qui apparaît dans le *Journal* de Kafka à la date du 25 juin 1914, brandissant une épée, il se révèle n'être en définitive qu'une simple figure de proue en bois. Ce motif commun attesterait, selon l'auteur, d'un même rejet de l'assimilation, et simultanément d'une même angoisse face à un impossible retour : comme si, à la place où Dieu se tenait jadis, seule subsistait la mélancolie.

S. C.-D.

BALIBAR Étienne

Nous, citoyens d'Europe ?

[La Découverte, 322 p., 135 F, ISBN : 2-7071-3460-0.]

- La mondialisation et la communauté nouvelle qu'est l'Europe impliquent l'invention d'un nouveau modèle politique. L'absolutisation de la forme *nation* et des valeurs nationales ayant inévitablement entraîné des systèmes d'exclusion entre populations « autochtones » et populations « étrangères », le projet de citoyenneté

... européenne est confronté au spectre d'un nouvel *apartheid* concernant désormais les populations du Sud et de l'Est, et reproduisant les schèmes de discrimination coloniaux. Comment échapper au dilemme de l'exclusion sans pour autant compromettre l'État par l'acceptation d'une infinité de différences ? Autrement dit, une citoyenneté sans communauté, se définissant par-delà l'opposition d'un « intérieur » et d'un « extérieur », est-elle pensable ? Le terme de frontière, constitutif d'une certaine représentation de l'espace politique comme espace de souveraineté, ne rend en effet plus compte de la multiplicité de l'Europe, foyer de tensions entre de multiples appartenances religieuses, culturelles, linguistiques et politiques, témoin la guerre dans les Balkans : par-delà l'antithèse de la « souveraineté nationale » et de l'« hégémonie continentale », la question de l'identité européenne suppose le surgissement progressif d'un peuple pensé comme *demos*, c'est-à-dire pouvoir politique constituant. Pour échapper à l'alternative du communautarisme et de l'universalisme, Étienne Balibar fait appel aux notions de « communauté de destins » et de « citoyenneté imparfaite », parce que toujours en devenir, proposées par Herman van Gunsteren : il n'y a pas de « premiers occupants » du territoire civique, chacun d'entre nous doit remettre en jeu l'identité civique héritée du passé pour la reconstruire au présent avec tous les autres. La question de la justice, la réorganisation du temps de travail, la démocratisation des frontières, la langue de l'Europe, tels sont les quatre grands chantiers préalables au développement d'une Europe démocratique.

S. C.-D.

CHAPOULIE Jean-Michel

La Tradition sociologique de Chicago (1892-1961)

[Le Seuil, 496 p., 190 F, ISBN : 2-02-041920-3.]

- « L'école de Chicago » : l'expression charrie nombre de lieux communs, dont l'idée d'une école structurée, ou bien encore que l'université créa la première chaire de sociologie pour des recherches liées aux

grandes transformations économiques et sociales en cours dans une ville creuset de la révolution industrielle ; des problèmes interethniques de communautés immigrées ; la protestation sociale que commémore chaque année la Fête du travail du 1^{er} mai. Des premiers travaux de William Thomas à ceux d'Ervin Goffman, Jean-Michel Chapoulie dresse un panorama de la dite « école » à travers les dates clés des enquêtes et ouvrages fondateurs d'une sociologie dont la singularité repose en une foi inébranlable dans le travail empirique. Il redresse quelques clichés (Chicago ne fut pas la première université à ouvrir un département de sociologie ; les rapports entre sociologues et travailleurs sociaux furent vite distendus du fait de rivalités institutionnelles ; ou bien encore, passé 1930, ce n'est plus le contexte immédiat de Chicago qui impulse les recherches, mais les problèmes au niveau fédéral, niveau auquel agissent les grandes sources de financement des recherches, même si, de fait, des continuités s'observent avec l'étude des délinquances ou des relations entre races et entre cultures). On notera particulièrement l'ampleur de la place donnée aux enquêtes de terrain, avec le cas de deux sociologues dont les ouvrages, devenus des classiques de la sociologie, et grâce auxquels ils firent carrière, puisent en fait largement dans leur autobiographie : Nels Anderson, l'auteur de *Hobo*, ouvrage consacré aux travailleurs migrants saisonniers, et Donald Roy, à qui l'on doit une thèse sur le travail ouvrier et l'autolimitation du rendement.

É. V.

CYRULNIK Boris

Les Vilains Petits Canards

[Odile Jacob, 278 p., 135 F, ISBN : 2-7381-0944-6.]

- Maria Callas, « la divine », la voix du siècle s'il ne devait en rester qu'une, fut une petite fille dépérissant de carences affectives dans un dépôt d'enfants immigrés de New York... Barbara, meurtrie par un viol paternel et persécutée pendant la guerre, a su chanter sa vie, et chacun la fredonne... Georges Brassens, mauvais garçon, dut à son professeur de troisième la découverte de la poésie,

qui donna une autre issue à sa révolte. Ces cas de résilience sont célèbres. Mais B. Cyrulnik décrit ici ce que pourrait être chacun d'entre nous. Il nous montre comment ce processus se met en place dès la petite enfance, avec le tricotage des liens affectifs puis l'expression des émotions.

J.-C. T.

DELORT Robert et WALTER François
Histoire de l'environnement

[PUF, coll. « Le nœud gordien », 352 p., 188 F, ISBN 2-13-051472-3.]

- Ce livre novateur ouvre un nouveau territoire de la recherche. Durant le dernier siècle, la place de l'environnement dans les préoccupations des Européens s'est transformée, passant du statut de vague inquiétude à celui d'enjeu crucial pour la survie de l'humanité. Les rythmes pris par l'exploitation des ressources naturelles et les modifications bio-géo-chimiques sont certes sans commune mesure avec ce que l'humanité avait connu jusqu'alors. Et pourtant, dès le Moyen Âge, on trouve esquissés quelques-uns des grands problèmes que pose l'environnement aux sociétés européennes. L'histoire de l'environnement (éco-histoire) n'étudie pas dans le passé les seules actions de l'homme, elle ne se consacre pas uniquement aux conditions naturelles et culturelles qui ont pu agir sur l'homme et sur lesquelles il a agi, mais un de ses premiers objets est le devenir de tous les phénomènes naturels. Cette écologie historique a donc l'ambition de coordonner les connaissances actuelles pour étudier l'environnement dans le passé, et observer comment s'articulent le temps de la nature et celui de l'histoire. Elle insiste sur la formidable complexité des interrelations des phénomènes naturels et humains, de l'univers stellaire au simple virus, de l'apparition de l'homme à aujourd'hui. L'histoire de toutes ces composantes, et de leurs rapports inextricablement mêlés, est peu porteuse d'explications dans la synthèse d'une longue aventure européenne qui se distingue par son extrême originalité.

J.-C. T.

GOODY Jack

La Famille en Europe

[Le Seuil, coll. « Faire l'Europe », 286 p., 140 F, ISBN : 2-02-028722-6.]

- Il fallait un anthropologue familier des sociétés autres pour esquisser à grands traits l'histoire de la famille européenne. Son regard décentre le propos de nombreux lieux communs véhiculés par des historiens trop européocentrés. Ainsi, sensible aux différences dans le temps et l'espace, la géographie et les cultures, Jack Goody conclut que l'Europe n'a pas inventé la famille nucléaire, ni l'enfance à travers le sentiment d'affection pour les petits. En revanche, la christianisation a fortement ramené la famille aux parents et descendants directs, redoublant la famille réelle d'une famille spirituelle — parrains et marraines, dont le mariage entre soi était prohibé —, multipliant les prohibitions de mariage selon les degrés de parenté, limitant la part de la parentèle élargie. Une redéfinition restreinte de la famille qui favorisa ce qui était visé : la transmission des biens à l'Église et aux ordres ou fondations pieuses et non plus aux branches latérales. Ces nouvelles règles ne visaient pas seulement à distinguer les chrétiens des païens et des juifs, mais aussi à assurer à l'Église le monopole des normes affectives, sexuelles et sociales. Un monopole qu'entamera la Réforme (le caractère « sacré, indissoluble et consensuel » du mariage n'est plus un dogme, les mariages entre consanguins ou par alliance deviennent plus aisés, etc.), qu'ébranlera la dislocation de la famille par la Révolution industrielle puis la laïcisation de l'espace public (lois sur le divorce, que la Réforme protestante avait déjà autorisé, puis sur l'interruption volontaire de grossesse), sans oublier les formes nouvelles contemporaines (familles monoparentales, familles recomposées, etc.)

É. v.

LA GUÉRIVIÈRE (de) Jean

Les Fous d'Afrique.

Histoire d'une passion française

[Le Seuil, coll. « L'histoire immédiate », 379 p., 135 F, ISBN : 2-02-037217-7.]

- Un siècle de relations entre la France et l'Afrique raconté par l'un des spécialistes de la question, qui a longtemps travaillé au journal *Le Monde*. Qu'il s'agisse de la littérature, de l'art, de la mémoire militaire, de la tradition administrative ou de l'enseignement, l'Afrique fut et demeure inextricablement mêlée à l'histoire française. Un livre accessible et important.

Vdp

MAHÉ Alain

Histoire de la Grande Kabylie.

XIX^e et XX^e siècles. Anthropologie

historique du lien social dans les communautés villageoises

[Éditions Bouchène, 656 p., 270 F, ISBN : 2-912946-12-3.]

- Voilà un ouvrage indispensable (ne pas oublier non plus celui de Yacine Tassadit, *Chacal ou les ruses du dominé*, éditions La Différence, cf. recension dans *Vient de paraître* n° 4, p. 101) pour qui veut comprendre un peu mieux le rôle central de la Kabylie dans les événements qui secouent l'Algérie depuis des décennies. Le ton est équilibré, l'auteur ne cède jamais pour autant à l'esprit différentialiste au nom d'une spécificité culturelle qui a alimenté et alimente toujours le « mythe kabyle ». Les premiers chapitres du livre de l'historien Alain Mahé, spécialiste d'anthropologie juridique et politique du Maghreb et maître de conférence à l'EHESS, éclairent d'abord les ressorts anthropologiques de la Kabylie en analysant le rôle décisif de la *tajmat*, dont les variations sont l'un des fils conducteurs de l'étude. « La *tajmat* ou assemblée de village, ou encore, de nos jours, comité de village, est composée d'un président (*amin*), secondé par un *ukil* (sorte d'adjoint de l'*amin*) ainsi que par autant de *tamen* (représentants des groupes de familles) que le village compte de lignages. En assemblée plénière, tous les hommes du village y ont leur place et sont tenus

d'assister aux débats sous peine d'amende. »

L'analyse porte ensuite sur la période coloniale (le mythe kabyle et la politique kabyle de la France sont traités, mais aussi l'ethnisation exacerbée par le pouvoir en place depuis l'indépendance), sur la colonisation rurale et l'immigration qui en est la contrepartie, puis sur la guerre de libération nationale et les principaux événements qui ont suivi l'indépendance (l'insurrection du FFS en Kabylie en 1963, la crise de légitimité de l'État algérien en Kabylie, le printemps berbère, qui a duré d'avril 1980 aux troubles d'octobre 1988, « l'affaire » Matoub Lounès). Le dernier chapitre, qui scrute le « chaos » actuel, entreprend l'analyse des évolutions depuis décembre 1991, en particulier celle de la montée du terrorisme en Kabylie, qualifiée de « base arrière », et celle du mouvement culturel berbère et des associations culturelles indissociables de l'esprit du *tajmat*.

On ne peut que saluer l'initiative de l'éditeur Bouchène qui confirme là sa volonté de faire comprendre les violences algériennes grâce à des livres indispensables. Cet ouvrage, dont l'ambition s'accompagne d'une grande clarté dans l'exposition, éclaire le rôle actuel de la Kabylie dans la succession des événements qui ensanglantent l'Algérie. À travers les revendications culturelles et linguistiques, c'est une volonté politique qui s'affirme, mais c'est aussi l'état d'esprit des assemblées démocratiques liées au *tajmat* qui persiste tout en se métamorphosant. C'est pourquoi la longue séquence anthropologique qui inaugure ce livre ne renvoie pas à des débats de spécialistes (l'auteur discute les thèses de Pierre Bourdieu ou Jeanne Favret, qui ont avancé en leur temps des thèses remarquables sur le fonctionnement politique de la Kabylie), elle met surtout en relation anthropologie et histoire. En effet, il n'est pas possible de saisir les ressorts de la violence contemporaine sans analyser la crise des régulations classiques mais aussi sans montrer que seul l'esprit démocratique, qui irriguait et irrigue encore les assemblées populaires, est seul capable de freiner des évolutions dramatiques. Ce n'est donc pas une approche culturaliste de la Grande Kabylie

que ce livre met en scène, mais le rôle politique particulier de cette région dans un espace politique algérien marqué par la puissance et l'irresponsabilité de l'État.
O.M.

SARTRE Maurice

D'Alexandre à Zénobie.

Histoire du Levant antique

(IV^e siècle av. J.-C.)

– III^e siècle ap. J.-C.)

[Fayard, 1194 p., 260 F, ISBN : 35-1121-9.]

- Le Levant antique, c'est la Syrie telle que l'entendaient les Anciens, des contreforts de l'Anatolie aux parages de l'Égypte, des rivages de la Méditerranée à la vallée de l'Euphrate et au désert syro-mésopotamien. Le cadre chronologique retenu par l'auteur vise moins à absolutiser deux dates (la conquête hellénistique d'Alexandre ; les premières poussées arabes) qu'à définir une aire de jeu : celle des apports des conquérants grecs, romains ou arabes, celle de la persistance des identités et cultures des peuples de la région (phéniciens, araméens, juifs), à travers les échanges de tous ordres. Si cette fresque restitue inévitablement l'efflorescence d'un judaïsme privé d'État ou bien encore les origines du christianisme, la crise de succession lagide et séleucide ou l'implantation de l'administration romaine, elle permet également de découvrir la vie rurale, le monde urbain, les cultures et les langues. Cette synthèse vaste, qui permet au lecteur de reconstruire le motif d'un puzzle dont les pièces sont enfermées le plus souvent dans des revues savantes, est un plaisir pour l'esprit.

É.V.

STEIN Édith

Vie d'une famille juive

(1891-1942)

[Traduit de l'allemand et annexes par Cécile et Jacqueline RASTOIN, Ad Solem/Cerf, 592 p., 220 F, ISBN : 2-204-06520-X.]

- « Je suis de nationalité prussienne et juive », écrivait Édith Stein (1891-1942) dans le Curriculum vitæ accompagnant

la présentation de sa thèse sur le concept d'*Einfühlung*, qu'elle soutint brillamment sous la direction de Husserl à Fribourg en 1916. Or, l'« empathie » anime bien ce témoignage vécu sur l'être juif dans l'Allemagne des années 1930 que nous a laissée celle qui, après avoir reçu le baptême en janvier 1922, fut néanmoins déportée par les nazis à Auschwitz, où elle périt en août 1942. Comprendre et défendre les valeurs juives, telle est l'ambition qui anime É. Stein lorsqu'elle entreprend de retracer l'histoire de sa propre famille, au sein de laquelle se retrouvent les deux courants du judaïsme à Breslau : le judaïsme réformé du rabbin Abraham Geiger avait les faveurs de sa mère, sa nièce Erika fréquentant, quant à elle, le séminaire de théologie rabbinique de Zacharias Frankel. Benjamine d'une fratrie de onze enfants, É. Stein manifesta très tôt ses dons intellectuels, convaincue qu'elle était « destinée à quelque chose de grand ». Elle interrompit pourtant ses études en pleine adolescence, au moment même où elle se détachait de la foi. Militante féministe ardente, très attirée par les questions sociales — elle servira dans un lazaret de la Croix-Rouge pendant la Première Guerre mondiale —, É. Stein, après avoir lu les *Recherches logiques* de Husserl, prit le chemin de l'université de Göttingen. Elle y sera également fascinée par le « génie » de Max Scheler, dont la conversion au catholicisme lui ouvrit à nouveau l'univers de la foi. Interdite d'enseignement par les lois nationales-socialistes et si liée qu'elle se sentit au destin du peuple juif — elle tenta en vain d'intercéder auprès de Pie XI pour qu'il promulgue une encyclique sur les juifs —, É. Stein prit en avril 1933 la résolution, longtemps différée pour épargner sa mère, d'entrer au Carmel de Cologne. Édith Stein fut béatifiée en 1987, canonisée en 1998 et consacrée copatronne de l'Europe en 1999. Son testament de juin 1942 — « Dès maintenant j'accepte la mort que Dieu m'a préparée [...] en expiation de l'incrédulité du peuple juif » — témoigne de celle qui, jusqu'au bout, demeura une fille d'Israël.

S. C.-D.

STEINER George

Grammaires de la création

[Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard, 430 p., 135 F, ISBN: 2-07-075941-5.]

- La régression de l'humanité, au XX^e siècle, vers la bestialisation, dont *La Métamorphose* de Kafka est la meilleure illustration, a un impact sur le temps grammatical du futur, temps de l'espoir nécessaire à la survie, négation de notre mortalité et de la triste nécessité. Dans l'histoire de l'Occident, la prière, forme suprême de cet espoir, n'a cessé de s'affaiblir: «Nous vivons une éclipse du messianique.» La recherche du point zéro en astrophysique, en biologie moléculaire, en psychanalyse ou en linguistique sont autant de témoignages de la crise que nous connaissons, celle du temps futur: «Nous nous souvenons aujourd'hui des futurs passés.» «*In memoriam* pour les futurs perdus», ce livre interroge également le concept de création: s'il ne saurait y avoir de religion sans mythe de la création, l'éclipse du messianique infirme-t-elle pour autant le concept de création philosophique et poétique? L'affirmation de Paul Celan: «Je n'ai jamais rien inventé», atteste de la primauté de la création sur l'invention, mais surtout de sa liberté et de sa gratuité. Musique, poésie, métaphysique spéculative, mathématiques pures, tels sont les domaines dans lesquels nous nous élevons au-dessus de notre condition, l'art abstrait d'un Mondrian ou d'un Reinhardt, les silences «composés» de Webern à John Cage et à Morton Feldmann nous rapprochant le plus de la trame de la créativité. Eschyle, Dante, Bach, Dostoïevski s'affrontaient avec la transcendance: à supposer que nous nous acheminions vers une époque d'authentique athéisme, quelle pourrait être la contrepartie d'une fresque de Michel Ange ou du roi Lear?

S. C.-D.

- George Steiner est un auteur abondant. Une vingtaine de ses livres sont traduits en français. Dans les premières pages du plus récent de ses ouvrages, *Grammaires*

de la création, Steiner remarque que langue et théologie s'accordent pour dire que Dieu n'invente pas le monde mais le crée. Les humains sont ordinairement considérés capables d'invention et de création. Mais en quel(s) sens? Voilà qui intrigue George Steiner. Dans ce livre issu de conférences et séminaires tenus dans les universités de Glasgow et Genève, il se donne pour tâche de construire la différence entre création et invention. Le jeu confus, écrit-il, de la différenciation et du chevauchement entre «création» et «invention» a été peu exploré. Steiner mène sa recherche à travers les territoires habituels et complexes d'un encyclopédisme essentiellement ouvert aux textes bibliques, à la philosophie, aux mathématiques, à la littérature, aux arts avec une révérence particulière pour la musique. L'auteur y ajoute les domaines politiques et humanitaires, ainsi que les très nouveaux questionnements apportés par les mondes virtuels du ou des cyberspace(s). Excusez du peu! Cette énumération indique le milieu de pensée du livre et non un découpage thématique, et ce d'autant que les cinq chapitres du livre sont sans titre. Ce que Steiner appelle grammaire s'apparente au réseau, puisqu'il entend par là «l'organisation articulée de la perception, de la réflexion et de l'expérience, la structure nerveuse de la conscience lorsqu'elle communique avec elle-même et avec les autres» (p. 14). Dans les grands textes religieux fondateurs (la Bible), littéraires (Dante, Shakespeare), dans la pratique d'écriture d'un Michel de Montaigne, Steiner s'efforce d'élucider l'idée de création. Même présentée comme préliminaire, la déclaration cardinale reste celle-ci: «L'acte créatif est un accomplissement de la liberté» (p. 159). La création est ce qui aurait pu être comme ne pas être. Ce que Steiner reconnaît commenter de façon un peu abstraite par cette phrase: «La création se laisse donc définir comme *ce qui est liberté accomplie, qui inclut et exprime dans son incarnation la présence de ce qui en est absent ou de ce qui pourrait être radicalement autre*» (p. 160). Pour y voir plus clair, rien ne vaut le conseil de l'auteur: examiner des œuvres singulières. Quant

à l'invention, Steiner la cherche essentiellement du côté des mathématiques et des virtualités des mondes dont l'informatique et l'ordinateur permettent l'émergence. Impression n'est pas raison. Mais comment un livre aux références si multiples et si savantes peut-il décevoir? Ce livre déçoit parce qu'il tient dans une agitation quasi brownienne des noms, des textes, des questions et des problèmes sans qu'aucune ligne directrice n'organise ce raffinement et ce foisonnement encyclopédiques. Trop de science, trop de culture tuent l'élucidation recherchée. Et des pensées bienséantes, même exprimées avec élégance, demeurent bienséantes. Il n'est pas agréable de les lire sous la plume d'un homme aussi savant et distingué que George Steiner.

M. E.

VELTZ Pierre

Le Nouveau Monde industriel

[Gallimard, coll. « Le débat », 240 p., 95 F, ISBN : 2-07-075822-2.]

OLLIVIER Blaise et SAINSAULIEU

Renaud (sous la dir. de)

L'Entreprise en débat dans la société démocratique

[Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 328 p., 138 F, ISBN : 2-7246-0848-8.]

BOYER Robert et FREYSSINET Michel

Les Modèles productifs

[La Découverte, coll. « Repères », 128 p., 52 F, ISBN : 2-7071-3317-5.]

- La littérature consacrée à l'entreprise, en plein renouvellement, est particulièrement luxuriante. Elle se penche aussi bien sur le fonctionnement de l'entreprise post-fordiste dans le domaine du travail que sur les nouvelles formes de gouvernance et les nouveaux modèles productifs, qui ne se réduisent pas à un seul cas de figure. Tout en se méfiant des analyses qui insistent trop fortement sur les ruptures, Pierre Veltz, l'actuel directeur de L'École nationale des ponts et chaussées à qui on doit un livre fort original sur le phénomène de la mondialisation pensée

comme un processus de fragmentation spatiale (*Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel*, PUF), souligne que le « nouveau monde industriel » (il ne parle pas de monde post-industriel) est essentiellement défini par la notion de réseau. « S'il fallait trouver un dénominateur commun, celui-ci ne serait pas l'entreprise-réseau, terme trop restrictif, mais plutôt ce que j'appellerais un modèle cellulaire en réseau. [...] Trois éléments principaux caractérisent ce modèle et définissent ses liens de rupture avec le modèle taylorien. Le premier élément est la *décentralisation orientée vers le marché*. Le deuxième élément clé est *la montée de la forme contractuelle*. Le troisième élément caractéristique du modèle cellulaire en réseau est *le caractère généralement plurifonctionnel des unités mises en réseau*. » L'analyse proposée ici a le mérite de ne pas considérer le seul facteur économique et de rappeler que les mutations contemporaines, à la fois technologiques et organisationnelles, modifient en profondeur le comportement des individus-travailleurs. L'analyse des transformations anthropologiques, fil conducteur du livre, met en avant ce double paradoxe : la rapidité des liens s'accompagne d'une fragmentation forte (d'où la crise des médiations de tous ordres), l'implication forte des individus va de pair avec une faiblesse subjective et une esquive de la conflictualité. « On pourrait parler à cet égard de liens de type "Lego" : comme les liens entre les briques de Lego, les liens fonctionnels sont solides, mais se défont facilement. » Au moment où l'on assiste à une revendication d'autonomie qui se solde par une fragilité plus grande des individus au sein de l'entreprise, les conditions d'une vie démocratique au sein de l'entreprise sont un thème essentiel. Dirigé par Renaud Sainsaulieu et Blaise Ollivier, *L'Entreprise en débat* passe en revue les modifications qui affectent les capacités de décision et de gouvernance quand le poids de l'actionariat est croissant et le travailleur flexibilisé et précarisé. Quels sont les moyens de résister à cette tendance qui déstabilise l'entreprise et de responsabiliser les travailleurs? Ce sont aussi bien les nouvelles formes d'aliénation que les répliques citoyennes

... que ce livre passe en revue, tout en posant comme hypothèse que l'entreprise est d'abord une «institution sociale». Alors que l'on parle d'une manière très générale de l'évolution de l'entreprise et des modèles productifs qu'elle privilégie, le petit ouvrage de Robert Boyer et Michel Freyssenet remet en cause les approches se polarisant sur une tendance unique pour la défendre ou la stigmatiser. Après avoir rappelé que le système de production qualifié de «production au plus juste» (*lean production*) a succédé à la production artisanale et à la production de masse marquée par le taylorisme, les auteurs montrent que ce dernier modèle, celui qui correspond aux succès de la firme japonaise dans les années 80, a été mis en cause par un modèle anglo-saxon contraint de prendre en compte la rentabilité à court terme exigée des nouveaux investisseurs institutionnels (fonds de pension, Sicav, fonds communs de placement...).

Loin de considérer ce dernier modèle comme hégémonique, Boyer et Freyssenet scrutent les autres modèles productifs qui se mettent en place aujourd'hui. Cette approche plurielle n'est pas sans conséquences sur notre perception du nouveau régime de croissance économique et sur la pertinence des politiques publiques, trop souvent enfermées dans une approche dépendant d'un seul type de firme et d'entreprise.

O.M.

A

ABENSOUR Miguel	L'Utopie, de Thomas More à Walter Benjamin	55
ABRON Claude et MANGEOT Nathalie	Portes de Paris	45
ALTER Robert	Les Anges nécessaires. Kafka, Benjamin et Scholem entre tradition et modernité	63
AMIEL Anne	La Non-Philosophie de Hannah Arendt. Révolution et jugement	49
AMSELLE Jean-Loup	Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures	27
ANCET Jacques	Le jour n'en finit pas	32
ANDREOLI Anamaria	D'Annunzio	10
Les Années pop		9

B

BALIBAR Étienne	Nous, citoyens d'Europe ?	63
BERBERIAN et DUPUY	Monsieur Jean 5. Comme s'il en pleuvait	18
BERTOIN Jacques	L'Homme de ma vie	23
BICHONNIER Henriette et PEF (ill.)	La Maison éléphant	21
BLANCHIN Mathieu	Le Val des ânes	18
BOYER Robert et FREYSSINET Michel	Les Modèles productifs	69
BRAMI Élisabeth et TSCHIEGG Anne-Sophie (ill.)	Drôle de maman	19
BRASSEUR Roland	Le Cinquante-Quatrième Jour	23
BRAUDEAU Michel	L'Interprétation des singes	39
BRENEZ Nicole et LEBRAT Christian (sous la dir. de)	Jeune, dure et pure. Une histoire du cinéma d'avant-garde et expérimental en France	10
BRISOU-PELLEN Évelyne	Deux graines de cacao	22

C

CACHIN Françoise	Signac. Catalogue raisonné de l'œuvre peint	12
Cahiers de littérature orale n° 8. Le diable		62
CAMPANELLA Tommaso	Apologie de Galilée	59
CANFORA Luciano	César, le dictateur démocrate	49
CANFORA Luciano	Une profession dangereuse. Les penseurs grecs dans la cité	50
CARVALLO Fernando et GLISSANT Édouard (préface)	L'Amérique Latine et la Nouvelle Revue française, 1920-2000	39
CASARES Adolfo Bioy	Romans	39
CATHALA Agnès et DIEMUNSCH Philippe (ill.)	Qui est le plus rusé ?	21

... CAUBÈRE Philippe	Les Carnets d'un jeune homme, 1976-1981	41
CAVINA Anna Ottavi (sous la dir. de)	Paysages d'Italie, les peintres du plein air (1780-1830)	11
CHAPOULIE Jean-Michel	La Tradition sociologique de Chicago (1892-1961)	64
CORSI Pietro	Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme	60
CORTANZE (de) Gérard	Philippe Sollers ou la volonté de bonheur, roman	30
COSSUTTA Frédéric et NARCY Michel (sous la dir. de)	La Forme dialogue chez Platon	50
CYRULNIK Boris	Les Vilains Petits Canards	64

D

DAMBRE Marc et GOSSELIN-NOAT Monique (sous la dir. de)	L'Éclatement des genres au XX^e siècle.	28
DANEY Serge	La Maison cinéma et le monde. Le temps des Cahiers, 1962-1981	11
DANNEYROLLES Jean-Luc	Un jardin extraordinaire	46
DARRAS Jacques	Moi, j'aime la Belgique !	33
DEGUY Michel	L'Impair	33
DELORT Robert et WALTER François	Histoire de l'environnement	65
DEMANGEOT Cédric	D'un puits	34
DESCLOS Marie-Laurence (sous la dir. de)	Biographie des hommes, biographie des dieux	51
DETHAN Isabelle	Ingrid. 1. Le dernier voyage d'Opa Julius	18
DIEMUNSCH Philippe (ill.) et CATHALA Agnès	Qui est le plus rusé ?	21
DIEUDONNÉ Patrick (sous la dir. de)	Bretagne, un XX^e siècle d'architectures	6
DISTEL Anne	Signac au temps d'harmonie	12
DISTEL Anne, LEIGHTON John et STEIN Susan Alyson	Signac, 1863-1935	12
DOUZOU Olivier	L'Ogre	19
DUPONT Florence	L'Insignifiance tragique	51
DUPUY et BERBÉRIAN	Monsieur Jean. 5. Comme s'il en pleuvait	18

E

EISENZWEIG Uri	Fictions de l'anarchisme	23
ESTEBAN Claude	Morceaux de ciel, presque rien	34

F

FARDOULIS-LAGRANGE Michel	Le Texte inconnu	35
FERRETTI-BOCQUILLON Marina	Signac aquarelliste	12

FERRY Luc	Le Sens du beau. Aux origines de la culture contemporaine	13
FOURCADE Dominique	Est-ce que j'peux placer un mot ?	35
FREIRE Carlos	Tout doit disparaître	13
FREYSSENET Michel et BOYER Robert	Les Modèles productifs	69

G

GALARD Jean et WASHEK Mathias (sous la dir. de)	Qu'est-ce-qu'un chef d'œuvre ?	16
GALSTER Ingrid (sous la dir. de)	La Naissance du phénomène Sartre	28
GAY-PARA Praline et SAILLARD Rémi (ill.)	Le Pou et la Puce	20
GÉBÉ	Une plume pour Clovis	18
GIRET Noëlle	Georges Pitoëff, le régisseur idéal	42
GIROUARD Mark	La Vie dans les châteaux français du Moyen Âge à nos jours	6
GLISSANT Édouard (préface) et CARVALLO Fernando	L'Amérique Latine et la Nouvelle Revue française, 1920-2000	39
GOLD Mary Jayne	Marseille année 40	14
GOODY Jack	La Famille en Europe	65
GOSELIN-NOAT Monique (sous la dir. de) et DAMBRE Marc	L'Éclatement des genres au XX^e siècle.	28
GOTTELAND Sophie	Mythe et rhétorique. Les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique	52
Grèges n° 6		31

H

HEIDSIECK Bernard	Canal Street	36
HELFT Claude et MANSOT Frédéric (ill.)	La Mythologie égyptienne	20
HENRIC Jacques	Légendes de Catherine M.	24
HUBERT Étienne-Alain	Circonstances de la poésie (Reverdy, Apollinaire, surréalisme)	36
HUSSERL Edmund	Sur l'intersubjectivité	52

J

JULLIEN François	Du « temps » — éléments d'une philosophie du vivre	53
------------------	---	----

...

K

KLEIN Étienne	L'Atome au pied du mur	60
KLOSSOWSKI Pierre	Tableaux vivants	28
KRONAUER Elli	Mikhaïlo Potyk et Mariya la très blanche mouette	20

L

LA GUÉRIVIÈRE (de) Jean	Les Fous d'Afrique. Histoire d'une passion française	66
LA ROCHE SAINT-ANDRÉ (de) Anne, VENTRILLON Brigitte et TALLEC Olivier (ill.)	Mon copain a volé. L'interdiction du vol	20
LAGAUTRIÈRE Philippe (ill.) et PIQUEMAL Michel	Mon premier livre de sagesse	21
LAMBERT Gérard	La Terre chauffe-t-elle ?	60
LANG Luc	Les Indiens	40
LEBRAT Christian (sous la dir. de) et BRENEZ Nicole	Jeune, dure et pure. Une histoire du cinéma d'avant-garde et expérimental en France	10
LEIGHTON John, DISTEL Anne et STEIN Susan Alyson	Signac, 1863-1935	12
LENOIR Hélène	Le Magot de Momm	40
LONG Anthony et SEDLEY David	Les Philosophes hellénistiques	54

M

MAHÉ Alain	Histoire de la Grande Kabylie. XIX^e et XX^e siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises	66
MAISON Jean	Terrasses stoïques	37
MANGEOT Nathalie et ABRON Claude	Portes de Paris	45
MANGUEL Alberto	Le Livre d'images	14
MANSOT Frédéric (ill.) et HELFT Claude	La Mythologie égyptienne	20
MARTINIGOL Danièle	Les Abîmes d'Autremer	22
MASSÉ Marie-Madeleine	Carlo Bugatti au musée d'Orsay. Catalogue sommaire du fonds d'archives et des collections	15
MATTEI Jean-François (sous la dir. de)	Philosopher en français	54
	Médiévales. Langue, texte, histoire, n° 39. Techniques : les paris de l'innovation	63

MICHEL Jean-Paul	« Défends-toi, beauté violente ! »	37
MICHEL Régis (sous la dir. de)	Où en est l'interprétation de l'œuvre d'art ?	16
MILLET Catherine	La Vie sexuelle de Catherine M.	24
MOLÈNES (de) Thalie et SOCHARD Frédéric (ill.)	17 contes du bouddhisme	20
MORAND Paul	Au seul souci de voyager	25
MORAND Paul	Journal inutile, 2 vol. (1968-1972, 1973-1976)	25
MURAT Laure	La Maison du docteur Blanche. Histoire d'un asile et de ses pensionnaires, de Nerval à Maupassant	29
MURAY Philippe	Céline	29

N

NARCY Michel (sous la dir. de) et COSSUTTA Frédéric	La Forme dialogue chez Platon	50
NOIVILLE Florence et NOIVILLE Christine (ill.)	La Mythologie grecque	21
NOZIÈRE Jean-Paul	Un jour avec Lola	22

O

OLLIVIER Blaise et SAINSAULIEU Renaud (sous la dir. de)	L'Entreprise en débat dans la société démocratique	69
OSTER Daniel	Guillaume Apollinaire	30

P

PACHET Pierre	Adieu	26
PARLIER Yves	Robinson des mers	44
PEF (ill.) et BICHONNIER Henriette	La Maison éléphant	21
PEREZ-REVERTE Arturo	Le Cimetière des bateaux sans nom	44
PERRET Simon-Pierre et HALBREICHT Harry	Albénic Magnard	47
PICARET et TARDI	Polonius	19
PIQUEMAL Michel et LAGAUTRIÈRE Philippe (ill.)	Mon premier livre de sagesse	21
Poétique n° 126, avril 2001		27
PTOLÉMÉE Claude	Le Livre unique de l'astrologie	61

...

R

RAMUZ Charles-Ferdinand	Histoire du soldat, parlée, jouée, dansée	47
REVAULT D'ALLONNES Myriam	Merleau-Ponty. La chair du politique	55
RIOT-SARCEY Michèle	L'Utopie en questions	55
ROGER Alain	Nus et paysages, Essai sur la fonction de l'art	7
ROMILLY (de) Jacqueline	La Loi dans la pensée grecque	56
ROSSI Paul-Louis	La Voyageuse immortelle	27
ROUSSEL Alain	L'Œil du double	38

S

SAILLARD Rémi (ill.) et GAY-PARA Praline	Le Pou et la Puce	20
SAINSAULIEU Renaud (sous la dir. de) et OLLIVIER Blaise	L'Entreprise en débat dans la société démocratique	69
SAINTE-CROIX-LOYSEAU	Dépêches au cerf-volant	38
SALANSKIS Jean-Michel	Sens et philosophie du sens	57
SARTRE Maurice	D'Alexandre à Zénobie	67
SCHMITT Olivier et TERZIEFF Laurent	Entretien	43
SCHNEIDER Michel	Musiques de nuit	48
SCHWARTZ Maxime	Comment les vaches sont-elles devenues folles ?	61
SEBBAH François-David	L'Épreuve de la limite. Derrida, Henry, Levinas et la phénoménologie	57
SEDLEY David et LONG Anthony	Les Philosophes hellénistiques	54
SOCHARD Frédéric (ill.) et MOLÈNES (de) Thalie	17 contes du bouddhisme	20
SOLLERS Philippe	Éloge de l'infini	30
SOLLERS Philippe	Francis Ponge	30
	Sorgue n° 2. Cahier Christian Gabriel et le Guez Ricord	32
STEIN Édith	Vie d'une famille juive (1891-1942)	67
STEIN Susan Alyson, DISTEL Anne et LEIGHTON John	Signac, 1863-1935	12
STEINER George	Grammaires de la création	67

T

TALLEC Olivier (ill.) LA ROCHE SAINT-ANDRÉ (de) Anne et VENTRILLON Brigitte	Mon copain a volé. L'interdiction du vol	20
---	---	----

TARDI et PICARET	Polonius	19
TERREL Jean	Les Théories du pacte social. Droit naturel, souveraineté et contrat de Bodin à Rousseau	58
TERZIEFF Laurent et SCHMITT Olivier	Entretien	43
TOP Damien	Albert Roussel	48
TORONI Niele	Autour d'un travail/peinture	16
TRIGANO Gilbert	Les Plus Beaux Poèmes du voyage (anthologie)	45
TRONCY Éric	Claude Lévêque	16
TSCHIEGG Anne-Sophie (ill.) et BRAMI Élisabeth	Drôle de maman	19

V

VANOLI Vincent	La Chasse galerie	19
VANTAL Anne	Le Pain	46
VELTZ Pierre	Le Nouveau Monde industriel	69
VENTRILLON Brigitte, LA ROCHE SAINT-ANDRÉ (de) Anne et TALLEC Olivier (ill.)	Mon copain a volé. L'interdiction du vol	20
VERNES Michel	Divagations	7
VIEL Tanguy	L'Absolue Perfection du crime	41
VINCENT Gabrielle	Les Questions de Célestine	19

W

WALTER François et DELORT Robert	Histoire de l'environnement	65
WASHEK Mathias (sous la dir.) et GALARD Jean	Qu'est-ce-qu'un chef-d'œuvre ?	16
WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (von) Ulrich	Qu'est-ce qu'une tragédie attique ? Introduction à la tragédie grecque	58
WLASSIKOFF Michel (sous la dir. de)	Signes, de la jeune création graphique en France	17

Z

ZENATTI Valérie	Fais pas le clown, Papa !	22
-----------------	----------------------------------	----

adpf – dernières parutions

septembre 2001 •

L'adpf, Association pour la diffusion de la pensée française, est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères pour la promotion du livre et de l'écrit. L'adpf produit et diffuse dans tout le réseau culturel français à l'étranger différents outils éditoriaux.

adpf diffusion •

Anne du PARQUET et Fatima BASTOS

Tél. : (33 1) 43 13 11 00 / Fax : (33 1) 43 13 11 25

Mél : diffusion@adpf.asso.fr

• **Notre Librairie** - Revue des littératures du Sud

NOUVELLE PARUTION :

N° 145, juillet-septembre 2001,

La bande dessinée

70 FF, (10.67 Euros)

La revue s'est mise en couleurs pour accueillir les bandes dessinées d'Afrique et de l'océan indien. Par sa nature même, à la marge de la littérature reconnue et académique, la B.D. choisit des supports et lieux d'expression moins nobles que ceux que s'arroge la « grande littérature ». Il faut donc aller la rencontrer là où elle attire ses lecteurs, dans des journaux et des revues spécialisées.

Mais journaux et revues, comme les roses, ne vivent qu'un moment. On les garde rarement. Sans la passion des mordus de B.D., certaines belles planches seraient introuvables.

Ce numéro propose donc de faire percevoir certains aspects des réalités et des problèmes de la B.D. du Sud.

Le premier constat, réjouissant, est celui de l'importance de son audience. Il arrive que des revues tirent à 40 000 exemplaires, vendus relativement bon marché et donc vraiment achetés par les lecteurs. Il y a de quoi faire rêver bien des romanciers... Mais tout n'est pas si idyllique. Car la production et la vente d'albums posent beaucoup plus de problèmes économiques. Sans parler des contraintes idéologiques et politiques, car la B.D. est un art en prise directe avec l'évolution de la société, donc parfois contestataire...

La B.D. du Sud commence à être pleinement reconnue dans les grands festivals internationaux et organise aussi localement ses propres rencontres. Elle s'interroge donc sur sa finalité, sa pratique, son originalité. Forme pleinement populaire, elle intègre nécessairement des modèles empruntés aux grandes écoles mondiales mais invente aussi une voie propre.

- **Répertoire des médiathèques**

Ministère des affaires étrangères/adpf
156p., ISSN 1297-6547, 2001

Un premier répertoire, publié en 1998, recensait les bibliothèques, médiathèques et centres de ressources du réseau culturel français à l'étranger. La parution d'aujourd'hui n'est pas une simple mise à jour. L'enquête adressée aux postes en 1999 renseigne en effet de manière précise sur les différents équipements et les services proposés: catalogue informatisé, accès à Internet, service d'informations sur la France en particulier.



VIENT DE PARAÎTRE N° 6

Directeur de la publication
Pierre-Yves Sonalet

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 3 500 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le n° 7 paraîtra en décembre 2001

Réalisation
adpf - publications
6, rue Ferrus,
75014 Paris •

Conception/réalisation graphique
David Poullard

Photogravure
Et Associés

Impression
4M impressions

Achevé d'imprimer le 25 septembre 2001
à Savigny-sur-Orge

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf septembre 2001 •

ISSN: 1623-4766